U d'/of OTTAWA
39003002138849

4-17-67

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresm01mill

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

A.Lalauze sc Imp. A.Quantin

CHARLES MILLEVOYE

Né à Abbeville le 24 Décembre 1782

Mort à Neuilly le 12 Aout 1816

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

Édition publiée
avec des pièces nouvelles et des variantes

PAR

P.-L. JACOB
Bibliophile

7 EAUX-FORTES PAR AD. LALAUZE

TOME PREMIER

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT
1880

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2364
.M6
1880
v. 1

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Millevoye avait prévu sa mort, dès le début de la maladie de consomption à laquelle il devait inévitablement succomber : il s'était alors préoccupé de préparer une édition définitive de ses poésies, et il travaillait sans cesse, presque jour et nuit, à cette édition, qu'il considérait comme son testament littéraire; elle n'était pas entièrement revue et prête pour l'impression, quand il cessa de vivre, avant d'avoir achevé sa tâche, le 12 août 1816. C'est là l'édition posthume de ses Œuvres complètes, *que ses amis Jean Dumas et Charles Nodier eurent mission de publier, selon le dernier vœu du défunt, et qui ne parut qu'en 1822, chez le libraire Ladvocat, édition faite d'après les manuscrits de l'auteur et formant 4 volumes in-8°, y compris un volume d'*Œuvres inédites.

Nous avons pris cette édition comme base de la nôtre, et il nous a paru indispensable d'en conserver scrupuleusement le texte tel qu'il avait été établi par l'auteur. Mais nous n'étions pas tenu de respecter (ce qui, d'ailleurs, importe peu) l'ordre des pièces et leur classement systématique, d'autant plus qu'il fal-

lait fondre les œuvres inédites avec les œuvres anciennes : nous avons donc groupé, dans un ordre différent, la plupart des pièces, qui composent l'ensemble des œuvres de Millevoye, et nous les avons classées autant que possible par genres et par analogies. Si nous n'avons rien changé au texte que Millevoye avait adopté définitivement, nous nous sommes attaché à mettre en regard de ce texte la plupart des variantes que nous fournissaient les éditions partielles, antérieures à l'édition collective des œuvres complètes. Ces variantes offrent souvent un texte préférable, sous tous les rapports, au texte de cette édition de 1822. Millevoye, comme l'a dit Charles Nodier, était « tourmenté du démon de la correction » ; il remaniait sans cesse ses ouvrages, ceux-là même qui avaient obtenu le plus de succès ; il ne se lassait pas de les modifier, et, malheureusement, sans les améliorer. Il les affaiblissait, il les gâtait même, au contraire, et les vers nouveaux, qu'il avait mis à la place de très bons vers, sinon des meilleurs, témoignaient de l'inutilité ou de l'insuffisance de ces changements continuels. On trouvera, dans les nombreuses variantes que nous avons recueillies, beaucoup de morceaux et même des pièces entières, qui ne méritaient pas d'être retranchés de l'œuvre du poète.

Nous avons ajouté à notre édition bien peu de pièces inédites, malgré nos persévérantes recherches pour en découvrir ; mais, en revanche, nous devons nous féliciter d'avoir rassemblé, çà et là, en feuilletant les recueils de poésies publiés à Paris depuis 1800 jusqu'à 1820, une foule de pièces signées du nom de Millevoye ou de son initiale, que l'auteur avait négligé de réunir à ses œuvres ou qu'il en avait

exclues avec intention. Pendant près de vingt ans, en effet, Millevoye éparpilla des romances, des chansons, des poésies fugitives, dans l'Almanach des Muses, *l'*Almanach des Dames, *l'*Hommage aux Dames, *le* Chansonnier des Grâces, *les* Étrennes lyriques, *et dans d'autres publications périodiques du même genre, où son talent délicat et gracieux était toujours le bienvenu. Les premières éditions des ouvrages de Millevoye nous ont aussi donné un certain nombre de jolies pièces, qu'il avait laissées de côté plus tard, en ne les jugeant pas dignes d'être reproduites dans ses œuvres. Il y aurait eu sans doute bien plus d'additions à faire à cette édition considérablement augmentée, si l'on avait essayé de rendre à l'auteur toutes les pièces anonymes qu'il semait dans ces recueils, où il ne voulait pas que son nom fût trop souvent répété. Mais la crainte de lui attribuer mal à propos une seule pièce qu'il n'aurait pas faite nous a retenu et arrêté dans cette enquête, qui pouvait nous conduire à des découvertes très intéressantes, car nous savions que l'honorable fils de Millevoye, d'après le conseil et les indications de sa mère, s'était livré, bien avant nous, à des recherches analogues, qui n'avaient pas été sans résultat. Nous nous sommes donc borné à emprunter quelques pièces anonymes, à deux ou trois recueils dont Millevoye fut le principal ou le seul éditeur : le* Chansonnier des Dames, ou Étrennes de l'Amour *(1801),* l'Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon *(1805),* l'Almanach des Dames *(1806), etc.*

Les manuscrits préparés par Millevoye pour l'édition de ses œuvres complètes ont été perdus ou dispersés, selon toute probabilité, car nous n'avons pas

réussi à en retrouver la moindre parcelle. Ils étaient venus entre les mains de Charles Nodier, après avoir passé par celles de J. Dumas, qui avait accepté la tâche de revoir tous ces manuscrits et d'en détacher les pièces qui ne lui sembleraient pas mériter d'être imprimées. Il faut supposer que J. Dumas aura gardé ces pièces comme un précieux souvenir de son élève et de son ami, puisqu'il ne rendit à la veuve de Millevoye que des fragments informes, des plans, des notes, des projets d'ouvrages, qui ne devaient intéresser que la famille de l'auteur. J. Dumas n'existe plus depuis longtemps, et nous avons cherché inutilement à savoir ce qu'étaient devenus les autographes de Millevoye, qu'il pouvait avoir conservés. Charles Nodier est mort aussi, en 1843, et nous nous sommes assuré, auprès de son petit-fils, M. Mennessier-Nodier, qu'il n'avait pas laissé de manuscrits ayant servi à l'impression des œuvres complètes de Millevoye, publiées sous sa direction en 1822. Nous avions espéré arriver à la découverte de quelques poésies inédites, en nous adressant à des habitants d'Abbeville, qui se rappelient encore leurs relations avec la famille Millevoye. Ces espérances ne se sont pas réalisées. Enfin, il nous a même été impossible de retrouver une tragédie d'Antigone, *imitée de Sophocle, que nous connaissons par une admirable scène qui a figuré dans les notes de* l'Amour maternel *(seconde édition), et qui serait, disait-on, dans les archives de la Comédie française.*

Notre édition, dont le texte ne diffère pas sensiblement de celui de l'édition de 1822, ne contient donc de nouveau qu'une centaine de pièces oubliées ou négligées par les précédents éditeurs et environ deux

mille cinq cents vers qui représentent la plus grande partie des variantes qu'on pouvait rassembler d'après les premières éditions de l'auteur. Toutes les pièces qui ne figurent pas dans l'édition des œuvres de 1822, publiée sur les manuscrits de Millevoye, sont indiquées dans notre édition par un astérisque. C'est à ces travaux ingrats, plus longs et plus minutieux que difficiles, c'est à ces recherches qui demandaient seulement de la persévérance et du soin, que s'est borné notre rôle d'éditeur. Nous n'avons pas même essayé de faire pour Millevoye ce que M. Becq de Fouquières a fait avec tant de talent et de bonheur pour André Chénier, en complétant par des notes littéraires le texte de son poète favori, et en signalant surtout les imitations plus ou moins déguisées que ce grand poète empruntait sans cesse aux poètes de l'antiquité grecque et romaine.

Nous aurions pu augmenter notre édition en y ajoutant quelques écrits en prose de Millevoye, entre autres, son petit roman intitulé : Armand, ou les Tourments de l'imagination et de l'amour, *ses feuilletons de critique théâtrale insérés dans le* Journal de Paris *en 1812, ses notices sur les différents genres de poésie, insérées dans l'*Encyclopédie poétique, *de Capelle, etc. Mais il nous a semblé que Millevoye étant exclusivement un poète, ce serait diminuer son incontestable valeur de poète que de le présenter comme prosateur médiocre ou insignifiant.*

Les notices biographiques qui ont été publiées jusqu'à présent sur Millevoye n'ont, à vrai dire, aucune importance : on y sent à chaque page le manque absolu de renseignements précis. C'est que la vie si courte et si rapide du poète a été absolument

dénuée d'incidents remarquables et de circonstances intéressantes : elle s'est résumée tout entière dans les efforts solitaires d'une vocation poétique qui n'avait pas d'autre objectif que le succès et la renommée littéraires. Charles Labitte, qui annonçait dans la Revue des Deux Mondes, *il y a vingt-cinq ans, des Études sur les poètes de l'Empire, promettait de s'occuper de Millevoye et d'écrire sa biographie d'après des papiers de famille; mais il fut empêché par la mort de réaliser ce projet, et les papiers de famille qu'il avait entre les mains ne sont malheureusement pas arrivés dans les nôtres. Cette pénurie de documents authentiques et nouveaux nous a donc déterminé à supprimer, au dernier moment, une notice assez étendue, que nous avions esquissée, en nous inspirant de celle que le vieux professeur de Millevoye, J. Dumas, a rédigée, avec la mémoire du cœur, pour l'édition de 1822. Nous n'avons pourtant pas renoncé à nous faire aussi le biographe de notre poète bien-aimé, sans nous rappeler l'opinion de Charles Nodier à ce sujet : « Millevoye est un de ces poètes, dont un homme, à qui tous les secrets des poètes sont connus, dit quelque part :* LA VIE DES GRANDS ÉCRIVAINS EST DANS LEURS OUVRAGES. »

P.-L. JACOB,

Bibliophile.

MILLEVOYE

Il est dans l'histoire de la poésie française quelques écrivains, Malfilâtre, Gilbert, Millevoye, Hégésippe Moreau, auxquels une mort prématurée a donné une sorte de consécration. L'attendrissement et la curiosité s'attachent à leur mémoire. On se demande quelle fatalité secrète a condamné dans la fleur de l'âge à l'éternel silence des hommes qui par leur talent avaient droit à la vie. Une auréole légendaire s'est formée autour de leur nom, et les faits réels ont été remplacés trop souvent dans leurs biographies par les anecdotes romanesques. Leurs œuvres elles-mêmes n'ont point été jugées avec l'impartialité qu'exige l'histoire littéraire, qui ne doit aux morts, comme l'histoire politique, que la vérité, rien que la vérité. Ainsi en est-il advenu pour Millevoye, plus peut-être que pour tout autre.

Lié dès l'enfance avec le fils du poète que de si profonds regrets ont suivi dans la tombe, né dans la même ville, renseigné par d'exacts souvenirs de

famille, l'auteur de la présente notice a pensé qu'il devait rendre à un compatriote célèbre l'hommage qui lui est dû, le replacer dans son véritable jour, et jeter un coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre, supérieure en bien des points au jugement qu'en ont porté quelques critiques contemporains.

I

Charles-Hubert Millevoye est né à Abbeville le 24 décembre 1782. Il fit ses premières études au collège de cette ville, et par un heureux hasard il y trouva deux maîtres d'un mérite hors ligne qui l'initièrent à la connaissance de l'antiquité, qui fut toujours pour lui l'objet d'une admiration profonde. A treize ans, il composait des fables, qui reçurent les honneurs de l'impression, et dans lesquelles on trouve en germe quelques-unes des qualités qui devaient plus tard illustrer son nom. Ses études n'étaient point encore terminées, lorsque les établissements d'instruction furent fermés par suite des événements politiques. Un décret de la Convention, en date du 23 février 1793, ayant institué les *écoles centrales*, Millevoye se rendit à Paris; il suivit les cours de l'*École des quatre nations,* et remporta le premier prix de littérature, comme il devait bientôt remporter les premiers prix dans les concours ouverts à tous les poètes de la France. Là, il eut pour professeur un homme excellent, M. Dumas, qui sut apprécier son heureuse nature, le soutint dans ses luttes, l'encouragea dans ses succès, et lui paya un

dernier tribut d'affection en donnant la première édition complète de ses œuvres [1].

Les muses et la fortune, qui fait les doux loisirs, se rencontrent rarement au même foyer. Millevoye en fit l'épreuve; il entra d'abord dans une étude de procureur, mais le réalisme fastidieux des dossiers ne répondait pas à son idéal. En 1801, il se plaça dans un magasin de librairie, espérant y vivre en paix avec les morts illustres des temps anciens et nouveaux. Son rêve fut bientôt déçu. La voix du patron le rappela aux exigences de ses nouvelles fonctions : « Jeune homme, vous lisez, lui dit ce faiseur d'affaires, qui n'était point de la famille des Estienne et des Didot : vous ne serez jamais libraire. » Cette prosaïque apostrophe lui fit comprendre qu'il n'était point né pour le commerce, fût-ce même le commerce des livres, et sans se préoccuper davantage des intérêts positifs, il suivit son irrésistible vocation pour les lettres. En 1801, il publia son premier essai, *les Plaisirs du poète.* Le volume fut accueilli avec faveur, et les concours académiques ne tardèrent pas à populariser son nom. Chaque nouvelle joute littéraire fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe, ce qui a fait dire à l'un de ses contemporains que le gouvernement semblait bien moins avoir fait les fonds d'un prix pour tous les écrivains qu'une rente pour un seul.

Les couronnes décernées par le suffrage des quarante étaient aux yeux du public de l'époque la plus haute distinction à laquelle un homme de lettres pût aspirer; mais Millevoye n'entendait pas s'enfer-

1. Paris, Ladvocat, 1822, 4 vol. in-8°.

mer dans le cercle étroit des succès officiels. Il visait plus haut, et des horizons plus vastes s'ouvraient devant lui. Doué d'une imagination brillante, d'une fécondité qui n'excluait ni le travail patient, ni la révision la plus attentive, il aborda tour à tour l'élégie, les chants élégiaques, les poèmes historiques, les scènes lyriques, la poésie légère, la ballade, la romance, les dialogues des morts, la tragédie, la traduction. Au milieu de sujets si divers, l'inspiration créatrice faiblissait parfois, mais la qualité maîtresse de l'écrivain, le style, ne faiblissait jamais. Sa muse se pliait à tous les tons. Vive et souriante dans la poésie légère, mélancolique ou passionnée dans l'élégie, on eût dit qu'elle avait hérité du monde antique la flûte aux dix voix.

Arrivé, très jeune encore, à une réputation que pouvaient envier les vieux maîtres, Millevoye n'avait jamais songé à solliciter les faveurs du gouvernement impérial, lorsqu'elles vinrent pour ainsi dire le trouver d'elles-mêmes. Une pension de six mille francs le mit à l'abri des préoccupations matérielles, et libre désormais de toute inquiétude sur le lendemain, il partagea son temps entre la poésie et les distractions de la vie mondaine. L'élégance de ses manières, le charme de sa conversation, la séduisante aménité de son caractère, le faisaient rechercher dans les cercles officiels et les cercles littéraires. Il y suivit fidèlement le précepte de Boileau :

C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Mais ce n'était point l'amour platonique qui fleurissait dans les salons de l'Empire. On y soupirait

rarement en vain. Le poète y compta plus d'un succès, mais il ne tarda pas à sentir le vide des plaisirs qui ne laissent trop souvent après eux que la fatigue et le désenchantement; il eut le bon esprit de rompre avec la vie qui l'avait trop longtemps séduit. Il vint habiter, près d'Abbeville, une jolie maison de campagne, sur les bords de la vallée de Somme, et dans les derniers mois de 1812 il épousa l'une de ses compatriotes, Mlle Delattre de la Molière, qui par les grâces de son esprit et l'attachement le plus profond lui donna tout le bonheur que l'on peut espérer dans ce monde; mais le bonheur a souvent de cruels retours. Millevoye aimait l'exercice du cheval, et quoiqu'il fût excellent cavalier, il fit une chute qui lui brisa le col du fémur. Son organisme en ressentit un ébranlement profond; une pleurésie survint peu de temps après; sa poitrine fut attaquée, et le mal fit de rapides progrès : en juin 1816, il revint à Paris, espérant y trouver quelques soulagements auprès des maîtres de la science, mais la maladie ne devait point s'arrêter. Le 11 août, vers minuit, il serra la main de sa femme et tomba dans un profond assoupissement; deux heures plus tard, il expirait sans douleur.

En sentant la mort venir, Millevoye resta calme, résigné et fidèle à la pensée de toute sa vie. Peu de jours avant le dénoûment fatal, il avait dicté la touchante romance :

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.

Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi.
Vous qui priez, priez pour moi. »

Ce fut le chant du cygne.

II

Comme l'histoire des peuples, l'histoire des écrivains célèbres est sujette à bien des falsifications. Les portraits que la plupart des biographes ont tracés de Millevoye le présentent sous un jour absolument faux, et quelques-uns même ne font que le travestir.

Que le poète, à l'extrême déclin de sa vie, ait subi de poignants accès de tristesse et de découragement, on le conçoit. Les âmes les plus fortes elles-mêmes ne peuvent s'en défendre, lorsqu'il faut quitter par une cruelle surprise du sort, dans la force de l'âge et dans toute la sève des espérances, des êtres chers, des travaux longuement mûris et inachevés. Mais par quelle étrange interversion des faits réels a-t-on fait d'un homme aimable, souriant et plein de grâce, amateur passionné des exercices du corps, un être souffreteux depuis sa première enfance, supportant péniblement la vie et toujours attristé ? Tous ceux qui l'ont connu personnellement l'ont dépeint sous des couleurs toutes différentes : il savait les charmer, et l'un de ses plus fidèles amis, Charles Nodier, lui a consacré quelques pages émues où revit sa figure sympathique : « On lisait dans ses traits, dit

Nodier, quelque chose de la timidité ombrageuse si naturelle d'ailleurs à un jeune écrivain, balancé entre les souvenirs de ses études et les instincts de son esprit, et qui marchait avec une gêne toujours croissante dans une carrière indécise. La nature s'était plu, si on ose le dire, à imprimer ce caractère, dans Millevoye, à tout ce qui manifeste l'âme : ses yeux doux et pénétrants, et même animés, ne voyaient ni bien ni loin; son organe sonore et flatteur allait au cœur, et on y remarquait parfois un peu d'embarras. Élégamment recherché dans ses manières, il avait cependant cet abandon du corps, cette mollesse d'attitude qui trahissent les fatigues de l'imagination et quelquefois en trahissent d'autres. On sentait en le voyant, même sans le connaître, que l'amour et la poésie avaient passé par là. »

Aux brillantes qualités d'un esprit vif, toujours éveillé et fécond en saillies, Millevoye joignait des qualités non moins précieuses, celles du cœur. Il avait eu l'inappréciable bonheur de trouver dans sa mère une femme forte et sensée qui, tout en lui prodiguant sa tendresse, le préparait aux luttes de la vie et lui enseignait à mériter le titre d'honnête homme. Son affection pour elle était un véritable culte. L'archichancelier Cambacérès, qui le recevait dans son intimité, lui dit un jour : « Venez demain dîner avec moi. — Je ne puis, monseigneur; je suis invité. — Chez qui donc? répondit le chancelier; chez l'empereur? — Chez ma mère. » Les tracas littéraires, les orages des passions n'ont jamais altéré le sentiment filial du poète, et lorsqu'il célébrait *l'Amour maternel,* c'était moins un nouveau fleuron qu'il voulait ajouter à sa couronne qu'une

dette de reconnaissance qu'il acquittait envers celle qui lui avait donné le jour. Les derniers vers du poëme le disent d'une manière touchante:

> Puissé-je, par mes soins payant tes soins constants,
> Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps!
> Du chantre dont Windsor admira l'harmonie
> J'aurai du moins le cœur, si je n'ai le génie.
> Des ennuis d'une mère il charma le long cours :
> Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours;
> Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
> Et pour servir sa mère il déposait sa lyre.

Serviable pour tous, affectueux pour tous, Millevoye ne se connaissait pas un ennemi. Il était heureux d'applaudir aux succès des autres, et l'un de ceux qui lui disputaient avec le plus de talent et d'obstination les palmes académiques, Victorin Fabre, compta toujours au premier rang parmi ses amis les plus fidèles. Les *Jalousies littéraires* sont une protestation de l'honnêteté et du bon sens contre les *guerres civiles du Parnasse,* contre les bassesses de l'amour-propre, qui portent un trop grand nombre d'écrivains à n'admirer qu'eux-mêmes, à rabaisser ceux qui s'élèvent :

> Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
> Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs,

a dit le poète qui prêchait d'exemple et qui sut résoudre le plus difficile des problèmes, c'est-à-dire se faire aimer de ceux qui suivaient la même carrière sans atteindre à la même renommée.

Aussi désintéressé que serviable, Millevoye n'at-

tachait à l'argent d'autre importance que celle que lui donnent les impérieuses nécessités de chaque jour. Dans les derniers temps de l'Empire, un désastre financier lui enleva une bonne part de sa modeste fortune. Après l'Empire, Louis XVIII qui se piquait comme Louis XIV de protéger les lettres, fit voir ce que valait cette hypocrite bienveillance, en réduisant à douze cents francs la pension de six mille francs, uniquement parce qu'elle avait été accordée par Napoléon. Le coup était rude. Millevoye le supporta philosophiquement. « O les coquins! s'écria-t-il, rois et banquiers, ils font tous faillite. » Cela dit, il reprit la plume.

Ainsi, à côté du poète que de plus longs jours auraient sans nul doute porté sur les plus hauts sommets de l'art, parce qu'il avait tout pour y parvenir : — une délicatesse exquise de perceptions, une tendresse de cœur qui s'associait à toutes les impressions passionnées, une noblesse d'âme qui s'élevait à tous les sentiments généreux, — on rencontrait chez Millevoye l'honnête homme, l'ami fidèle, le fils dévoué, et c'est là, c'est dans cet équilibre du cœur et de l'esprit qu'il faut chercher le secret du côté durable de la poésie.

III

Ce qui frappe au premier abord les lecteurs de Millevoye, c'est l'extrême diversité des genres qu'il a traités, et les contrastes qu'ils présentent entre eux. Ses vers sont tout à la fois l'écho de l'école du XVIIIe siècle et le prélude de la nouvelle école.

Tantôt il s'arrête devant les vieilles barrières classiques, tantôt il les franchit; mais il n'ose pas les rompre, et personne n'a subi d'une manière plus regrettable l'influence du milieu où il a vécu, et des modes littéraires.

Delille avait publié en 1769 la traduction en vers des *Géorgiques;* l'immense applaudissement qui accueillit cette œuvre mit le genre en grande faveur. Millevoye suivit le courant; il traduisit les *Bucoliques,* les *Idylles* de Théocrite, les *Dialogues des morts* de Lucien, quelques odes d'Anacréon, quelques chants de *l'Iliade.* Les rares personnes restées fidèles aux lettres grecques et latines peuvent comparer les versions poétiques de notre auteur avec celles qui les ont précédées ou qui les ont suivies; sauf les *Bucoliques,* elles lui donneront sans hésiter la couronne. Comme Béranger, l'auteur des *Adieux d'Hélène* pouvait dire :

> Oui, je fus Grec, Pythagore a raison,
> J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles,
> J'ai visité Socrate en sa prison...

Fasciné par la puissance épique d'Homère, le *vaste Homère,* comme il l'appelle :

Plus fier que ses héros et plus grand que ses dieux, il s'en est approché d'aussi près que le comporte le génie des deux langues, si différentes comme sonorité, comme précision, comme instrument poétique, et l'on peut dire qu'il n'a point encore été surpassé.

Le vent, qui sous l'Empire soufflait aux traductions, soufflait aussi aux tragédies en cinq actes et en vers. Millevoye fit des tragédies et sut habilement choisir

ses sujets : *Ugolin, Corésus, Conradin.* Quoique ces pièces ne s'écartent pas des données dramatiques de l'époque à laquelle elles ont été écrites, on y trouve encore, principalement dans *Conradin*, des vers éclatants, des situations fortement dessinées; et quand on songe que Racine a débuté par *la Thébaïde* et qu'il a donné *Phèdre* comme couronnement à son théâtre, on s'étonne que la critique se soit montrée aussi sévère pour des essais qui en bien des pages étaient plus que des promesses.

La mort hâtive et inattendue de l'auteur de *la Chute des feuilles* n'a point trouvé grâce auprès de quelques critiques. Au lieu de tenir compte de ce qu'il a fait, on lui a opposé ce que d'autres ont fait après lui, et cependant pour se mettre en règle avec l'équité, il fallait dire qu'il a devancé, par quelques-unes de ses œuvres, la révolution littéraire qui devait bientôt s'accomplir et qu'il a été, par certains côtés, un véritable novateur.

En effet, l'un des premiers parmi les hommes de son temps, Millevoye a rompu avec le genre descriptif et didactique dont avaient tant abusé ses prédécesseurs, au plus grand ennui du public. Dans *l'Amour maternel, les Plaisirs du poète, Belzunce,* on sent un heureux effort pour rajeunir la littérature par un élément nouveau, la poésie du sentiment et l'*homo sum* y palpite à chaque ligne.

L'un des premiers, il a cherché des sujets dans l'histoire des Scandinaves et des Anglo-Saxons, dans notre histoire nationale, abandonnée ou plutôt méprisée pour la Grèce et pour Rome. *Charlemagne à Pavie, Emma et Éginard, Alfred, la Rançon d'Égill* sont autant de protestations contre l'injuste et per-

sistant dédain qui semblait interdire aux muses l'exploration du passé. Ces poèmes ne s'élèvent point sans doute à la hauteur des sadas et des antiques épopées carlovingiennes, mais quand Sainte-Beuve reproche à l'auteur d'avoir *enjolivé le moyen âge*, on peut se demander si les écrivains venus après lui ont tracé plus fidèlement le tableau de ces siècles obscurs. Ici encore il a été victime de son temps; les cycles de Charlemagne et de la Table ronde n'étaient point encore connus, et s'il avait pu puiser directement à ces sources vives, qui sait si son talent, si flexible, si compréhensif, n'aurait point fait passer dans la littérature courante les *chansons de geste*, enfermées jusqu'ici dans l'étroit domaine de l'érudition?

Millevoye n'était point un révolutionnaire qui reniait les traditions et voulaît se grandir en rabaissant ceux qui l'avaient devancé; c'était un girondin, et, comme les novateurs qui se placent en politique entre les partis extrêmes, il a eu contre lui les violents et les réactionnaires[1]. Voici ce que Charles Nodier a dit à ce sujet, avec sa finesse habituelle : « Venu dans un temps difficile pour les hommes d'imagination comme pour les hommes d'État, Millevoye parut romantique parmi les classiques, et clas-

1. La critique étrangère a été plus juste pour Millevoye que la plupart des écrivains de ce temps-ci. Un poète russe, Dmitri Glebof, a traduit en vers quelques-unes de ses élégies, Moscou, 1827, in-8°. Le *Télégraphe de Moscou*, en rendant compte de cette traduction, fait le plus grand éloge de Millevoye. « Si la mort, dit ce journal, n'était point venue le surprendre, peut-être occuperait-il le premier rang parmi les poètes contemporains. » Voir *Revue encyclopédique*, février 1828.

sique parmi les romantiques... Les uns prétendent qu'il n'a point tout osé; les autres qu'il n'a point tout bravé. 'Je crois que l'on citera ses ouvrages comme le point d'interjection entre les deux écoles prêtes à se confondre. » Rien n'est plus vrai, et le témoignage de Nodier est confirmé par un autre témoignage, un témoignage auguste, comme on eût dit sous la monarchie, s'il se fût agi d'un roi, comme on peut le dire encore, parce qu'il s'agit de Lamartine. Placé trop haut dans l'admiration de ses contemporains pour ne pas être juste envers ceux qui avaient ouvert les voies où il a marché avec tant de gloire, Lamartine reconnaissait Millevoye comme son précurseur, le rattachait à sa généalogie littéraire, et disait à son fils, qu'il honorait d'une bienveillance toute particulière : « Jeune homme, je suis votre frère aîné. »

Nous le disons sans crainte d'être contredit par les juges impartiaux, Millevoye a été novateur dans la plus stricte acception du mot. *L'Arabe au tombeau de son coursier, la Sulamite, le Phœnix* sont les aînés des *Orientales*. L'élégie, qui s'enfermait avec Bertin et Parny dans les boudoirs du XVIIIe siècle, s'est transformée sous la plume du poète : elle a eu des chants pour les joies et les tristesses de l'amour, comme pour les douleurs de la vie et les enchantements de la nature. Par malheur, l'admiration s'est concentrée sur *la Chute des feuilles* et pour une partie du public ce chef-d'œuvre résume toute la gloire de l'auteur. Erreur profonde! *le Bois détruit, le Poète mourant, l'Anniversaire, le Souvenir, le Mancenillier, la Jeune épouse, le Bûcher de la lyre, la Ballade de la fiancée, la Feuille du*

chêne, le Tombeau du poète persan, la Colombe, bien d'autres inspirations charmantes protestent contre cette préférence exclusive ou plutôt contre cette injustice imméritée. *Danaé, les Adieux d'Hélène,* les élégies antiques rivalisent avec les chants les plus purs d'André Chénier. La muse de la poésie légère compte aussi Millevoye parmi ses favoris. *Le Déjeuner, le Dialogue entre la Rime et la Raison,* les *Nouveaux Dialogues des morts* semés de traits charmants, *la Fauvette,* les *Dizains et Huitains* offrent une preuve nouvelle de la souplesse de son talent.

Un pied dans la tombe, Millevoye s'inquiétait de la destinée que l'avenir réservait à son œuvre : — Serait-ce la gloire ou le silence? — Trop modeste et trop défiant de lui-même pour se rendre justice, il disait dans *le Poète mourant* :

Brise-toi, lyre tant aimée!
Tu ne survivras pas à mon dernier sommeil;
Et tes hymnes sans renommée
Dans la tombe avec moi dormiront sans réveil.

La postérité a rendu son arrêt, et Millevoye est au nombre des morts privilégiés dont le nom vivra dans la mémoire des hommes.

Ch. LOUANDRE.

L'amour vrai.

à .....

De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il veut à lui seul toute la reste :
Amour sincère exige peu.
J'ai captivé plus d'une belle ;
Mais mon cœur, ah ! croyez-moi bien,
Le donnerait toute pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

Quoique Céline soit charmante
Je ne suis heureux qu'à demi ;
Quoique elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que le droit d'un ami.

Mais ouvrant son ame rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour.
Non loin de là, sa bien aimée
Entendit ses accens d'amour.
Or, il obtint de cette belle
un prix qu'il méritait si bien ;
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait eu jamais rien.

Mme Millevoye

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

SUR L'ÉLÉGIE

L'Élégie est un genre de composition, naturel à l'homme. Si le premier chant des premiers humains fut un hymne, le second fut sans doute une Élégie. D'abord, la chute d'un arbre en fleur, les ravages du torrent, la perte d'un agneau chéri, inspirèrent les accents nouveaux de la plainte. Bientôt l'amour, dont l'origine, comme celle de la poésie, remonte au berceau du monde, exprima naïvement ses joies inquiètes, ses craintes sans objet, son bonheur toujours mêlé de quelque tristesse. A ce vague sentiment de douleur succéda la douleur réelle. Prima mors, primi parentes, primus luctus, *tels furent les vrais sujets de larmes; et quand les larmes eurent abondamment coulé, le besoin d'exprimer ses peines fit naître sans art les chants destinés au deuil.*

L'Élégie se plut longtemps aux déserts. Là, le Sauvage prisonnier entonnait son cantique de mort; l'Arabe déplorait la perte de son coursier, ou l'abandon de sa

maîtresse ; l'Indien, partant pour l'exil, regrettait de ne pouvoir emporter les os de ses pères.

Les Livres Saints respirent cette mélancolie, dont le charme mystérieux s'augmente encore de la naïveté des anciens jours. Ce sont les adieux de Noëmi à ses filles infortunées, ceux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie ; c'est David, pleurant, au pied du Gelboé, Saül et Jonathas ; c'est Rachel qui a perdu ses fils et qui ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus[1]. *Tour à tour, les misères de Job, la captivité des Hébreux, les lamentations des Prophètes, prêtèrent, à la lyre sacrée, des sons douloureux et sublimes.*

C'est ainsi que l'Élégie existait, sans loi et sans nom, avant que la Grèce, foyer universel de la poésie, lui donnât des formes et des attributions particulières. Le nom primitif qu'elle y reçut semblait la consacrer exclusivement aux larmes. On la récitait aux funérailles ; on la gravait sur les tombeaux[2]. *Elle prit par degrés plus d'extension. Dans un chapitre sur la bibliothèque d'Euclide, le savant Barthélemy distingue de la manière suivante le caractère de l'Élégie grecque :*

« *Avant la découverte de l'art dramatique, les poètes à qui la nature avait accordé une âme sensible et refusé*

1. *Et noluit consolari, quia non sunt.*

2. Horace, dans une de ses odes, désigne les vers élégiaques, par l'épithète *miserabiles ;* mais il représente l'Élégie sous un double rapport, dans ces deux vers de *l'Art poétique :*

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Mox etiam inclusa est voti sententia compos

le talent de l'épopée, tantôt retraçaient dans leurs tableaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageaient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'Élégies ou de Lamentations... L'Élégie peut soulager nos maux, quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage, quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envie les larmes répandues aux funérailles d'un héros, mort pour le service de la patrie. C'est ainsi que Tyrtée ranime l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus, celle des habitants d'Éphèse... Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'Élégie se chargea d'exprimer les tourments de l'amour. Plusieurs poètes lui durent un éclat, qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme et Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poètes; ceux de Battis le sont, tous les jours, par Philétas de Cos, etc. » *Tels sont les détails que l'auteur* d'Anacharsis *met dans la bouche d'Euclide. Il en résulte que l'Élégie antique s'étendait fort au delà des limites qu'on se plaît à lui imposer. C'était le genre, qui, dans sa noble et majestueuse simplicité, se rapprochait le plus du ton de la poésie épique. Les poètes grecs qui l'ont fait fleurir sont nombreux. Quintilien se borne à citer Callimaque et Philétas, et n'en dit qu'un seul mot; il réserve l'admi-*

ration pour Archiloque, plus connu par ses iambes que par ses vers élégiaques. Il lui trouve du sang et des nerfs, sans observer si ces nerfs et ce sang ne convenaient pas mieux dans la satire. Prodigue de louanges à l'égard d'Archiloque, il se montre plus économe envers Simonide, qu'il juge un peu mincè. *D'ailleurs, il le trouve assez capable d'exciter l'attendrissement : l'éloge est lui-même un peu mince. Le savant rhéteur aurait-il voulu diminuer, en faveur des Latins, le mérite de leurs modèles? aurait-il regretté de ne pouvoir appliquer à l'Élégie ce qu'il disait de la satire :* Tota nostra est? *Mais ne demeurât-il aucune trace de l'Élégie grecque, on retrouverait toutes ses formes, toute sa physionomie, dans plusieurs passages du divin Homère, et dans les chœurs de plusieurs tragédies que ses poëmes ont inspirées. Qui refuserait le nom d'Élégies aux adieux d'Andromaque et d'Hector, aux plaintes de cette même Andromaque sur le corps défiguré d'un époux?* « *Voulez-vous, dit l'auteur du* Voyage d'Anacharsis, *voulez-vous le modèle d'une Élégie aussi courte que touchante? Vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille : elle ne se plaint pas de ce héros ; mais, au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes : elle accuse Hélène de tous ses malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et, après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance.* » *C'est peut-être le seul morceau remar-*

quable de l'Andromaque *d'Euripide, pièce assez médiocre, surtout comparée à la belle tragédie de Racine.*

Il paraît que, du temps d'Homère, on recherchait encore sérieusement l'inventeur des vers élégiaques :

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Quoique pareille découverte ne fût pas de la plus haute importance, les rhéteurs et les grammairiens n'auraient pas laissé fuir une si belle occasion de conjecturer. Peut-être eût-il mieux valu prendre simplement la peine d'entendre le vers d'Horace, et de ne pas interpréter à faux, comme la plupart l'ont fait, le mot exiguos, *lequel ne se rapporte pas aux limites du genre, mais bien à la brièveté du pentamètre qui termine le distique élégiaque.*

Que Strabon attribue tour à tour la gloire équivoque de cette invention à Callinus ou à Mimnerme, il n'est pas moins vrai que le retour continuel du distique finit à la longue par fatiguer excessivement l'oreille. La nécessité de renfermer un sens complet en si peu d'espace ajoute encore à la monotonie. Ce mètre, inégal quoique régulier, fut cependant appliqué, dans la suite, à de longs ouvrages d'une autre nature. On cite un poète, nommé Pigrès, qui s'était flatté d'embellir Homère, en intercalant, après chaque hexamètre de l'Iliade, *un petit pentamètre de sa façon. Il était possible d'obtenir le ridicule à moins de frais.*

Plus heureux, nous ne sommes asservis à aucune

mesure déterminée. L'oreille et le goût nous avertissent du mètre et du rythme, commandés par le sujet. Que notre Élégie soit en grands ou en petits vers, qu'on la divise en stances, qu'on la coupe par des refrains, elle n'en est que plus variée. Ce sont des avantages qu'elle possède, parmi nous, à défaut de quelques autres qu'on lui a ravis et qu'il est juste de lui restituer.

Pourquoi les Romains, imitateurs trop timides, n'ont-ils jamais essayé de la reproduire sous toutes ses formes? L'unité du genre leur eût-elle semblé préférable à sa diversité? Non, sans doute; les seules Bucoliques *de Virgile admettent, comme celles de Théocrite, plusieurs tons et plusieurs sujets. Élégiaque dans Alexis, dans Daphnis, dans Gallus; épique dans Pollion et dans Silène; pastoral dans tout le reste : il s'est affranchi des lois symétriques inventées à froid par la mintieuse médiocrité. Ne suffit-il pas que le sujet se rattache au genre, par le ton général et par le choix des principales circonstances?*

C'est dans ce choix qu'excellait Tibulle, Tibulle appelé par Horace le « juge de ses écrits. » Quelle vérité! quel naturel! Comme il aime sincèrement la vie champêtre! comme il la fait aimer! Ses descriptions de la campagne ne sont jamais chargées. Celles de Properce, beaucoup plus longues, ne sont pas toujours exemptes de recherche. On sent que l'un a besoin d'une digression poétique et brillante; que le seul besoin de l'autre est de retracer souvent l'objet de ses goûts paisibles. Le talent de Tibulle est tel, qu'on se représente Tibulle lui-même, doux, simple et sans ambition. A la pureté, à l'élégance,

à l'harmonie de ses vers, à leur air de facilité même, on doit juger qu'il les travaillait avec soin. Aussi, ses contemporains le nommaient-ils culte Tibulle. *On a reproché à notre grand Racine la monotonie de la perfection : ce qui m'a toujours paru assez étrange. Peut-être, en modifiant cette idée, la rendrait-on plus convenable à Tibulle, qui, n'étant pas comme Racine soutenu par l'intérêt dramatique, retombe sans cesse dans les mêmes formes, monotone à la fois par le rythme, par les sujets, et même par l'analogie parfaite des images. Le tour optatif, mouvement naturel aux cœurs tendres, est prodigué dans Tibulle, mais souvent avec tant de bonheur, qu'on est forcé d'en pardonner l'abus. Il revient aussi avec complaisance sur les évocations magiques et autres détails mystérieux, très compatibles avec la faiblesse et la crédulité de l'amour. Libre de soins, exempt d'affaires, sans liens à la ville, maître de jouir du calme des champs, Tibulle a dû beaucoup méditer, beaucoup rêver, puisqu'il a si peu produit, dans cette plénitude de loisirs. Serait-ce que l'amour eût tellement occupé sa vie, qu'il en fût devenu l'unique intérêt? Non ; l'amour de Tibulle fut plutôt un sentiment doux qu'une passion violente. Properce était plus fécond ; son âme était pourtant plus agitée : il passait continuellement d'un excès à l'autre, tour à tour divinisait et couvrait d'ignominie l'objet de ses feux, tantôt l'accablait de reproches, tantôt menaçait de le punir, et toujours finissait par lui demander pardon. Ces bizarreries, ces inégalités peignent l'amour tel qu'il est, et se prêtent surtout aux mouvements animés de la poésie. C'est l'unique*

avantage qui balance l'infériorité générale de Properce, à l'égard de Tibulle. Il est un âge où Properce paraît plus poète que son émule. Pourquoi? Parce que l'on n'est frappé que des efforts qu'il fait pour l'être; parce que son fastidieux étalage d'érudition mythologique semble de la poésie, lorsqu'il n'est, à vrai dire, que de l'emphase; parce qu'enfin l'inexpérience préfère à ce qui touche le but ce qui s'efforce de le dépasser. Toujours des comparaisons avec les amours de l'antiquité, comme si des amants pouvaient se comparer à d'autres qu'à eux-mêmes! Toujours des dieux entre Cynthie et Properce, comme s'il ne devait pas voir tous ses dieux en elle seule! Il avait bien senti le mérite particulier de Tibulle, ce froid *Boileau (puisqu'on a osé l'appeler ainsi), quand il disait, avec tant de justesse et de grâce, que*

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il reste à Properce des qualités précieuses, le feu, le mouvement, l'énergie. Si la multiplicité des digressions n'ajoutait trop souvent à la monotonie qu'il veut rompre, si le goût présidait plus fréquemment au choix de ses détails, si surtout le poète se cachait mieux, les amateurs de parallèles se verraient condamnés à de longues incertitudes entre les deux rivaux, et la palme resterait longtemps suspendue. Mais n'est-il donc qu'une seule palme? n'est-il qu'une sorte de talent? Félicitons-nous de ce que la manière de Tibulle ne soit pas celle de Properce. Nous possédons deux plaisirs pour un, deux richesses pour une.

Properce a composé plus de quatre-vingts Élégies, et ne célèbre qu'une seule beauté. Tibulle n'a laissé que vingt-quatre Élégies proprement dites, puisque le quatrième livre, dont on lui a contesté l'ensemble, ne contient que le Panégyrique de Messala *en grands vers, des fragments, la plupart médiocres, et enfin telle pièce qu'on rougirait d'attribuer à Tibulle. Eh bien! en si peu d'espace, il change quatre fois d'héroïne. Délie, Némésis, Néère et Sulpitie ont à peine le temps de se succéder. Un tel défaut d'unité doit essentiellement nuire à l'intérêt. Il suffisait au poète de ne nommer qu'une seule femme dans ses vers, dût-il en avoir aimé plusieurs dans sa vie. La fidélité poétique n'en exige pas davantage. Properce ne mérite ni ce reproche, ni un autre encore plus grave, que je me garderai bien de spécifier.*

Tibulle mourut jeune : Ovide, né le même jour que Tibulle, lui survécut pour le pleurer. Il lui consacra la plus touchante de ses Élégies, celle où il s'est le plus rapproché d'un si rare modèle. Cette pièce, ointe à jsa Dernière Nuit à Rome, *et à quelques morceaux épars, est tout ce qu'on a retenu des Élégies d'Ovide, qui, à cinquante ans, exilé en Scythie, on ne sait pourquoi, trouve le secret de rassurer ses lecteurs sur son sort, tant il badine ingénieusement avec sa douleur, tant il reste fidèle à l'esprit, lorsque tout l'abandonne sur la terre. Consolons-nous : Ovide, poète élégiaque, ne nous eût pas donné ses brillantes* Métamorphoses, *chef-d'œuvre de poésie, admirable par une qualité qu'il ne semblait point admettre, l'art de la composition.*

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à d'autres qu'au P. Le Jay de donner aux Élégies d'Ovide la préférence sur celles de Tibulle et de Properce : on voit que ce jésuite, qui écrivait ordinairement dans la langue de Quintilien, n'avait guère que cela de commun avec lui. Je préfère encore le jugement sans conséquence d'un autre commentateur, qui, au lieu de caractériser le talent de Catulle, aime mieux nous apprendre que ce poète avait le teint coloré, le nez médiocrement long, et les dents fort blanches. A ces qualités il en joignait une, non moins essentielle, celle de grand poète. Le bel épithalame de Thétis et Pélée *est une des productions latines où la couleur grecque soit le mieux reproduite : ouvrage supérieur dans tous les temps, mais véritable phénomène, si l'on pense qu'il a précédé Virgile, et que Virgile s'en est enrichi. C'est enrichir aussi Catulle, que de le réduire, comme le fait judicieusement M. de La Harpe, à une douzaine de pièces exquises, irréprochables sous le rapport du goût et des mœurs. Jetés au hasard dans un recueil anthologique, les seuls vers sur* l'Oiseau de Lesbie *eussent établi la réputation d'un poète ancien. Il travailla peu, et dès lors il ne fit point ombrage. Borner le nombre de ses succès, n'est-ce pas, en quelque sorte, passer une transaction avec l'envie? L'accent de l'Élégie, qui se fait sentir dans plusieurs passages de Catulle, est plus prononcé dans ses* Adieux d'Ariane. *Est-ce assez pour le constituer poète élégiaque? L'absence du rythme consacré au genre, et la rareté des sujets qui s'y rapportent, lui interdiraient-ils cette dénomination? Il faudrait donc l'exiler du domaine de l'Élégie, comme*

Platon bannissait les poètes loin de sa République, avec des couronnes et des parfums.

Je ne sais si je dois ajouter, au nom des poètes élégiaques dont je viens de parler, celui de Gallus, leur contemporain et leur ami. A moins que les beaux vers composés pour lui, par Virgile, dans la dixième églogue, ne soient réputés sa propre richesse, sa célébrité sera douteuse. Peu de vers sont plus durement fabriqués que les siens : personne, cependant, n'en avait inspiré de plus doux.

Qu'un poète moderne essaie à varier les formes et les sujets de l'Élégie : on crie au novateur, on lui oppose Tibulle et Properce. C'est Tibulle et Properce qu'il invoquera pour exemple et pour appui de son système. On verra combien ils attachent de prix à la variété. La quatrième pièce du premier livre de Tibulle est-elle autre chose que l'ingénieux fragment du nouvel Art d'aimer, *mis dans la bouche d'un dieu? Le ton, la forme, le cadre, tout est changé, et personne ne songe à s'en plaindre. La septième du même livre peint avec finesse les ruses, les subtilités de l'amour, prévient et embarrasse la jalousie par des aveux et des conseils : c'est une scène vive et piquante, qui ne diffère de telle scène de Térence que par un accent plus poétique. Properce s'abandonne bien plus encore à la liberté de ses compositions. Tantôt il détaille dans une pièce entière les apprêts d'une pompe triomphale ; tantôt il représente les malheurs de l'avarice. Ici la fable de* Vertumne ; *là une* Lettre d'Aréthuse à Lycotas ; *plus loin* la Défaite de Cacus. *Certes, l'Élégie ne reconnaît point là ses*

sujets accoutumés ; elles sont pourtant classiques, elles se retrouvent dans les modèles. On ferait un bon ouvrage sur les préventions littéraires et les préjugés poétiques.

Peut-être, avec du temps, des soins, de profondes études et de longues méditations sur l'art, découvrira-t-on encore des sentiers nouveaux, au milieu des routes anciennes. Ne désespérons pas du talent, si nous ne voulons pas qu'il désespère de lui.

Le caractère de l'Élégie est ordinairement simple et tempéré. Elle se compose d'une suite de circonstances intéressantes et naturellement exprimées. Même en chantant le bonheur, elle peut conserver la teinte de tristesse qui lui est propre. Ce mélange d'impressions opposées ajoute à son effet. Elle se plaît surtout au souvenir de ce qui n'est plus ; elle aime à consacrer, comme l'a dit un de nos poètes,

Le regret du plaisir, et même de la peine.

Il n'est point, pour elle, d'objet inanimé ; pour elle, les ruines sont vivantes, la solitude est peuplée, et la tombe a cessé d'être muette. Évoqués par ses chants, des mânes chéris semblent, sous leur forme première, revenir au jour, pour s'entretenir avec elle. O l'ingénieuse allégorie que celle d'Orphée qui retrouve Eurydice, tandis qu'il la chante, et dont le bonheur s'évanouit avec le dernier son de sa lyre !

Les sujets passionnés ne conviennent pas moins à l'Élégie ; mais ils ne peuvent franchir un certain degré

*d'exaltation, sans sortir des bornes prescrites. Les éclats de la fureur, les cris du désespoir lui sont interdits : ils détruiraient le charme de la tristesse. Tel admirable monologue de nos tragédies ne formerait qu'une Élégie assez ridicule, à peu près semblable aux amplifications connues sous le nom d'*héroïdes, *genre détestable et faux, qui se retrouve à deux époques bien marquées de la décadence des lettres. Si la vérité, si le naturel font l'essence de toute poésie, où doivent-ils dominer, si ce n'est dans une sorte d'ouvrage où, selon le précepte du maître, il faut que le cœur parle seul! La recherche, la déclamation, défauts partout condamnables, y seraient des vices odieux. L'esprit même, non cet esprit qui, nécessaire au talent, préside à l'ordonnance de ses travaux, en rapprochant des rapports éloignés, mais les saillies, les brillantes vanités du style, y rappelleraient le* Pulcher assuitur pannus, *dont parle Horace, et le* Non erat hic locus.

Je ne sais de quel compositeur on a dit : « Sa musique était douce et triste à la fois, comme le souvenir du bonheur passé », ce qui me semble merveilleusement applicable à l'Élégie. L'échelle des tons qu'elle parcourt n'a pas besoin d'une grande étendue. Elle peut varier ses accents, mais qu'elle se garde bien de les forcer.

Les femmes sont les juges les plus délicats de ces convenances. Les plaintes emportées d'un amant les touchent moins qu'elles ne les effraient. Les cris d'un furieux repoussent jusqu'au fond de leur cœur un aveu prêt à s'échapper.

Quelques femmes de l'antiquité grecque (car il est remarquable qu'on ne cite, en poésie, aucune femme célèbre chez les Romains) obtinrent de brillants succès dans le syle lyrique. Corinne triompha de Pindare lui-même; et l'on ne dit pas qu'elle fût belle. Par quelle contradiction singulière celles pour qui les Muses semblaient avoir réservé les accents de la douce Élégie, n'ont-elles su que l'inspirer? Pourquoi ont-elles réussi de préférence dans un genre bien moins conforme à leur organisation? Une seule avait reçu de la nature les germes brûlants de la poésie la plus audacieuse, la plus sublime : la désigner ainsi, c'est avoir nommé l'immortelle Sapho. Si son âme trop active avait pu se reposer quelques instants sur elle-même, si l'amour n'eût consumé, avant l'âge, son talent et sa vie, Sapho serait assise au premier rang des poètes élégiaques. Que de mouvement, que de chaleur, dans cette Ode à Vénus, que Vénus même eût dictée! Quel désordre plein de charme, quel abandon passionné, dans ce petit nombre de fragments, dont la suite nous est dérobée, ou plutôt sortis sans suite d'une âme orageuse qui les laissait échapper et n'y revenait plus! Quelques vers, jetés comme au hasard, retracent plus vivement ses impressions, que ne l'eût fait la pièce la plus détaillée. D'un trait elle forme un tableau : on la voit, on l'entend, on la reconnaît, non seulement à son langage, mais à son regard, à son maintien. Quelle est cette jeune fille, qui n'est belle que du sentiment qui l'anime; qui, l'air distrait, les yeux chargés d'amour, pâlit et rougit presqu'à la fois; qui, assise à côté de sa mère, cherche autour d'elle

un objet absent, laisse tomber sa tâche imparfaite, et s'écrie : « O ma mère! ma mère! mon travail s'échappe de mes doigts; un nuage est sur mes yeux; je me soutiens à peine? » C'est elle, c'est Sapho languissante, respirant le plaisir et l'amour, et brûlant de combler ses désirs ou du moins de les tromper. Notre admirable Racine a imité d'elle ce beau mouvement de Phèdre, comme elle en proie aux fureurs de Vénus:

> Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
> Quand pourrai-je, à travers une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

On a souvent cité ces vers comme un modèle du ton de l'Élégie. Je trouverai bientôt l'occasion d'examiner combien y eût excellé le talent supérieur de Racine. Je reviens à Sapho, pour regretter qu'elle ne se soit pas livrée à une sorte de composition où l'appelaient spécialement la nature de son génie et la situation de son âme. Alors, comme on le dit en termes positifs, on eût pu dire figurément qu'elle avait ajouté des cordes à la lyre; elle eût joint, à l'honneur d'introduire un rythme nouveau, le mérite de donner une existence nouvelle à un genre d'Élégie, qu'elle eût aussi décoré de son nom. Oh! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée! Rochers de Mytilène! promontoire de Leucade! vous retentiriez encore de ses derniers accents! Arrivés jusqu'à nous, ils seraient tout ensemble le modèle et le désespoir de qui veut chanter l'amour.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, pas une femme ne se présente dans la carrière élégiaque ; et pour en trouver une, il ne faudrait pas moins qu'une foi parfaite aux productions, moins autographes qu'hypothétiques, de Clotilde de Surville. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la grâce spirituelle et naïve de la plupart de ces pièces, écrites en langage demi-vieux, remarquables d'ailleurs par des détails, des imitations et des rimes de fraîche date. Madame Deshoulières nous a donné, sous forme d'idylle, une Élégie charmante :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis, etc.

Cette pièce me paraît fort au-dessus de ses autres allégories, où elle abuse constamment de l'antithèse. Ici, tout est simple, naturel et touchant. Le rythme lui-même est celui de la douleur, qui ne peut soutenir longtemps sa voix, et qui l'abandonne.

De nos jours, quelques auteurs du sexe des Muses ont fait une heureuse exception à la loi commune. Elles avaient à triompher de plus d'un obstacle. Le penchant naturel aux femmes d'exprimer les moindres circonstances, parce que toutes ont du prix pour elles, pouvait, dans leurs ouvrages, détruire l'effet de l'ensemble par la multiplicité des détails. Une difficulté plus grande se présente à celles qui, cédant au besoin de consacrer leurs souvenirs, rappellent ce qu'elles ont inspiré, ce

qu'elles ont senti; sujets délicieux, sans doute, mais plus bornés pour elles que que pour nous. C'est une privation qui leur est imposée par leurs qualités mêmes. Cette pudeur, la première de leurs grâces, les condamne à ne célébrer de l'amour, que l'espérance ou le regret. Ont-elles retracé les premiers troubles d'une ardeur naissante, la puissance d'un premier regard, le charme d'un premier aveu, elles éprouvent l'embarras de poursuivre; leur main timide soulève à peine le voile qui protège les tendres mystères. Elles n'osent parler de l'amant heureux, sans rougir; mais elles regrettent l'amant ingrat, quoique ce regret soit l'aveu d'une faiblesse passée. Elles semblent ainsi n'avoir le droit de chanter que le bonheur, qui n'est pas encore, et le bonheur, qui n'est plus.

Ce n'est pas que l'amour passionné s'asservisse toujours, même chez les femmes, aux lois d'une réserve rigoureuse. Qu'Héloïse adorant l'ombre d'un amant qui respire encore, se livre, dans ses lettres brûlantes, à tous les mouvements d'une âme bouleversée; qu'elle préfère à Dieu celui qui n'est plus même un homme; qu'elle le poursuive de ses feux jusqu'au pied des autels : le délire de ses expressions trouve son excuse dans l'excès de son infortune. Quoique fort savante, Héloïse n'est point auteur; elle ne compose pas, elle écrit à celui qui ne veut plus, qui ne doit plus l'entendre. Son éloquence est dans son désespoir. Jamais la plainte ne s'était élevée à un tel degré d'exaltation et de force; mais combien elle est plus pénétrante encore, lorsque, fatiguée de ses emportements, elle retombe dans l'abattement extrême,

qui succède toujours aux convulsions de la souffrance! Comme alors les doux souvenirs du passé s'unissent douloureusement aux angoisses de la situation présente! qu'ils laissent dans l'âme une impression profonde et triste, ces détails d'une vie autrefois paisible, ces retours amers vers des temps qui ne reviendront plus! Honneur à l'illustre Pope, qui a reproduit, sans les affaiblir, et en les embellissant quelquefois, les traits énergiques ou attendrissants des lettres originales! Colardeau, si heureusement né pour la poésie, a su répandre un charme inexprimable dans plusieurs parties de son imitation. Pourquoi faut-il que le froid philosophisme l'ait forcé de sacrifier à son idole quelques-unes des images religieuses, si analogues à la mélancolie du cloître! Apparemment le philosophisme porte malheur; car les vers qui remplacent les morceaux supprimés ne sont plus d'un poète, plus même d'un versificateur : pesamment sentencieux, péniblement abstraits, ils se traînent sans vigueur et sans grâce; mais ils plaisaient fort aux encyclopédistes.

Dans cette Épître à jamais célèbre, le poète anglais a donc réuni le double avantage d'être souvent supérieur en imitant, et de conserver plus souvent encore la même supériorité sur son imitateur. On lui doit également une Élégie intéressante sur la mort d'une jeune lady.

Les Anglais possèdent un assez grand nombre d'Élégies morales, parmi lesquelles on distingue celle de Gray, intitulé : le Cimetière de campagne. *Son mérite ne consiste pas moins dans la composition, que*

dans les détails ; éloge rarement applicable aux productions de la poésie anglaise.

Les autres nations ont faiblement contribué aux progrès de l'Élégie. Les Allemands, par leurs mœurs, leurs habitudes, sembleraient destinés à y réussir ; mais leur manière trop détaillée, trop minutieuse, s'y retrouve, comme dans leurs romans. Cette foule de détails purement domestiques n'a guère de prix que pour eux, et touche médiocrement le lecteur désintéressé. La plupart des Élégies italiennes sont la paraphrase plus ou moins brillante des sonnets, souvent trop spirituels, de Pétrarque. Quant à l'Espagnol, il se plaît trop à faire parade de sa douleur, pour la restreindre à des plaintes touchantes et mesurées. Si deux modernes, dont les noms ne se séparent plus, n'avaient cultivé parmi nous les fleurs dont se couronne l'Élégie amoureuse, il resterait encore sur notre fécond Parnasse un champ stérile.

Clément Marot, quelquefois si naïf et si tendre, se montre aussi froid que maniéré dans l'Élégie. Il n'en a guère saisi le ton et le sentiment, que dans celui de ses madrigaux qui finit ainsi :

Je n'ai pas eu de vous grand avantage ;
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Et dans une autre petite pièce, terminée avec tant de grâce par cette apostrophe à l'Amour :

Je t'ai servi sur tous les dieux.
Oh ! si l'on pouvoit deux fois naître,
Comme je te servirois mieux !

J'ajouterai encore pour exemple ce refrain d'une de ses chansons:

C'est la première,
C'est la dernière,
Que j'ai servie et servirai.

Ronsard, trop méprisé par quelques poètes qui ne l'ont pas lu, et trop imité par quelques autres, a aussi composé des Élégies, dont l'une est rappelée dans les notes de ce volume. On y reconnaît le poète qui, nourri des anciens, n'eut d'autre tort que de vouloir s'exprimer comme eux. Ce ne sont ni les idées ni les images, qui lui manquent. Des mauvais vers de Ronsard on ferait aisément de fort bons vers grecs ou latins. Il paraît avoir pensé dans ces deux langues.

On eût dit que les poètes ses contemporains et leurs successeurs se disputaient, dans l'Élégie, le prix du ridicule. Les uns, niaisement ampoulés, comparaient leur belle à tout ce qui existe de beau dans la nature, et, bien entendu, lui réservaient toujours l'avantage; les autres, beaucoup plus gais qu'ils ne croyaient l'être, démontraient leur passion en termes et en formules scolastiques. Tous enfin prétendaient à la finesse : il ne tenait pas à eux, qu'ils n'eussent presque autant d'esprit que les bergers de Fontenelle.

Après avoir traversé plusieurs siècles, sans rencontrer une Élégie française digne d'être citée, il faut se résigner à n'en trouver, pour ainsi dire, qu'une seule dans le Grand Siècle : quoique fort distinguée, elle fait encore plus d'honneur aux lettres, qu'à la poésie, elle

est plutôt encore une belle action, qu'un bel ouvrage. Je veux parler de la courageuse Élégie de La Fontaine, sur la disgrâce de Fouquet. On sait par cœur *(et jamais expression ne fut plus convenable) ce vers, échappé de l'âme :*

Et c'est être innocent, que d'être malheureux.

L'âme de La Fontaine était formée pour l'Élégie. Un fonds de tristesse, aussi naïve que sa gaieté, se fait sentir dans ses Fables inimitables. Que de sentiments naturels, semés avec mélancolie au milieu de ses récits les plus animés! S'il commence à dépeindre

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la Terre...

après ces beaux vers, si, reprenant le ton de la fable, il poursuit gaiement :

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Faisait aux animaux la guerre ;

bientôt il ajoute, avec un rare bonheur :

Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

C'est le premier trait du tableau, mais qu'il est vif et profond! Pour forcer les tourterelles à se fuir, il fallait, en effet, que le danger fût extrême. La réflexion du

second vers est charmante; elle n'appartenait qu'à La Fontaine. Pour ne pas multiplier les citations, je renvoie à la fable admirable des Deux Pigeons. *Qui peut lire, sans être ému, le discours adressé par son ami au Pigeon voyageur?*

Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?

Et le reste *renferme une idée ravissante. Ce* reste *est tout pour un Pigeon, et l'on devine que c'est l'amour. Je passe les traits du récit, pour arriver à l'épilogue de ce petit poème, où le narrateur, par un retour naturel sur ses propres affections, s'écrie :*

Hélas! qnand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets, si doux et si charmants,
Me laissent vivre, au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Après des vers semblables, il faut fermer le livre et rêver. L'Élégie est là tout entière.

Un spirituel académicien [1], *qui a fait aussi des Fables (fables très-jolies, surtout lorsqu'il les récitait), a laissé un fort long discours sur l'Élégie, que je n'ai point lu,*

1. M. le duc de Nivernois.

et des Élégies à sa femme, que, par malheur, je ne lui ai point entendu réciter.

L'esprit est loin de suffire à l'Élégie; le talent même n'y suffit pas toujours. Pour rapprocher les exemples, qu'il me soit permis de franchir quelque espace, et de rappeler les essais élégiaques d'un poète [1]*, justement célèbre à plus d'un titre, et dont notre époque doit s'honorer, tout en signalant ses erreurs. Des imitations souvent heureuses de Tibulle et de Properce; des vers bien faits, mais trop ambitieux; des expressions fortes, mais hors du genre; des tours hardis, mais forcés, et plus latins que français; l'attirail usé de la vieille poésie, qui n'est pas la poésie antique; un style laborieux et tendu; quelquefois de l'élégance, rarement de la grâce, presque jamais de naturel; et, à travers les fautes, des morceaux qui étincellent de beautés : tel est à peu près le jugement qu'en a porté la critique la moins rigoureuse, et que je crois même encore avoir adouci. On avait aussi remarqué que l'auteur exprimait avec plus d'effort les passions douces que les mouvements d'une âme irritée. La dernière de ses Élégies en est la preuve : elle s'adresse à Némésis, non l'une des beautés chères à Tibulle, mais la déesse implacable des vengeances. Jamais la virulence de la haine ne fut poussée plus loin que dans cette pièce brûlante de verve et d'animosité. Jamais la satire ne frappa ses victimes, d'un fouet plus sanglant. Mais quelles victimes avait choisies le poète, le poète élégiaque!*

1. Le poète Lebrun.

Si beaucoup de poèmes prennent le titre d'Élègies, sans en avoir le caractère, beaucoup aussi, sans en porter le titre, sont des Élègies vèritables : les exemples s'offrent en foule dans la Bérénice *du tendre Racine. Eh! qui mieux que Racine eût pliè sa voix aux accents d'une Muse, qui semblait particulièrement la sienne? Quelle mèlancolie, quelle solitude il exprime, en ce seul vers :*

Dans l'Orient désert, quel devint mon ennui!

Toute la rèsignation d'un amour sincère et malheureux, tout son dèsintèressement, furent-ils jamais mieux retracès que dans le rôle de Titus, qui, depuis cinq ans, brûle pour Bèrènice :

Sans rien oser prétendre,
Qu'un instant à la voir et le reste à l'entendre.

Qui peut retenir ses larmes, en rèpètant, avec les filles d'Israël :

O rives du Jourdain! ô champs aimés de cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilées?

La souplesse naturelle aux grands talents, et son exquise organisation poètique, eussent èlevè Racine au-dessus même de Tibulle. Supèrieur dans la tragèdie, il s'est encore distinguè, comme sans y songer, dans

quatre genres[1], *de diverse nature, dont un seul lui eût fait un nom.*

Parmi les pièces qui, pour le ton et le sujet, semblent appartenir à l'Élégie, il faut citer l'ode de J.-B. Rousseau, imitée du Cantique d'Ézéchiel : J'ai vu mes tristes journées ; *les vers de Chaulieu sur Fontenay ; les stances délicieuses de Voltaire :* Si vous voulez que j'aime encore ; *ses* Adieux *aux Mânes de Génonville ; les strophes si connues de cette ode, qui fut en quelque sorte le chant de mort du malheureux Gilbert :* Au banquet de la vie, infortuné convive ; *et enfin tant d'autres productions, où règne, comme dans certaines odes d'Horace, une aimable et rêveuse philosophie.*

Mais pourquoi différer encore à citer deux noms si chéris de la Muse des amours? pourquoi retarder l'hommage que réclament à la fois deux poètes contemporains, diversement remarquables dans un genre pareil? Nés sous le même climat, réunis par les mêmes goûts, ambitionnant la même palme sans jalousie, on pourrait appliquer à Bertin et à Parny les vers, où Virgile annonce deux jeunes pasteurs, rivaux dans l'art du chant :

. . . . . Arcades ambo.

Tous deux portaient en même temps la lyre et l'épée ; mais le sort voulut que la carrière des armes ne fût pour eux, que celle des plaisirs. Ils oubliaient sous les ombrages de Feuillancour les bananiers de leur patrie, et

1. La poésie lyrique, la comédie, l'épigramme, la prose polémique.

*regrettaient peu l'*Isle-de-France *aux joyeurs soupers de la* Caserne[1]. *Abandonnés aux goûts nonchalants de leur pays, ils ne donnaient encore aux Muses, que ce qu'ils appelaient leurs moments perdus, c'est-à-dire les courts intervalles qui séparaient les festins et des plaisirs plus doux; mais Parny se vit à regret forcé de repasser les Tropiques, il partit : Éléonore et l'amour l'attendaient dans son Ile. Trop près du bonheur pour le bien chanter, il le goûtait en silence. Ce ne fut qu'après un long terme, et dans le calme de la solitude, qu'il essaya de rendre présent ce qui n'existait plus que dans ses souvenirs. L'apparition d'un petit nombre de ses pièces érotiques fut, à cette époque, une espèce de prodige. L'amour, longtemps travesti dans les vers cavaliers des gens du bel air, s'étonna de retrouver ses traits et son langage : les grâces du naturel prévalurent sur les manières du faux bel-esprit, et l'école du persiflage ne parut bientôt plus que celle du ridicule.*

Les premiers succès de son ami échauffèrent l'imagination de Bertin. Les entretiens de Parny achevèrent de l'enflammer. Comme ce général, qui se disait tous les jours : « Je veux être un grand capitaine, » Bertin se répétait : « Je serai un poète élégiaque. » Il se retira, dans une campagne, seul avec Tibulle, Properce, Catulle, Ovide et Horace; les lisant, les relisant sans cesse, la plume à la main, il traduisit en vers leurs passages les plus saillants, les refondit en un corps d'ouvrage,

1. Réduit, où se réunissait la cohorte d'Epicuriens décorés du ruban gris de lin.

et de ses emprunts parvint à se faire un fonds. Parny, plus sobre dans ses imitations, n'empruntait aux poètes anciens, quelquefois même aux prosateurs modernes[1], *qu'un petit nombre de traits délicatement choisis, mais que la nature lui eût offerts, sans leur secours, car il avait ressenti une passion profonde. Plus souvent heureux, Bertin n'aimait que le plaisir. Parny, plus sensible et plus tendre, semblait, en quelque sorte, n'aimer, dans l'amour, que l'amour même. De leurs impressions diverses dut résulter la différence de leurs talents. On sent que l'un retrace fidèlement et dans leur ordre naturel les circonstances, les vicissitudes d'un amour, qui n'a rien d'imaginaire. On s'aperçoit que l'autre, s'il est permis de le dire, s'arrange pour être passionné; qu'il réunit les traits épars de sa vie amoureuse, pour en former un ensemble et se composer une amante poétique de vingt maîtresses réelles. Il prend ses détails, tantôt dans son esprit, tantôt chez les anciens; et tour à tour on reconnaît l'amour inventé ou l'amour traduit. Sans doute, on aime à rencontrer dans ses lectures quelque heureuse imitation de l'antiquité; mais on ne saurait les employer avec trop de retenue dans les vers érotiques, destinés surtout aux femmes et aux gens du monde. L'une des plus belles Élégies de Bertin commence par ce superbe mouvement :*

Elle est à moi. Divinités du Pinde!
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur;
Elle est à moi.

1. Surtout à J.-J. Rousseau.

Malheureusement, il ajoute :

Que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

Il s'agit bien des maîtres de l'Inde ! *La comparaison est toute latine, en supposant qu'il y ait comparaison entre les maîtres d'un pays et le maître d'un cœur. Je ne parle pas de l'étrange effet du* Pinde *et de l'*Inde, *qu'on semble avoir fait rimer par gageure. On ne trouverait pas une seule faute semblable dans le rival de Bertin. Lors même qu'il demeure dans la région tempérée de la poésie, son vers, toujours élégant, renferme un sentiment si naturel, qu'il perdrait quelque chose à devenir plus poétique. Il descend à l'extrême simplicité, sans jamais tomber dans le prosaïsme. Bertin, dont le style est quelquefois plus élevé, ne s'abaisse presque jamais, que par une chute. Veut-il exprimer l'effet que produisit un jour sa maîtresse paraissant au spectacle, il s'en acquitte par cette ligne de prose familière :*

On lui battit des mains, on la prit pour la reine.

A-t-il à décrire l'instant mystérieux, qui précède le bonheur d'une nuit d'amour ; affectant une simplicité que je n'ose qualifier, il représente la belle Eucharis,

Laissant tomber sa jupe, et soufflant la lumière.

J'ai rappelé quelques-uns de ses défauts, sans parler encore de ses qualités. Elles sont nombreuses. Le mou-

vement, la chaleur, la force, le ton passionné, l'accent poétique à un degré fort éminent, caractérisent ses Élégies, dont la plupart mériteraient mieux le nom de pièces érotiques. *Parmi celles dont le titre est justifié, l'on doit remarquer les* Adieux de l'Auteur, à une terre qu'il vient de vendre. *Cette pièce d'une certaine étendue décèlerait, à elle seule, tout un poète. Parny peut-être n'eût pas, dans le même genre, soutenu si longtemps son style à la même hauteur. Mais la justice distributive oblige, en même temps, à déclarer que Bertin reste bien loin de son émule, pour le naturel, pour l'abandon, pour le charme : le charme! qualité plus indéfinissable encore que la grâce, et qui assure l'empire du talent, comme celui de la beauté. Ainsi que nous l'avons dit à propos de Tibulle, le chantre d'Éléonore excellait surtout dans le choix des circonstances attachantes. Nul poète ne possédait mieux cette mesure parfaite, ce sentiment délicat des convenances, qui enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ce que l'on peut offrir aux yeux et ce qu'on doit laisser sous un voile. Plus voluptueux par la décence même, il laisse au plaisir l'attrait du mystère, et à l'abandon les grâces de la pudeur ; il n'effarouche pas, il captive. L'expression de son bonheur est encore moins vive que tendre ; celle de sa douleur est triste, sans emportement. Properce, soupçonnant la foi de Cynthie, éclate en imprécations ; perdant Éléonore, que l'hymen va lui ravir, Parny ne l'accuse point : il forme, pour son bonheur, des vœux qu'il craint de ne pas voir exaucés. Quel est le plus touchant, de l'amant qui se plaint et menace, ou de*

*celui qui souffre, gémit et pardonne? Si je ne m'abstenais de citations, je les puiserais sans nombre dans cet admirable dernier livre, ordonné si parfaitement, et le seul que l'auteur ait qualifié du nom d'*Élégies. *Faut-il que les derniers chants des* Amours *soient presque toujours des accents de regret! Fidèle à ses douloureux souvenirs, celui qui fut l'amant d'Éléonore revient souvent à elle, dans les sujets qui s'en éloignent le plus, et ses retours sur le passé retracent, avec un sentiment profond, ce* céleste enchantement des premières amours, *que le temps et l'âge ne peuvent effacer. J'ai déjà beaucoup loué Parny; les sujets d'éloges ne sont pourtant pas épuisés. Il me reste à lui tenir compte de la correction soutenue, de la pureté constante du style; de la justesse, de la propriété des termes; du respect scrupuleux pour la langue, et surtout de l'art qui préside à la composition de ses moindres tableaux, art difficile, qui redouble l'intérêt des détails et leur prête un nouvel éclat, en les plaçant dans un jour plus favorable. Ces qualités, jointes à celles que j'ai déjà fait valoir, ont mérité à l'auteur vivant le beau nom de* classique, *décerné à si peu d'écrivains, et seulement après leur mort. A l'exemple des grands modèles, il ne produisait rien, sans l'avoir longtemps médité. Il avait étudié profondément les difficultés et les ressources de son art. Une sage économie augmente encore ses richesses. Loin de prodiguer les beautés hors de leur place, il les distribue avec goût, avec réserve. Et toutefois, le savant procédé du poète n'ôte rien à la grâce, à la mollesse, au naturel; il a toujours l'air de s'abandonner; et nulle image ne lui*

convient mieux que celle, où La Fontaine représente l'Aurore

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

Je m'arrête, pour qu'un simple examen ne ressemble pas à un panégyrique. J'ai connu Parny; mais le tendre attachement qui m'unissait à lui n'a pas influé sur mon témoignage. Ceux qui ne l'ont point connu en ont parlé comme moi. J'ai seulement cherché à caractériser d'une manière plus précise les traits de son précieux talent.

Condamné à rappeler un moment la pensée sur mes Élégies, je sens combien la transition sera brusque; mais, grâce à l'amitié dont Parny daigna m'honorer, grâce aux leçons que j'ai recueillies dans ses entretiens, parler de moi, de mes ouvrages, ce sera, pour ainsi dire, parler encore de lui. Il me répétait, comme à tous les jeunes poètes : « La poésie s'use; il faut la rajeunir, par des images nouvelles. Retracez d'autres mœurs, peignez une autre nature. » J'ai profité de ses conseils. Un livre de mes Élégies est composé de sujets, choisis dans une nature étrangère. Les uns (et c'est le plus grand nombre) sont élégiaques par le fond; les autres le deviennent par la forme. Qu'on me permette de rappeler sommairement quelques-uns de ces sujets. L'Arabe, qui pleure la mort de son coursier fidèle; la belle Insulaire, qui, pour se dérober aux poursuites d'un roi dont elle est aimée, se réfugie sous l'ombrage qui donne la mort, et meurt fidèle à son amant; la Persane, qui,

abandonnée par le chasseur, compare tristement son sort à celui de la gazelle, qu'elle a blessée, et dont elle cherche à guérir la blessure ; la jeune fille, pleurant une colombe qui succomba pour elle en remplissant un message d'amour ; le pauvre nègre, entonnant sa chanson d'esclavage, et rejoignant aux cieux sa femme et son fils, morts de douleur : telles sont les principales scènes que j'ai choisies. Je le demande, l'Élégie en offre-t-elle beaucoup qui soient plus analogues à son caractère? Si le personnage y prend la place du poète, la forme en est plus dramatique. Si l'action se passe loin de nous, elle en est plus neuve, les détails en sont plus variés : ils conservent quelque chose de primitif, qui rafraîchit l'imagination et renouvelle la poésie. Les littérateurs qui ont examiné ces divers morceaux ont bien voulu leur accorder le mérite de la couleur locale et celui d'un intérêt doux ; ils n'ont contesté que sur le titre, auquel, j'en conviens, je n'attache qu'une assez médiocre importance. J'oserai seulement faire observer que la nouveauté ne peut déplaire, quand elle ne présente rien de bizarre; qu'ici elle consiste uniquement dans le cadre, et qu'enfin il est inutile de chercher une dénomination nouvelle, puisqu'une Élégie d'un nouveau genre demeure toujours une Élégie.

Quoi qu'il en soit, je cède sans effort, et par conséquent sans mérite, à l'opinion du petit nombre. Je renvoie à la fin du recueil, sous le nom de Chants et Récits élégiaques, *les pièces qui composaient le second livre, devenu par là le troisième. J'ai ajouté aux deux premiers plusieurs Élégies nouvelles. Je ne me dissimule*

pas qu'une série de morceaux différents sur un fond unique, habilement modifié, est plus attachante que les pièces dont l'intérêt plus borné commence et finit avec elles. J'ai mieux aimé, cependant, m'exposer à ce danger qu'à celui de la concurrence.

Le même principe m'a dirigé dans la composition des Élégies antiques. Pour tenter d'être neuf, j'ai remonté jusque chez les anciens. « C'est en me pénétrant de la substance des grands maîtres, que j'ai essayé de reproduire les naïves beautés de leurs ouvrages, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité qui s'en exhale [1]. *» L'Élégie antique offre peu de modèles, il est vrai; mais quelques restes de ces trésors ensevelis par les âges, mais le témoignage éclairé de quelques graves écrivains, nous en ont transmis le caractère. J'ai cité, au commencement de ce discours, un passage où l'Élégie compte parmi ses nombreuses attributions celle de déplorer* les infortunes d'un personnage de l'antiquité. *Cette dernière sorte de sujets, dont un fragment de Simonide sur* Danaé *nous a conservé l'exemple, avait pour les Grecs un attrait inexprimable. Ceux de nos journalistes qui m'en attribuaient la nouveauté me faisaient assurément beaucoup d'honneur. Du reste, il est aisé de concevoir que des gens de goût, particulièrement versés dans la littérature latine, s'étonnent de voir le nom d'Élégie s'attacher à des productions qui ne leur rappellent pas toujours les sujets et la manière de Tibulle et de Properce. Aussi, n'ai-je pas imité les*

1. Extrait de l'Avertissement d'une première édition.

Latins, mais les Grecs. Le genre de leurs Élégies nous était connu ; je ne crois pas m'en être écarté. Je souhaite au moins que l'on daigne reconnaître, dans quelques parties de l'ouvrage, mon respect pour le goût et mon amour pour les Classiques.

ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER

L'ANNIVERSAIRE

Élégie couronnée, en 1807, *par l'Académie des Jeux floraux.*

Hélas ! après dix ans, je revois la journée,
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort » ; et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père, à ses côtés, ne me fit plus asseoir,

Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci.
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire, en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

*A MON BERCEAU [1]

Frêle berceau, premier asile
Qui protégeas mes premiers ans,
Édifice comme eux fragile !
Reçois le tribut de mes chants.
Les soins d'une mère chérie
Te gardaient à mon souvenir,
Et sous le ciel de la patrie,
Ma douce et longue rêverie
Avec toi vient s'entretenir.
Tel, au retour d'un grand voyage,
Le nautonier, battu des mers,
Conte les maux qu'il a soufferts,
Au compagnon de son jeune âge.

Que sont devenus ces moments,
Où les tendres sœurs de mon père
Me rendaient trois fois une mère

1. *Élégies*, 1re édit., Rosa, 1812, p. 45.

Condamnée à de longs tourments ;
Où, dès la renaissante aurore,
Le père, que je pleure encore,
Respirait mon souffle incertain ;
Où, près de lui, son noble frère
Disait : « Je suis aussi ton père ! »
Et rêvait mon futur destin !
Ces deux amis de mon enfance
Dorment sous la tombe, et mes yeux,
Privés de leur douce présence,
Ne les reverront plus qu'aux cieux.

Heures douces et passagères,
Où les amertumes légères,
De l'enfance sont les malheurs !
Age d'innocence et de grâce,
Où, pour elle, un si court espace
Sépare les ris et les pleurs !
Que je regrette votre fuite !
Gloire, plaisirs, fortune, amour,
Caressant mon âme séduite,
Vinrent me bercer, à leur tour.
Perfide attrait ! faveur cruelle !
C'est ainsi que l'onde infidèle
Balance d'abord mollement
La fragile et vague nacelle,
Qu'engloutit son gouffre écumant.
Tout m'a trahi, le bonheur même.
J'aimai ! j'aimai d'amour extrême ;
Comme j'aimai, je fus chéri...

Elle était jeune, aimable et belle,
Et quatre fois l'herbe nouvelle
Déjà sur sa tombe a fleuri.
Avant de quitter la lumière,
Elle me dit : « Ne pleure pas !
Tôt ou tard tu me rejoindras ;
Seulement, je pars la première. »

Et moi, fidèle à mes ennuis,
Au murmure du vent d'automne,
Dès que le triste oiseau des nuits
Mêle sa plainte monotone,
J'écoute, et d'instants en instants,
Il me semble sous la ramée
Ouïr cette ombre bien-aimée,
Qui vient me dire : « Je t'attends ! »

A UN BOSQUET

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère ;
Toi, dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur ;
Qu'il échappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur !
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux ;
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle,
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !

*LE DIEU DES CAMPAGNES[1]

Il est un Dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des coteaux, des bois et des vergers :
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
De ses bienfaits rapides messagers,
A son signal, des ministres légers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.

1. Cette pièce, inspirée à l'auteur par un passage de la cinquième églogue de Virgile, se trouvait seulement dans les notes de sa traduction des *Bucoliques :* « Cette apothéose de Daphnis devenu tout à coup une divinité champêtre, dit-il, m'a donné l'idée d'une autre fiction, du même genre, qui a du moins le mérite de la brièveté. » Nous n'avons pas cru devoir laisser un aussi charmant morceau de poésie, perdu dans ces notes où personne n'irait le chercher. Il faut pourtant remarquer que l'auteur avait emprunté à ce morceau douze ou quinze vers, pour les intercaler dans l'élégie du *Bois détruit.* Voy. ci-après pages 49-50.

Sur les destins du champêtre univers,
Incessamment il tient les yeux ouverts.
Pour ses regards, la nuit n'a plus de voiles.
A la lueur des tremblantes étoiles,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises bocagères,
De balancer vos mobiles berceaux !
Il ne veut pas que l'enfant des hameaux
Vienne ravir les petits à leurs mères ;
Il ne veut pas que de l'âpre Aquilon
Le char nocturne écrase les fougères,
Ni que le lis, parure du vallon,
Tombe foulé sous le pied des bergères.

LA DEMEURE ABANDONNÉE

Elle est partie ! hélas ! Peut-être sans retour !
Elle est partie ; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir !
A sa place, j'irai m'asseoir,
Et lui parler, en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin.
La clé mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... Elle n'est plus là... Je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible, sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait, je reste environné.
L'aiguille, qui du Temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,

Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle,
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan, étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau, qui près d'elle veillait,
A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants ! Oh ! déjà seriez-vous effacés ?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie,
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés ?

LA PROMESSE

Il est donc vrai ! Tu veux qu'en mon lointain voyage,
Sous le ciel d'Orient, j'emporte ton image ;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour !... Tu l'as vu, cet éclatant navire !
Et sa poupe et ses mâts, de fleurs, étaient ornés ;
En ses pavillons d'or, il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
« Avant peu, disait-on, il reverra le port ! »
Eh bien ! les jours ont fui. L'inquiète espérance,
A l'horizon des mers, cherche en vain sa présence...
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort !...
Hélas ! du voyageur, la vie est incertaine !
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou, sur d'âpres chemins, les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante,
Au penchant rapide des monts.

Et je pars !... Ah ! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront ;
Et dans mon fortuné voyage,
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.

LE SOUVENIR

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos Rois
Dicter ses pacifiques lois,
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau,
Que j'habitai longtemps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue !
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas,
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas !
Les restes précieux d'une vie incertaine,
Que me disputait le trépas !
Voici la route détournée,
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déjà du sort condamnée,

Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors, errait sur son visage
Un languissant sourire... Et, moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen, je pleurais mon veuvage.
Mais, sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard?
J'approche... O souvenir! c'est elle,
Qui, mêlant ses secours aux vains secours de l'art,
Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour (hélas! ce jour peut-être n'est pas loin),
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle...
Mais la nuit vient : déjà ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT

Nymphes, pleurez ! Pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours ! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus, sous les vertes allées,
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmants et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous !
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain, contre les feux du jour,
L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain !
D'un dieu vengeur sur toi, pèse la main !
Il est un dieu qui préside aux campagnes,

Dieu des coteaux, des bois et des vergers ;
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage !
Il ne veut pas que le froid aquilon,
Avant le temps, jaunisse les fougères ;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied de bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour :
Il remettra sa vengeance à l'Amour ;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois,
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

LA FLEUR

Fleur charmante et solitaire,
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne ;
Nous cédons au même dieu ;
Une feuille t'abandonne ;
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore,
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain ! »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement ;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur !
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas ! et ma jeune amie,
Ainsi que l'ombre, a passé ;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle :
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots, sous la ramée,
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

L'INQUIÉTUDE

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment,
De mon bonheur empoisonne l'ivresse ?
Sais-tu pourquoi, dans le plus doux moment,
Mon œil distrait se voile de tristesse ?
Pourquoi souvent, à ta main qui la presse,
Ma froide main répond négligemment ?
Le sais-tu ? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux !
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement ?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille ?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,

Laissé tomber le travail commencé ?
Tu me dis : *j'aime,* et d'une voix si tendre !
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit ?
Que sais-je ? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être !... Eh bien ! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas ! Dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat... mais j'aime !
Ah ! songe bien que, pour l'amour extrême,
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT

Du Jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée,
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit ! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre,
Parmi les saules de ces bords,
Ose, un instant, par ses accords,
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char, en se voilant.
Tout dort ; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère,

Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève, le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hyménée
Venger, en dépit des verrous,
La jeune épouse, condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée!
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux, sur le bord des ruisseaux,
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie !
Pauvre Isore ! j'ai vu Délie :
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens ;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens :
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie,
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie ;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant !...
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien ! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure, en te trahissant :
La légère inconstance a donc aussi des larmes !

Jamais, hélas ! oh ! non, jamais
L'orgueilleuse beauté, que malgré moi j'adore,

N'aimera comme tu m'aimais;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore!

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague, et le front sans couleur...
N'importe! Loin de toi, toute crainte est bannie;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie,
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur;
Seulement, ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi! »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler!
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore!... »
Périsse, périsse le jour,
Où la fière Délie usurpa ton empire!
Périssent ses attraits et son fatal sourire!
Périsse même son amour!

Qu'ai-je dit ? Peut-être Délie,
Un jour, d'Isore en pleurs vengera l'abandon !

Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon ;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant, moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.

LE SORT D'UN AMANT

J'étais jeune. Une Déesse,
Des cieux pour moi descendit ;
Souriant, elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux grâces
De sa douce austérité ;
Elle ajouta : « Suis mes traces !
Je mène à la Vérité. »
Je la suivis ; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah ! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma Déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard ! »
Embrasé du feu lyrique,

J'osai, jusque dans les cieux,
Suivre l'aigle audacieux,
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits,
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus rien refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre;
Et pour elles, du passé,
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.
Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours

Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »

Plus que vous fidèle et tendre,
Cette lyre, au monument,
Avec moi voudra descendre ;
Mais qui de vous, sur ma cendre,
Viendra rêver un moment ?

LE DÉGUISEMENT

L'airain neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure
Échappons-nous, seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse,
Pour tromper l'œil qui nous poursuit.
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottants
De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir

Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant ;
Déjà ton âme s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter ;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.

* LE RENDEZ-VOUS [1]

Le jour s'enfuit : de son ombre discrète
Déjà Vesper a voilé la retraite,
Dont l'humble toit, par l'amour consacré,
Doit protéger un bonheur ignoré.
De mon coursier gourmandant la paresse
Et de lenteur accusant sa vitesse,
Je l'ai franchi, cet espace jaloux,
Faible barrière aux transports les plus doux.
Je vais revoir une amante chérie.
Le malheureux qui longtemps exilé
Au toit natal est enfin rappelé,
Moins transporté, revole à sa patrie.

Se confiant au silence du soir,
C'est dans ces lieux qu'en habits de bergère,

1. Publié dans la première édition de *Belzunce* (1808), mais non recueilli dans les Élégies en 1812, et omis dans toutes les éditions de l'auteur.

Près d'un amant, elle viendra s'asseoir.
Du dieu d'amour la parure est légère :
Sans ornement, il n'est pas sans pouvoir :
L'art d'une belle est de n'en point avoir.
Beautés du jour, à grande renommée,
L'amour s'endort sur vos nombreux sophas :
De vos boudoirs l'enceinte est parfumée ;
Ces longs tapis étendus sous vos pas
Ne valent point la chaumière enfumée,
Qu'embelliront tes modestes appas.

Viens transformer, aimable enchanteresse,
Ces murs d'argile en un lambris doré ;
Viens me presser sur ton sein adoré ;
Des longs baisers prodigue-moi l'ivresse :
De leur nectar mon cœur est altéré.
Que nos plaisirs égalent ma tendresse,
Et que je goûte en tes bras caressants
Ce doux hymen et de l'âme et des sens !
Rassure-toi, l'amour vit de mystères,
Le plus heureux sera le plus discret :
On aime mieux, quand on aime en secret,
Et les échos sont muets dans Cythère.
Le pur nectar qui longtemps renfermé
S'est recueilli dans la discrète amphore,
Flatte le goût et l'odorat charmé ;
S'il voit le jour, sa douceur s'évapore :
L'aigreur succède au bouquet embaumé.

L'heure d'amour ne sonne point encore !...

Elle a sonné... La beauté que j'adore
Vers moi s'élance, et j'entends voltiger
Les plis flottants du vêtement léger.
Astre du soir! doux astre que j'implore!
Sur mon bonheur viens tirer le rideau,
Et souviens-toi qu'Amour porte un bandeau.

LE DÉJEUNER

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de *la Gastronomie ;*
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie :
Et c'est le seul dont il ne parle pas !
Un peu friand, je sers à ma manière
Le dieu joufflu du joyeux La Reynière.
Chapon doré ! succulente perdrix !
Dindonneau tendre, au brillant coloris !
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore !
Vous manger seul a sans doute son prix :
Mangés à deux, vous valez mieux encore.
Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté, qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus blanc satin.
Si vous voyez nymphe aimable et lutine,
Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis ! vous direz : c'est Florine.

A. Lalauze sc. Imp. A. Quantin

LE DÉJEUNER

Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon âme impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,
Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.

Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien, l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisants et discrets,
D'un jour douteux protègent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,
A lui tout seul, remplit la table étroite ;
Tant mieux ! Mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt : un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître ;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer, pour être mal servi.

Quel bruit charmant vient frapper mon oreille ?
On a frappé... C'est elle ! heureux moment !
Elle paraît, aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat : inquiète et craintive,

Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux ;
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés...
Je vois Florine et je ne vois plus qu'elle.
Sans le vouloir, on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas :
Malignement elle me le rappelle ;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats ;
Mais un amant n'est point un gastronome.

Le temps s'enfuit : d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux...
Elle dit non, d'une voix faible et douce ;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.
De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède ;
Il faut passer du silence aux discours :
Des voluptés nécessaire intermède,
Un peu d'esprit vient à notre secours ;

Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.

Florine alors m'ordonne, avec tendresse,
De célébrer l'amour et son ivresse :
« Y penses-tu ? lui dis-je ; moi, rimer !
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous ;
Mais, je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux. »

Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Éparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire,
Où ses billets vont se refugier !
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit, voyant de ses cheveux
Enveloppés dans la même romance,
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.

J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir... mon bonheur avec elle !
« Demeure encor... — Je ne puis ; il est tard... »
Un long baiser, le baiser du départ
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin ;

Elle s'éloigne, elle emporte mon âme ;
Et mon adieu la suit encor de loin.

Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrace une image chérie...
En soupirant, je dis : « Elle était là ! »

LE RETOUR

Sur le chaume de ces demeures,
Déjà le soir s'est abaissé.
Sortons de l'asyle où les heures
Comme des instants ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son âme,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

LA SOIRÉE

J'entends la cloche de la nuit,
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon,
Aux pompeux ennuis du salon,
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous, vingt flambeaux éclatants
Vont remplacer, dans peu d'instants,
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle

Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur,
Dont j'ornai sa tête chérie,
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne ; mais, sur ton visage,
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets ;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car, aux yeux ravis d'un amant,
Le lys peut effacer la rose :
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois, cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe !...
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Et c'est pour la dernière fois.
« La nuit du trépas t'environne ;
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.

A Lalauze sc. Imp. A. Quantin

LA CHÛTE DES FEUILLES

« Ta jeunesse sera flétrie,
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché,
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne, on creusa sa tombe,
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la tombe isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LE POÈTE MOURANT

Le poète chantait : de sa lampe fidèle,
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants ;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presqu'au matin.

« Il est, sur un lointain rivage,
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort!
Volupté des amours ! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil ;

Et tes hymnes sans renommée,
Sous la tombe, avec moi, dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes ! vos traits encore, à mon œil incertain,
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes ! venez ! Mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès, effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle,
Il s'éteignit le lendemain.

LIVRE DEUXIÈME

COMBAT

D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE

C'était dans la Calcide. A ses festins funèbres,
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :
Nouveaux Automédons ! d'une main empressée,
Sur les essieux brûlants, jetez l'onde glacée;
Vers la crèche abondante, emmenez les coursiers,

Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple ! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée ;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des Neuf Sœurs, je portais la houlette :
Elles vinrent, un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète ;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès, se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : La terre et les cieux sont à toi.

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses ! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes !
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

« Honneur au roi des Dieux ! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer ;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare :
Autant parmi les Dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux :
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des Dieux.

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point ; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe ;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars, dans la lice emportés ;

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

« Au terme inévitable, à grands pas, je m'avance :

Des Travaux et des Jours[1] tu chantas l'ordonnance ;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

« Fils du Mélès ! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux ;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des Dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour, où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon ! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel ;
Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane ;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. ».

Ils cessaient ; mais la foule, autour d'eux réunie,
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,

1. *Les Travaux et les Jours*, poème d'Hésiode.

Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la Guerre,
L'Injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai Printemps séchant les larmes des Hyades;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléiades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'Année.
Il rappelait, à l'homme instruit par ses leçons,
Les jours chéris des Dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la Bonne Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques:
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques,
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs!...
Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis, dans le cirque immolée,
Apaise avant le temps la Junon des enfers;
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

LA JEUNE ÉPOUSE

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Écartez le Soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare, au bruit des coupes d'or
S'unissent; et déjà la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hyménée.
Toutefois, par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil! toit paternel! fleurs qu'arrosait ma main!
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous, mes sœurs, à qui je fus si chère!
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère!
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »

Dans l'épaisseur des bois s'ouvrait l'enceinte agreste,
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste :
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple, elle arrive en silence ;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur, elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots :
« Sainte Pudeur ! accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs ;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.

C'en est fait : dérobée aux larmes de sa mère,
Naïs... O chaste nuit ! redouble ton mystère.
Tout est calme autour d'eux; tout dort; on n'entend plus

Que les soupirs mourants et les vagues refus.
Sainte Pudeur ! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse,
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte, avant l'heure, à l'horizon vermeil.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.

STÉSICHORE

Pour la première fois du sort abandonnée,
Aux parvis de Minerve Athènes prosternée
Accusait de ses maux Périclès et les dieux.
Par les dieux inspiré, le jeune Stésichore
S'avance ; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accents du luth mélodieux.

Prêtant des sons plus fiers à l'Élégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes ;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon,
Il chante ; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,
Ou le dieu de Claros armé contre Python.

« Vainqueurs de Marathon ! quel trouble vous égare !
Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare ;
Échappez à l'affront de leur joug odieux.
Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine ;
Vainqueurs de Marathon ! vainqueurs de Salamine !
Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.

« Les cruels ! si jamais ils touchent nos rivages,
Malheur à nous ! suivis du deuil et des ravages,
Ils briseront des morts les pieux monuments ;
Et de nos fiers aïeux les cendres désolées,
Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
Aux cendres des palais et des temples fumants.

« O Pudeur ! verras-tu la barbare licence,
Au pied de ta statue, outrager l'innocence,
Et souiller le pur sang des antiques héros !
Athènes ! verras-tu nos vierges profanées
Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux !

« Ah ! de ces noirs destins, que le fer nous préserve !
Notre ville est encor la ville de Minerve :
Athènes défendra les dieux de ses foyers ;
Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise !
Doux flots de l'Ilissus ! fraîches eaux du Céphise !
Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers. »

Aux rapides accords du renaissant Tyrtée,
On dit que tout à coup, de Minerve agitée,
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.
Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleur reposa son essor.

A ce présage heureux, en agitant le glaive,
Dans sa force première Athènes se relève ;

Les braves sont armés de leurs longs javelots :
Ils partent, plus joyeux que ces brillants théores,
Dont les groupes, mêlés aux chœurs des Canéphores,
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.

Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promontoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs ;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent longtemps, du nom de Salamine,
Les échos des vallons, des rochers et des mers.

DANAÉ

La nuit règne; les vents assiègent en furie
La nef, où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé, de ses bras, l'environne, et s'écrie:
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants,
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère ?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée!
Je me confie à vous : du fils de Jupiter,
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos!
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots,
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« N'ai-je point découvert, sur les flots aplanis,
Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes!
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des Dieux, toi, fille auguste et chère!
Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils :

Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
« Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles!
« Et toi, dors, jeune enfant; dors, bercé par les flots;
« Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles ! »

HOMÈRE MENDIANT

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes ! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux ; et Jupiter sans doute,
De tes remparts divins m'a fait prendre la route,
Seul avec cet enfant que Samos a nourri.
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés, en appelant sa mère ?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher ?
Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :

Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accents,
Portes d'airain ! tournez sur vos gonds gémissants ;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,
Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins ;
Un vieillard, dont les yeux pour jamais sont éteints ;
C'est Homère ! A Lycus appartient cette enceinte,
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé ;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort, aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs,
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom de suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus, qui déjà s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus ! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre ;
Des biens de l'indigence est le dépositaire ;
Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des Dieux ;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.

Ne me dédaigne pas, Lycus; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes;
J'ai traversé la terre et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les Dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée!
Puisse de Jupiter la faveur signalée,
De jours délicieux composer tes destins!
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux;
De tes saules nombreux, que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles,
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles!
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatants,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Étranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords:
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts;
Il t'attend. Aussi bien, ta plainte m'importune,
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard

Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard ;
Il sort ; mais, près du seuil, un instant, il s'arrête :
« Que mes maux, ô Lycus ! retombent sur ta tête !
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités !
Puisse ta dernière heure amener à ta porte,
D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte,
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paie au fatal nocher !
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette !
Et qu'elle-même, un jour, la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom ! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante ;
Et, sur la grève assis, le vieillard, en ces mots,
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :

« O fleuve paternel ! beau Mélès ! doux rivage,
Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux !
Frais vallons ! bois sacrés ! verdoyantes prairies !
Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire, quelque jour,
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins, pour ombrager ma tête,
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,

Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées,
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées,
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos,
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale, aux premiers jours d'automne;
Déja cessent pour moi les sons mélodieux :
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots, au fond du sombre empire :
« O Parques, arrêtez ! L'Arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes [1],
Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantements;
Thétis même, du fond des gouffres écumants,
L'écoute; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

1. Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs. (*Note de l'auteur.*)

LES ADIEUX D'HÉLÈNE

Tu dors, ô Ménélas ! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait, dans l'ombre, un pied furtif et lent ;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas ! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le Ciel, pour la punir, lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère !
Dit-elle, ma ferveur te demandait aux Dieux !
Et je pars ! et demain tu n'auras plus de mère ! »

A ces mots, l'œil baissé, tout entière à son deuil,
Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur ! où fuis-tu, quand tu nous as quittées ? »

Des astres de la nuit brillaient les feux naissants :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère ;

Et sa douleur s'exhale en ces tristes accents :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs !
Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris ! Que des autans l'impétueuse haleine
Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs !
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas ! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage !
Formez, avant le temps, d'harmonieux accords ;
Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »

Elle aperçoit alors ces platanes nombreux,
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase
Oubliait, pour la voir, les combats du Gymnase ;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle ! combien Ménélas est heureux ! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit ; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Vénus armée [1].
Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déjà la déesse en fureur

1. Dénomination de Vénus chez les Spartiates. (*Note de l'auteur.*)

De ses futurs destins lui présage l'horreur;
Elle croit, dans l'effroi dont son âme est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé;
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt; Thétis a reçu mon offrande;
Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda!
Vénus veille sur nous, des hauteurs de l'Ida;
Des mortels ni des Dieux ne crains plus la colère :
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit : la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur! où fuis-tu, quand tu nous as quittées? »

LE DÉPART D'ESCHYLE

N'emportant que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître!
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs!
Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois les cratères brûlants?

L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle,
Il porte encor la foudre, au déclin de ses ans;
Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisants.

O mon jeune rival! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi, tu baissas le regard :
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir, sous tes lauriers, de l'affront du vieillard.

La Muse te dota des trésors du poète :
On dit que d'Apollon cette divine sœur
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars : je vais, sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux [1].

Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Égypte vengera les mépris de la Grèce ;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour, et languit dans un triste lien ;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

En un cirque nouveau, comme lui, je m'élance :
Je veux, par un triomphe, effacer un revers.

1. D'autres disent qu'il se retira, en Sicile, à la cour d'Hiéron. J'en ai laissé l'honneur à Ptolémée. (*Note de l'auteur.*)

Recueille-toi, ma lyre ! et ne sors du silence,
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,
Sur un tertre épineux je cueillis, non sans peine,
Le laurier frêle encor, par Thespis effleuré.

Melpomène, à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

N'en doutons plus : Minerve abandonne sa ville;
Minerve a trop longtemps protégé des ingrats.
Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival, sans moi, ne serait pas.

O lyre ! que ta voix contre Athènes s'élève !
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier !

Ah ! je devais la fuir, quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de pièges odieux,
M'accusant d'outrager les Dieux et la patrie,
Alors que je chantais la patrie et les Dieux.

Plaine de Marathon ! Salamine ! Platée !
Des plus fiers combattants quand je marchais l'égal,

Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner, en coupable, au pied d'un tribunal!

Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné
Qui décora mon sein de deux larges blessures :
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

O consolant départ! ô fortuné voyage!
Le monarque du Nil me garde son appui;
L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

Son palais est un temple, où les sages du monde
Viennent, dans tous les temps, viennent, de tous les lieux,
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des Dieux.

Tu pourras, avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,
Évoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter au jour.

Éternels monuments de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatants,
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale,
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon âme un fécond souvenir,

Et devront, quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

Glisse, léger vaisseau ! frappez, rames agiles !
Cordages, redoublez vos sifflements aigus !
Zéphirs, gonflez le sein de nos voiles mobiles !
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit, plus prompt sur les flots,
Que la poupe dorée où le brillant Théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poète au monarque enchanté :
Il se lève ; il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.

LA NÉRÉIDE

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir ;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle ;
Les Nymphes l'admiraient ; les Tritons complaisants,
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présents ;
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,
Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesants.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos !
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,

Tu la vis, tu l'aimas; et la Nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.

Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,
Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement au rayon des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant, par l'amour inspiré :
« Accours, hôte léger de la plaine liquide !
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,
Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide :
Typhis est amoureux d'une fille des eaux;
Amoureux sans espoir ! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonier chérir une immortelle?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qu'en se jouant Zéphire sur son aile
Ne le porte à Doris; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers. »

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste Nymphe ! ta voix fit entendre ces mots :
« Jeune et beau nautonier, que ton cœur se rassure.
Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers Lathmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonier doit plaire à la fille des eaux :
Les Dieux eurent souvent des mortels pour rivaux;

Et peut-être, ô Typhis ! la beauté qui t'est chère
A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tint ces discours ;
Et cependant la barque avait suivi son cours ;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.
« O Déesse ! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane :
Dès demain ce séjour ne sera plus profane ;
Je veux, en votre honneur, y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise ! ô piège inévitable !
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable,
Et le cri virginal retentit jusqu'aux cieux.
Doris l'entend ; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur éplorée.
Le Dieu cherche la Nymphe : il ne voit qu'une fleur,
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore, du moins, de sa vive couleur,
L'épouse d'un moment, que sa pitié console,
Et le nom de SOUCI rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons ;
Et, trois jours, de Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des Alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! pleurez Caltha, la blanche Néréide.

*ANACRÉON

Aux femmes qui lui reprochaient sa vieillesse [1].

« Anacréon, te voilà vieux ! »
Belles, répétez-vous sans cesse :
« Sur ce miroir jette les yeux,
Il t'avertit de ta vieillesse ».
C'est le printemps, qu'amour chérit :
Ne croyez pas que je l'ignore ;
Mais quand Glicère me sourit,
Près d'elle je suis jeune encore.

Si le temps produit sur mon front
De funestes métamorphoses,
Je sais, pour couvrir cet affront,
Cacher mes rides sous des roses :
Et jusques à mon dernier jour,
Animé d'un triple délire,
Je veux caresser tour à tour
Ma belle, mon verre et ma lyre.

1. Publié dans *les Plaisirs du Poète*, 2e édit., 1804.

Nymphes, où portez-vous vos pas?
D'un vieillard, que pouvez-vous craindre?
Ah! devant lui ne fuyez pas,
Car il ne saurait plus vous atteindre.
Opposez mes cheveux blanchis,
Au doux éclat qui vous colore:
Belles, songez qu'auprès des lys
La rose est plus brillante encore.

Quand la Mort viendra tristement
M'annoncer mon heure dernière,
Qu'elle me trouve assis gaîment
Entre Bacchus et ma Glicère.
Prêt à descendre au sombre bord,
Mon âge aux plaisirs me convie:
Plus on approche de la mort,
Plus on doit jouir de la vie.

LES DERNIERS MOMENTS

DE VIRGILE

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Près de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre, hélas! pour la dernière fois :

« Noble Auguste! sans moi, poursuis ton beau voyage :
Le mien est terminé. Je succombe, avant l'âge;
Et déjà de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères,
Je n'en jouirai pas; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope! heureux bords! monts sacrés!
Vous que je choisissais pour dernière patrie!
Oh! sous vos frais coteaux à la pente fleurie,
Combien ma cendre, un jour, eût dormi mollement!
Les Nymphes de vos bords, sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,

Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri !
Adieu, toit paternel, héritage chéri !
Humble Mantoue! adieu. Que Mars enfin pardonne
A tes champs, trop voisins de la triste Crémone !

Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi, tendre Gallus !
Songez à moi ; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois, à vos banquets, laissez ma place vide ;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte, aux déesses des morts ;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché ! »

Il reprend, à ces mots, l'immortelle Énéide ;
Et, d'instant en instant, son regard plus rigide,
D'une froide ordonnance, accuse la langueur :
« Faible étude ! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez ! A mon nom, vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon[1], et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux
Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : « Aux Neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »

1. Quelques traditions donnent ce nom au dernier hôte de Virgile. (*Note de l'auteur.*)

Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point rouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide! adieu; c'en est fait... Mais que dis-je!
La flamme tourbillonne et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé: d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des Dieux la volonté propice;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains, avec un soin pieux,
Ce poème immortel protégé par les Dieux.

LE BUCHER DE LA LYRE

« A la fière Cléis, tes chants ont pu déplaire ;
Elle a maudit tes chants, ô Lyre des amours.
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère :
Tu dois périr ; adieu, Lyre, adieu pour toujours !

« O nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez ; venez aussi, déités des forêts !
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les Dieux aiment les fleurs qui parent la victime ;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre ! Au suprême instant, que ta voix se ranime ! »
Et la Lyre, en ces mots, fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien, dit-elle,
Les Dieux, les justes Dieux punissent les ingrats.
L'amour vit peu d'instants, la gloire est immortelle :
Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« A tes doigts répondaient mes cordes poétiques;
Je m'éveillais, pour toi, dans le calme des nuits :
J'aurais fait plus encor; sous les cyprès antiques,
L'Élégie, en tes vers, eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi, du Méonide
J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
Ou chercher, à Céos, du touchant Simonide,
Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée,
Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée,
Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour, je sommeillais, dans les bois d'Aonie :
La Muse me toucha d'un magique rameau,
Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie;
Mais j'emporte avec moi mes secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphire,
A travers les parfums, emportent ses adieux.
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

LA FOI, L'ESPÉRANCE

ET LA CHARITÉ

Ineffables vertus, filles de la prière,
Trois chastes sœurs, au pied du trône de lumière,
Attendent que le Ciel, ensemble ou tour à tour,
Les envoie en message au terrestre séjour.

A la vive clarté dont sa tête rayonne,
La Foi, trésor des cœurs, dut le nom d'Hélione.
Elle parcourt le monde, elle franchit les mers;
Sa course ne finit qu'où finit l'univers;
Au pâle désespoir elle ferme la tombe,
Ouvre l'éternité quand le juste succombe,
Cueille pour lui les fleurs de l'immortel printemps,
Et vient le recevoir sur les confins du temps.

La tendre Charité, sous le nom d'Eucharide,
Secourt la veuve en pleurs et l'orphelin timide,
Visite en son réduit le triste prisonnier,
Et, pour lui, du passant recueille le denier.
Amenant le pardon sur les pas de l'offense,

De l'absent qu'on outrage elle prend la défense ;
Elle bannit des cœurs la sombre inimitié :
Dans Athènes jadis elle fut la Pitié.

L'Espérance la suit, déité bienfaisante,
Sans qui les longs malheurs seraient la mort présente.
Les yeux dans l'avenir, mais aveugle au passé,
Elle ne vit qu'aux jours qui n'ont pas commencé.
On la nomme Elpidie, au céleste royaume
Sur les maux de la terre, elle épanche un doux baume,
D'Hélione sa sœur emprunte le flambeau,
Et nous montre la vie au delà du tombeau,
Comme un pilote, après l'orageuse journée,
Signale aux matelots une île fortunée.

LIVRE TROISIÈME

CHANTS ÉLÉGIAQUES

LA SULAMITE

« O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant, comme un rayon de l'astre du matin ?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée ?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir ?
Mais, hélas ! si longtemps, qui peut le retenir ?
Délices de mes jours ! loin de toi, mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage ?
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux ?
Oh ! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux ;
Tout est pour toi. Reviens ; que ton bras me soutienne
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux, jusques à son retour,

Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que longtemps je sommeille;
Pour moi, plus de repos: je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »

Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé:
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas! sans doute, en ce moment,
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant:
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille!...
Épouse de mon cœur! de ta bouche vermeille,
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur:
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur!
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau, qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable! ô pur ravissement!

Que la voix de l'époux retentit doucement !
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes !
Arrêtez-vous, mes pleurs ! Fuyez, sombres alarmes !
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons !
Je suis la fleur des champs et le lys des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie !
Tes regards et ta voix enivrent ton époux ;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est, pour moi, l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la Cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère,
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi ;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse

A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour ! Mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

DAVID

PLEURANT SAÜL ET JONATHAS

Campagnes d'Israël ! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si longtemps orgueilleuse !
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé ! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées !
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur,
Où l'altier Philistin trompa notre valeur ;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du Dieu des nations l'Arche fut exilée ;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Évoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur le trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül ! ton dernier jour se lève;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi ! malheur à toute ta maison ! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du Prophète,
A l'exil, à la mort, il dévouait ma tête,
Ce Dieu, qui, sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce Dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent, avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Élever jusqu'aux cieux ma fervente prière;
Hélàs ! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé.

Tantôt, pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles;
Tantôt, assis au bord des torrents irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas, percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur!
Jonathas, seul ami qui fût selon mon cœur,
Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit: « Ils ne sont plus! Ne me consolez pas. »

Peuple, cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs : que, dans tout Israël,
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'Arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal! douloureux diadème,
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même

Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

Campagnes d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si longtemps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort, couché sous les sables mouvants.

O voyageur ! partage ma tristesse ;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé, le roi de la vitesse !
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc ;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort, couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier, j'ai puni l'insolence ;
Sa tête horrible aussitôt a roulé :

J'ai, de son sang, abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
En vain, hélas!... Il fut sourd à ma voix;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort, couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens, et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort, couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés, il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais, comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors, couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux, de sa main, fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... Tu me restas fidèle.

Mais, mon ami, plus léger que les vents,
Tu dors, couché sous les sables mouvants.

LE MANCENILLIER[1]

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina !... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche,
A Zarina, qui pâlissait d'effroi.

— « Fier Nélusko ! Zarina te révère ;
Mais Zéphaldi, lui seul, est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis, affectant un visage tranquille :
« O Zarina ! ce soir, je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

1. Le Mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses. *(Note de l'auteur.)*

Il s'éloigna. L'insulaire, tremblante,
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier :

« Viens, Nélusko ! La feuille balancée
Frémit au loin, sous les vents en courroux.
Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur ! ô voluptés nouvelles !
Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends ?
Viens-tu déjà m'emporter, sur tes ailes,
Vers les bosquets de l'éternel printemps ?

« Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
Mon jeune ami ! Viens te rejoindre à moi,
Dans ce séjour, où le maître farouche
Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déjà, sur sa paupière,
Le long sommeil descendait lentement ;
Lorsque, à grands pas traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur ! sous l'ombrage,
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit, sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :
« O Zarina ! parle, qu'allais-tu faire ?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain, la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial ;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage, en tumulte on s'élance ;
Et Zéphaldi répétait en chemin :
« J'ai la zagaie, et la flèche, et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi, présent, dévore la menace ;
Son âme altière est contrainte à fléchir.
Tel un torrent frémit, écume et passe,
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LE PHÉNIX

Sous les pas du chameau, des sables de Libye
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel :
Les peuples sont venus ; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique ;
Et l'Arabe, en ces mots, commence le cantique :

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents ;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même !
Montre-nous de ton front l'étoilé diadème,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image.

Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux;
Qu'il brille, ce regard, qui, des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre!

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage,
Par la voix des vieillards, fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux, qui dispense le jour,
De ta centième année éclaire le retour:
Beau Phénix! ah! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore!
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux, au sein de nos déserts?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déjà dans le berceau des mondes?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatants,
Oh! combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts du temps!
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,
En des sables mouvants sans ruisseaux et sans fleurs,
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Recommande au soleil les trésors de nos plaines :
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,
Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines;
Qu'à l'approche du soir, il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères;
Qu'il colore, au matin, de ses feux les plus doux,
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères! »

LA GAZELLE

Du beau chasseur amante désolée,
Zora, plaintive, aux rivages persans,
Errait, un soir, et ses tristes accents
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante,
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas ! hélas ! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort ?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et, comme moi, tu meurs, blanche Gazelle !
Un jour, timide, et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
Tes yeux sont doux; ton haleine embaumée
A la fraîcheur des brises d'Orient. »

« Je l'écoutais : mon âme tout entière
S'abandonnait à ses trompeurs accents.
Je le suivis, sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel, m'oubliant,
Portait ailleurs ses promesses volages ;
Le jour d'après, il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

« J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! Aux plaines d'Ispahan,
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir, s'empresseront d'éclore.
Viens, avec moi, dans le vallon riant ;
Viens avec moi, tu seras ma compagne ;
Et, chaque jour, pour toi, sur la montagne,
J'irai cueillir le baume d'Orient.

« Quand, toutefois, l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
J'irai mourir ; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras, jusqu'à l'aube nouvelle,
Sur mon tombeau placé vers l'Orient. »

LE TOMBEAU

DU POÈTE PERSAN

« Ta voix, Zaïde, est celle du zéphyre ;
D'un charme pur elle enivre mes sens.
Mais apprends-moi quelle savante lyre,
De ces beaux vers, enfanta les accents ?
Oh ! non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants de grâce et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie ;
Ton baiser même aurait moins de douceur. »

— « De Bénamar, cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan ! Chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin, dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla, vers les sables d'Iran,
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre, au bruit de l'ouragan. »

— « Fidèle émir ! prends ma noire cavale ;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale ;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler ;
Du firmament les nombreuses étoiles,
A ses trésors, ne pourront s'égaler.

« Que, sur tes pas, sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts !
Loin des regards, cette palme isolée
A trop longtemps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part, comme un trait qui s'élance et qui fuit ;
Et, sur sa route, une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut, vers la nuit.

« O voyageur, qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran !
Que cherches-tu ? » — « Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan. »
— « O voyageur ! Bénamar fut mon père ;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et, près de lui, j'achève de mourir. »

— « Fleur de beauté ! que ton éclat renaisse ;
Viens, sors enfin de ton obscurité ;
Viens, et, pour toi, que rayonne sans cesse

L'astre éclatant de la prospérité ! »
— « Tu vois la tombe, où veille ma tristesse :
Tel est mon cœur ; il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort ; seul, il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux ;
Et du cyprès, que la brise balance,
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante, à son luth solitaire,
Confie encore un chant délicieux ;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas ! s'achever dans les cieux.

LA COLOMBE

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour :
Ta douce vie, hélas ! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée,
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle :
Je te vis, sur mon sein, tomber, en palpitant ;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider, effleurés de tes ailes rapides ;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage, aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine, sous ton bec arrondie en berceau,

Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant, que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien-aimée?...
Qu'entends-je? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui! déjà son chant est le chant du veuvage...
Fuis, beau ramier! J'ai vu le chasseur inhumain.
Fuis, échappe à ses traits, dans l'ombre du nuage...
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

LE PAUVRE NÈGRE

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait, un jour, sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au Dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce forfait que ma noire couleur ?

« Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur ?
J'aimais Nelzi ; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père...
O cher enfant, gage de mon amour,
Respires-tu pour consoler ta mère ?
As-tu péri, sans connaître le jour ?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux !

Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux ;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux !

« Oh ! jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers, que je plantai pour toi ;
Ni l'antre sombre, où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi ! je te dis : « Sois à moi ! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche, où ma mère,
Du grand sommeil, dans mes bras, s'endormit !

« Un soir (c'était à cette même source),
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course ;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'évoquai la tempête,
Et je pleurais, en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier[1], sur ces bords, descendit
Un habitant de son lointain rivage.

1. Vaisseau destiné à la traite des Nègres. (*Note de l'auteur.*)

Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? » — « Mort comme elle. »
— « Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta, sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi ! » — « Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et, sur l'heure, il mourut.

*LE TORRENT

Imitation du persan [1]

Le ciel s'épure, et le vent orageux
N'agite plus le pin de la montagne;
Mais du torrent les flots impétueux,
Avec fracas, roulent dans la campagne.
Viens, ma Zaphné : dans ces sauvages lieux,
Le doux printemps trouve encore un asile;
Viens, ma Zaphné, sous un ciel plus tranquille,
T'asseoir au bord du torrent écumeux.

Sans le donner, promets-tu le bonheur,
Baiser d'amour, dont le feu me dévore?
Le flot rapide entraîne cette fleur...
Fleur de beauté passe plus vite encore.
A couronner le plus doux de mes vœux,
Belle Zaphné, quoi! ton amour hésite!

1. Publié dans l'*Almanach littéraire, pour l'an 1805*, p. 168-69. « Cette pièce a été traduite en prose, avec beaucoup de grâce, par M. Parny, et sa prose est peut-être la meilleure critique de mes vers. » (*Note de l'auteur.*)

Songes-y-bien, le temps se précipite,
Comme les flots du torrent écumeux.

Ange d'amour ! ange de volupté !
Pour ton amant, ta présence chérie
Fait d'un désert un séjour enchanté ;
Seul, avec toi, j'y veux passer ma vie.
Fille charmante ! en sons mélodieux,
Fais retentir ta voix flexible et tendre...
Qu'elle me plaît ! oh ! que j'aime à l'entendre
S'unir au bruit du torrent écumeux !

Mais tu souris ! tu ne te défends plus...
Ta bouche s'offre au baiser qu'elle implore.
Dans un baiser expire ton refus...
O ma Zaphné ! que peux-tu craindre encore ?
Hors ces ramiers, comme nous amoureux,
Nous sommes seuls dans toute la nature :
De tes soupirs, se perd le doux murmure,
Dans le fracas du torrent écumeux.

*LA RELIGIEUSE

Fragment élégiaque tiré de l'anglais[1]

Tout est calme... tout dort... et le repos me fuit !
La voix de ma douleur s'élève dans la nuit.
Hélas ! durant le jour, l'austère pénitence
A ma bouche plaintive impose un long silence :
Seulement, aux accords de l'orgue gémissant,
Je mêle quelquefois un lamentable accent;
Mais ma prière est faible et n'est pas entendue.
Dans l'abîme du cloître à jamais descendue,
J'ai supplié le Ciel d'abréger mes instants :
Vœux superflus ! mon sort est de gémir longtemps.
Toi, par qui j'ai juré l'entier oubli du monde,
Voile saint, qui, témoin de ma peine profonde,
Enveloppes mon front pâle et d'ennuis chargé,

1. Publié dans les *Élégies*, 1re édit., 1812. « Colardeau, en reproduisant avec tant de charme la belle Lettre d'Héloïse à Abeilard, a cru devoir s'interdire quelques tableaux, admirables dans Pope, ceux peut-être où domine le plus la couleur du sujet. J'ai osé m'emparer de ce qu'il a négligé de recueillir. » (*Note de l'auteur.*)

En funèbre linceul, quand seras-tu changé?
Heureuse mille fois celle, dont la pensée
Au delà de ces murs ne s'est point élancée!
Sa prière fervente arrive jusqu'aux cieux;
Son sein ne nourrit point ce feu séditieux,
Dont l'invisible ardeur lentement me consume,
Et ses pleurs pénitents coulent sans amertume :
Des songes doux et purs enchantent son sommeil;
L'Ange de la vertu sourit à son réveil.
Et moi, je gémis seule, au milieu des ténèbres :
Ou la longue insomnie, ou des songes funèbres,
M'assiégeant tour à tour, se disputent mes nuits.
Rêves consolateurs, qu'implorent mes ennuis,
Rendez-moi mon amant... Mais quel espoir m'égare!
Jusque dans ses faveurs le sommeil est barbare :
S'il touche un seul instant mes yeux appesantis,
Il me semble nous voir, pâles, anéantis,
Gravir péniblement de lugubres décombres,
Où l'arbre des tombeaux épand ses tristes ombres;
Dans la profonde nuit, silencieux, errer;
Traverser des forêts, des déserts... et pleurer.
Ton image poursuit mon âme épouvantée :
Au sommet d'une tour sauvage, inhabitée,
Dont le front sourcilleux commande aux vastes mers,
Tu m'apparais. Ta voix retentit dans les airs;
J'écoute... L'éclair luit, le vent nocturne gronde,
La nue aux larges flancs s'étend au loin sur l'onde.
Je frissonne, je veux m'élancer, à tes cris,
Vers la tour dont les flots heurtent les noirs débris:
Vains efforts! Un rempart entre nous deux s'élève...

Je m'éveille, et soudain s'évanouit mon rêve;
Alors je me retrouve, en un morne réduit,
Seule, avec la douleur, le silence et la nuit.
Oh ! qui me les rendra, ces temps si pleins de charmes,
Où mes jours innocents coulaient exempts d'alarmes !
Vertu céleste ! Oubli des profanes désirs !
Espoir, fécond espoir, source des vrais plaisirs,
Espoir, par qui mon âme, à ses liens ravie,
Pressent les voluptés de l'éternelle vie !
Descendez dans mon cœur, hôtes sacrés et doux !
Sur un cercueil glacé, que pressent mes genoux,
Je vous attends... Quel bruit perce la voûte obscure ?
Est-ce le vent du soir, qui sourdement murmure ?
C'est la voix du tombeau. Voix terrible ! salut.
De ma reconnaissance accepte le tribut.
De quel gouffre de maux ton signal me délivre !
Voix terrible ! salut. Je suis prête à te suivre.
Habitants fortunés du suprême séjour !
Prenez vos harpes d'or, chantez l'hymne d'amour;
Accourez tous, venez m'ombrager de vos ailes;
Balancez sur mon front vos palmes immortelles !
Et toi, toi que mon cœur n'a cessé d'adorer,
Que je te voie encore, avant que d'expirer :
Viens, par des soins touchants, par un dernier hommage,
De la vie au trépas m'adoucir le passage.
Vois ces yeux, que j'entr'ouvre avec un long effort,
Obscurcis par degrés, s'éteindre dans la mort;
Observe de mon teint les roses pâlissantes;
Soutiens, soutiens mes mains faibles et languissantes,
Presse-les sur ton cœur ; prends ce souffle... et reçois

Ma vie et mon amour, exhalés à la fois.
O mort ! puissante mort ! quelle est ton éloquence !
Quelles hautes leçons profère ton silence !
Homme, regarde ! un corps livide, inanimé,
Une cendre !... et voilà cet objet tant aimé !
O faiblesse ! ô néant des passions humaines !
Toi-même, cher amant, aux ténébreux domaines,
Tu dois descendre un jour, et du fatal cyprès
La mort doit ombrager ce front brillant d'attraits.
Mon ombre ira s'unir à ton ombre chérie,
Et nous n'habiterons qu'une même patrie.
Puisse un même cercueil alors nous recevoir !
Peut-être deux amants, égarés vers le soir,
Ensemble voyageant sous l'ombre du mystère,
Rêveurs, visiteront l'antique monastère.
Penchés sur le tombeau, l'un sur l'autre appuyés,
Ils liront nos revers, au marbre confiés :
« Comme nous, ils aimaient, diront-ils, et peut-être,
De la terre, comme eux, nous allons disparaître... »
Et quittant, l'œil en pleurs, ce paisible séjour,
Tous deux se nourriront de tristesse et d'amour.
Quel mortel ne plaindra notre destin sinistre ?
De la religion le sévère ministre,
Lui-même, dans l'instant où ses augustes mains
Offrent le sacrifice au Maître des humains,
Si l'un de ses regards, préoccupé, retombe
Aux lieux où dormira notre insensible tombe,
Son cœur sera du Ciel un moment détourné,
Et ce trouble pieux lui sera pardonné.
Ah ! si dans l'univers quelque enfant de la lyre

A connu de l'amour l'impérieux délire,
Si d'un chagrin profond son sein fut dévoré,
Si d'un objet chéri la mort l'a séparé,
Lui seul, à nous chanter aura droit de prétendre :
Il saura, d'une voix mélancolique et tendre,
Consacrer nos malheurs, par un long souvenir,
Et son vers douloureux vivra dans l'avenir.

*LA LEÇON D'AMOUR[1]

Zulmis à peine
Avait quinze ans;
Cheveux d'ébène,
Traits séduisants,
Joli corsage,
Tendre maintien...
Nature sage
N'oublia rien
A son partage.
Zulmis, hélas!
De tant d'appas,
Ne savait pas
Encor l'usage.
Mirtil lui plut:
Elle reçut
Son tendre hommage.
Tous deux s'aimaient

1. Publié dans les *Plaisirs du Poète*, 1re édit., an X.

Et se donnaient,
Dans le bocage,
Baisers charmants,
Quoiqu'innocents.
Un jour, qu'à l'ombre
D'un bosquet sombre,
Ils folâtraient,
Deux tourterelles
Près d'eux étaient,
Qui roucoulaient,
Se becquetaient,
Et de leurs ailes
Se caressaient.
Ce doux mystère,
A la bergère,
Donne à songer,
Et le berger,
Qui les contemple,
Ose tenter
De profiter
De leur exemple.
L'histoire dit
Qu'il réussit.
Ils s'instruisirent
De grands secrets;
Ensemble ils firent
Bien des progrès...
Les tourterelles,
Les plus fidèles,
Même à leur tour,

Du couple tendre,
Auraient pu prendre
Leçon d'amour.
Mais de retour
Dans le village,
Quand, sous l'ormeau,
Tout le hameau
Cherchait l'ombrage;
D'un tourtereau
Du voisinage,
Si quelquefois
La douce voix,
Dans le feuillage,
Retentissait;
Zulmis, émue,
Baissait la vue
Et rougissait.

*NATHOS ET ZULMA[1]

Récit élégiaque

Déjà l'été brûlant fuyait devant l'automne :
La nature étalait sa beauté monotone ;
La feuille jaunissante, au gré de l'aquilon,
Roulait à flots bruyans dans le creux du vallon :
Et, de longs souvenirs l'âme encore oppressée,
Je marchais au hasard, seul avec ma pensée.
Soudain s'offre à mes yeux un modeste tombeau...
L'éclat mourant du jour, le vallon, le ruisseau,
Le pâle peuplier, qui dans l'air, en silence,
Comme un fantôme errant, tristement se balance,
Tout émeut, tout inspire un doux saisissement ;
Tout annonce à mon cœur la tombe d'un amant.
J'écarte les rameaux de l'épaisse bruyère ;
Je m'incline, et je lis, sur la pierre grossière :
« Ci gisent deux amants... » L'hermite du coteau
Me conta leur histoire, assis sur le tombeau ;
Et ma muse aujourd'hui, de cyprès couronnée,

1. Publié dans les *Plaisirs du Poète,* 2e édit., 1804.

Redira dans ses chants leur mort infortunée.
La bergère Zulma, parmi ses jeunes sœurs,
Brillait, comme le lis brille parmi les fleurs.
Zulma, du beau Nathos, reçut le tendre hommage,
Et tous deux ils s'aimaient... comme on aime au village.
Le jour allait éclore, où les vœux paternels
Devaient unir leurs cœurs par des nœuds éternels.
Leurs pères, en formant cette union prochaine,
De leur vieille amitié vont resserrer la chaîne.
Ils ont fixé l'instant : le terme est d'un seul jour,
Trop court pour la pudeur, et trop long pour l'amour.
Heureux amants !... Déjà la douce rêverie
Pénètre, par degrés, dans leur âme attendrie.
La bergère, que trouble une aimable langueur,
Semble se recueillir pour goûter le bonheur.
Il est un imposant et vénérable usage,
Par nos simples aïeux conservé d'âge en âge;
Aujourd'hui même encore, on l'observe au hameau.
La veille de ce jour si touchant et si beau,
L'œil humide, le front incliné vers la terre,
Et le cœur agité d'un trouble involontaire,
Les vertueux enfants d'un père vertueux
Viennent le supplier de bénir leurs doux nœuds,
Et baignent ses genoux de larmes innocentes.
Le bon vieillard, sur eux, étend ses mains tremblantes,
Contemple les époux, et d'un ton solennel :
« Je vous bénis, dit-il; que la bonté du Ciel
Daigne vous accorder des jours longs et prospères !
Le bonheur des enfants est le bonheur des pères. »
Le père de Nathos vint embrasser Zulma :

D'un coloris plus vif quand son teint s'anima,
Aux regards de Nathos, que Zulma parut belle!
Il demeure pensif, les yeux fixés sur elle;
Heureux de sa tristesse en de si doux moments,
Il se tait... Les soupirs sont la voix des amants.
Nathos, dès que la nuit s'abaissa sur la terre,
Retourna lentement vers son toit solitaire.
Oh! que la nuit fut longue! oh! que de fois l'amour
De l'astre matinal implora le retour!
Un noir pressentiment poursuivait la bergère;
Elle pleura longtemps, dans les bras de sa mère:
Un funeste présage, au hameau redouté,
Se présente sans cesse à son cœur agité.
La veille, à ses regards, l'oiseau des funérailles
Est venu se percher sur le haut des murailles,
Et les longs sifflements de sa lugubre voix,
Au sein de la nuit sombre, ont retenti trois fois.
La mère la rassure et frémit d'épouvante.
Le jour luit: tout est prêt pour la pompe touchante;
Et des coteaux voisins les nombreux habitants
Réveillent les échos par leurs cris éclatants.
L'heure sonne, l'on part, et la joyeuse troupe
Entoure les amants, et s'arrondit en groupe.
Sur un tertre isolé, depuis deux cents hivers,
Le temple du hameau prolonge dans les airs
Son sommet revêtu de l'ardoise azurée;
L'if étend à l'entour son ombre révérée.
La mousse a recouvert ses vieux murs; et les vents
Sifflent dans les débris des vitrages mouvants.
A cet asile saint, la pompe est interdite;

Mais la vertu le pare, et l'Éternel l'habite.
Nos amans, dans ce temple, au pied du saint autel,
Vont se jurer tous deux un amour immortel.
Ils marchent... Tout à coup, suspendu sur leur tête,
Un nuage effrayant apporte la tempête.
L'air est calme, et pourtant le feuillage a frémi;
Des flancs de la montagne un bruit sourd est sorti.
Le taureau mugissant revient du pâturage;
Le pasteur suit de l'œil les progrès de l'orage;
On se presse, on regarde, on s'étonne, on se tait;
La foule cherche au loin l'abri de la forêt;
Le jour pâlit : l'éclair, brillant dans les ténèbres,
Épouvante la nuit de ses clartés funèbres.
L'orage dans les airs se repose un moment...
Mais, d'échos en échos prolongé tristement,
Un bruit sombre, lugubre, a rempli l'étendue.
Le tonnerre en grondant a déchiré la nue :
Soudain, avec fracas, de ses flancs échappé,
Il se brise, il éclate, il tombe, il a frappé...
Zulma n'est plus. O Dieux qui punissez les crimes,
Est-ce ainsi que vos coups choisissent leurs victimes?
Ignorant son malheur, Nathos évanoui...
Quel réveil! Inquiet, il cherche autour de lui;
Il se lève, il s'élance, il croit voir son amante :
Elle est debout... A l'œil elle paraît vivante.
Il bénit les destins, la presse sur son cœur...
Arrête, malheureux, tu détruis ton erreur!
Zulma tombe en poussière... et Nathos, immobile,
Les cheveux hérissés, semble calme et tranquille
« Zulma! Zulma!... » dit-il avec un long effort.

Il contemple la cendre, il frémit... il est mort.
Au pied de la colline on déposa leurs cendres,
Et le mont solitaire est chéri des cœurs tendres :
Le hameau l'a nommé le Coteau des Amans;
Il en sort, chaque nuit, de sourds gémissemens.
A l'aspect de ces lieux, les naïves bergères
Interrompent leurs chants et leurs danses légères,
Et sur le monument, de leurs larmes mouillé,
Le soir, laissent tomber leur bouquet effeuillé.
Quelquefois un amant, dont l'âme recueillie
Ressent le doux besoin de la mélancolie,
Y conduit son amante, au déclin d'un beau jour;
Et leur cœur se nourrit de tristesse et d'amour :
« Comme nous ils aimaient, disent-ils, et peut-être
De la terre, comme eux, nous allons disparaître. »
Immobiles, les yeux vers la terre attachés,
Ils demeurent longtemps vers la tombe penchés,
Et, quittant à regret le triste mausolée,
Marchent, silencieux, au fond de la vallée.

VARIANTES

L'ANNIVERSAIRE

Cette élégie est tellement différente dans les notes du poème de *l'Amour maternel,* où elle parut pour la première fois en 1806, que nous croyons nécessaire de reproduire en totalité le texte primitif.

Dix ans sont écoulés !... Je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
Jour au deuil consacré ! jour triste ! jour fatal !...
De noir cyprès, pour toi, je vais ceindre ma tête,
Et de son hymne filial
Ma pieuse douleur va saluer ta fête.

L'heure sonne : j'écoute... O souvenir cruel !
Quand cette heure sonna, je n'avais plus de père :
Il s'était endormi du sommeil éternel...
Et je baignais de pleurs les genoux de ma mère.
Je répétais souvent : « Il n'est donc plus d'espoir !
Je ne pourrai donc plus l'entendre ni le voir ! »
Mais du lugubre airain lorsque la voix sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée.
Tout venait m'avertir du départ sans retour ;
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain, à sa place déserte,
Une tendre caresse et le baiser du soir.

L'obscurité muette augmenta ma souffrance.
Longtemps j'appelai le repos,
Et Morphée, ami de l'enfance,
Pour la première fois m'envia ses pavots;
Enfin il abaissa ma paupière lassée;
Mais l'essaim des songes heureux
Ne caressa plus ma pensée:
J'expiai mon sommeil par des rêves affreux.
Mon père! oh! que de fois ton ombre auguste et chère
M'apparut dans le sein des nuits!
J'allais traînant mes longs ennuis;
Triste, je gémissais, même auprès de ma mère.
Le temps sur son aile légère
N'a point emporté mes douleurs:
Ta tombe, après dix ans, me demande des pleurs.
Ce fils joyeux, qui vole au-devant de son père,
Porte dans tous mes sens un trouble involontaire;
Je dis en soupirant: « J'avais un père aussi;
Quand il me revoyait, il m'embrassait ainsi. »

Qu'ils étaient beaux, ces jours où, non loin de la ville,
Nous allions, prolongeant des entretiens chéris,
Chercher des frais vallons le verdoyant asile!
Là, reposant sur moi tes regards attendris,
Tu confiais d'avance à ma raison débile
Ces longs projets de ton amour,
Que peut-être ton cœur eût accomplis un jour.
Ta voix encouragea ma muse adolescente;
Tu lui montras de loin des lauriers incertains...
Hélas! quels que soient mes destins,
Tu ne souriras point à ma gloire naissante;
Je t'ai perdu: ta tombe elle-même est absente.
Mais quand la pâle Automne aura jauni les bois,
Loin de la bruyante Lutèce
J'irai promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
Le monument paisible où ta cendre repose
Ne sera point chargé d'éloges fastueux:

Le nom du mortel vertueux
Suffit à son apothéose.
O mon père! ton fils, d'une modeste fleur,
Ornera ta tombe sacrée,
Et sur la pierre révérée
Redira ce chant de douleur.

Cette élégie, qui obtint un prix au concours des Jeux Floraux en 1807, et qui fut imprimée alors dans le recueil des pièces couronnées à ce concours, n'était pas encore ce qu'elle est devenue depuis, après avoir été retravaillée par l'auteur. Voici quelques-unes des variantes qu'on remarque dans le texte de 1807 :

Du lugubre cyprès pour toi ceignant ma tête,
Je veux te saluer d'un hymne filial;
Je veux que dans mon cœur la douleur ait sa fête.
. . . . . .
Ta voix, encourageant ma muse adolescente,
Lui permit de prétendre à des lauriers lointains...
Hélas! quels que soient mes destins,
Tu ne survivras pas à ma gloire naissante...
Je t'ai perdu, ta tombe elle-même est absente!...
Mais ma bouche le jure à tes mânes chéris,
Quand le mélancolique Automne
De sa parure monotone
Couvrira les champs défleuris,
Loin de la riante Lutèce
J'irai promener ma tristesse
Aux lieux où dorment tes débris...

Le texte de 1806 et de 1807 présentait encore un certain nombre de négligences et d'incorrections. Auguste de Labouisse le critiqua, dans une lettre adressée à Millin, et insérée au *Magasin encyclopédique* (t. de l'année 1807, p. 409 et suiv.). Millevoye répondit à la lettre, d'ailleurs bienveillante, d'Auguste de Labouisse, en corrigeant avec soin cette élégie.

A UN BOSQUET

Cette élégie, à partir du sixième vers, est toute différente dans l'*Almanach des Dames* de 1809 :

Que l'hiver t'épargne sa rage,
L'été, sa dévorante ardeur ;
Que ton voluptueux ombrage
Échappe aux flèches de l'orage
Comme aux ciseaux de l'émondeur.
Que la tourterelle indolente
Ne chante que sur tes ormeaux ;
Et contre la dent des troupeaux,
Que la houlette vigilante
Défende tes jeunes rameaux.
Puisse le caressant zéphire
Éternellement te sourire,
Et des bois te rendre l'honneur !...

Dans la première édition des *Élégies* (1812), le poète avait ajouté à ce texte quelques vers, qu'il n'a pas conservés, dans les derniers remaniements de cette élégie :

Que la houlette vigilante
Défende tes jeunes rameaux.
Puisse l'abeille murmurante,
Oubliant les plaines du ciel,
Cueillir sur ta feuille odorante
Les trésors de son plus doux miel !
Puissent les sucs de la rosée,
Sur la tige fertilisée,
Au fruit associer la fleur !...

LA DEMEURE ABANDONNÉE

La première édition des *Élégies* (1812) offre un texte absolument différent de celui que le poète avait remanié pour l'édition de 1814; en voici les principales variantes:

La nuit couvre les cieux des ombres de son aile;
C'est l'heure de l'amour et du recueillement.
Cercles pompeux, en vain votre éclat me rappelle!
De ce bruyant désert je m'échappe un moment...
J'irai visiter en silence
L'asile où son ami la voyait chaque soir...
De ces lieux si connus j'ai repris le chemin...
J'entre... elle n'est plus là!... j'écoute...
Tout reste muet sous la voûte
De ce séjour abandonné.
Seulement, dans la nuit obscure,
J'entends l'insecte qui murmure
Autour des réseaux d'Arachné.
Silencieuse aussi, je la retrouve encore,
Cette harpe brillante, aux chants délicieux,
Dont les cordes couvraient d'un voile harmonieux
Les traits de celle que j'adore...
Hélas! et son amour peut-être s'évapore,
Comme, après les touchants concerts,
Mourait dans le vague des airs
La voix de l'instrument sonore.
Le voilà, ce lit enchanté,
Où, vers l'alcôve solitaire,
La décence et la volupté
Se laissaient doucement guider par le mystère!...
Mais, du vide effrayant de mon cœur oppressé,
J'aperçois un dernier emblème,
Dans ce cercle où du temps le cours semble tracé:
L'airain qui frémissait, lentement balancé,
Reste immobile... Ainsi, loin de l'objet qu'on aime
La marche du temps a cessé!

LA PROMESSE

Dans la première édition des *Élégies* (1812), cette pièce contient quelques variantes qui méritent d'être recueillies :

Pars ! m'as-tu dit ; aux champs de la belle Italie,
Va cueillir des lauriers : le myrte aura son tour.
Ma bouche te promet les baisers du retour.
Du retour !... Eh ! dis-moi, qui pourrait sans folie
Au douteux avenir confier ses destins,
Et, dans le jour qui luit, renoncer à la vie,
Pour vivre en des jours incertains ?...
Je ne sais, mais déjà les sinistres présages
Poursuivent mon cœur alarmé.
Hélas ! tout est malheur pour qui n'est pas aimé !
Point d'asile pour lui, point de fleurs ni d'ombrages,
Au sein du désert enflammé ;
Point de cieux sans périls, point de mer sans naufrages:
La nef aventureuse appelle les orages ;
Du char qui le conduit, les coursiers vagabonds
Dispersent en éclats la roue étincelante...
Et je pars, et ta voix, tendrement consolante,
Ne rassure pas mon amour !
Et tu me parles du retour !
Ah ! loin que ton sourire insulte à mes alarmes,
Laisse-les passer jusqu'à toi,
Et prépare tes yeux à de tardives alarmes,
Si tes larmes jamais peuvent couler pour moi !...
Mais non, de ton amour, que la douce magie
Ote quelque amertume au départ douloureux.
Joins ton âme à mon âme et ta vie à ma vie ;
Laisse le plus fidèle être le plus heureux.
Dis un mot, et pour moi plus de triste présage :
La terre sourira, les cieux s'embelliront...

LE BOIS DÉTRUIT

Voici les variantes de la première édition (1812). Elles sont empruntées la plupart au *Dieu des campagnes,* élégie publiée en 1809. Voy. ci-dessus, p. 41-42.

Nymphes, pleurez! Sous la hache inhumaine,
S'est abaissé le front mouvant des bois.
Pleurez, Amours! Le feuillage du chêne...
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombre espérée... elle a fui sans retour!...
De ses bienfaits rapides messagers,
A son signal, des ministres légers...
Sur les destins du champêtre univers,
Incessamment il tient les yeux ouverts.
Pour ses regards, la nuit n'a plus de voiles.
A la lueur des tremblantes étoiles,
Il veille au loin. Famille des oiseaux,
Il recommande aux brises bocagères
De balancer vos mobiles berceaux;
Il ne veut pas que l'enfant des hameaux
Vienne ravir les petits à leurs mères;
Il ne veut pas que de l'âpre Aquilon
Le char nocturne écrase les fougères,
Ni que le lis, parure du vallon,
Tombe foulé sous le pied des bergères...

LA FLEUR

Cette élégie, intitulée *Stances,* dans la première édition des *Élégies* (1812), ne se composait que de trois strophes, dont la dernière a disparu dans le remaniement de la pièce; la voici :

L'homme, perdant sa chimère,
Se demande, avec douleur,
Quelle est la plus éphémère,
De la vie ou de la fleur?

LE DÉJEUNER

Cette pièce de vers, qui est une véritable élégie, a paru d'abord, en 1805, dans les *Étrennes d'Apollon,* sans autre signature que l'initiale de l'auteur, avec de nombreuses variantes qui méritent d'être conservées, car le premier texte est peut-être préférable au texte définitif que Millevoye avait adopté en dernier lieu :

La bonne chère est assez poétique :
Maigre est l'esprit, quand le corps est étique.
Ne saurait-on être auteur sans jeûner?
Rimer est bon, mais il faut déjeuner.
Un peu friand...
Vous manger seul a sans doute son prix,
Vous manger deux vaut cent fois mieux encore...
Moi, je sais vivre, et certes je fais cas
Du sage auteur de la *Gastronomie...*
Si vous voyez nymphe aimable et lutine,
Le nez en l'air et le maintien fripon,
L'œil vif et doux... sans ce que l'on devine,
Au par-dessus, dix-neuf ans environ...
O mes amis, vous direz : C'est Florine.
Je prise fort le plaisir clandestin ;
Le vrai plaisir est celui qu'on ignore.
A ma Florine, un matinal festin
Est aujourd'hui préparé dès l'aurore.
Elle viendra... Sa bouche que j'adore
Me l'a promis hier, en nous quittant.
Elle viendra... Je compte chaque instant.
Pendant la nuit, d'elle préoccupée,
Avec transport mon âme caressait
De mon bonheur l'image anticipée.
L'astre du jour à peine paraissait,
Que j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.
En vain du Temps j'implore le secours :

Hélas! hélas! ce vieillard intraitable,
Du dieu d'Amour ennemi redoutable,
A contre-temps hâte ou suspend son cours.
Ces longs instants bientôt seront trop courts.
Pour nous distraire, il faut dresser la table.
Qu'ai-je entendu? Le marteau bruissant
Frappe neuf fois l'airain retentissant.
Une heure encore! C'est à la dixième heure
Que doit Florine embellir ma demeure.
Disposons tout... Tirons bien ce rideau.
Souvenons-nous qu'Amour porte un bandeau.
Dans son réduit, un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître...
Amour, d'un rien, fait une grande affaire.
De ma Florine étudions les goûts;
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
S'occuper d'elle est passe-temps si doux!
Que le parfum de l'œillet, de la rose,
Aux voluptés doucement la dispose;
Puis, approchons plus près de ce miroir
Le siège heureux, qui doit la recevoir.
Notre couvert, de la gauche à la droite...
Mais tout est prêt... J'écoute... l'heure sonne...
J'entends du bruit... J'écoute encor... Personne!
Mon cœur ému palpite vivement:
L'attention captive mon oreille.
On a frappé!...
Vingt mots confus, et jamais achevés,
Sont sur sa bouche au passage enlevés.
Pour retracer mes transports, mon ivresse,
Il faudrait être ou l'Albane ou Parny,
Et je n'ai point leur grâce enchanteresse.
Amour! amour! auprès d'une maîtresse,
Te bien goûter, c'est t'avoir défini.
Mes chers amis, là-dessus bouche close:
Au déjeuner revenons et pour cause.
La chère est simple... et les mets du repas
Sont peu nombreux, mais ils sont délicats.
Une bouteille antique et bien choisie

Fait dans nos sens passer son ambroisie,
Tandis qu'Amour...
D'une main blanche elle-même découpe;
Par des baisers je l'interromps cent fois.
Cherchant à prendre une imposante voix,
Elle me gronde... et je saisis sa coupe:
La mienne alors la remplace avec art.
Mais que ma fraude est bien récompensée!
Prenant mon verre, avec un doux regard,
Elle me dit: « Je saurai ta pensée! »
Le dessert vient; la pomme est de saison...
Et moi, tout fier de la comparaison,
Et présentant ou recevant la pomme,
Je suis Pâris ou bien le premier homme.
Je cherche enfin, devenu plus pressant,
A l'entourer d'un lien caressant;
Elle dit *non!* s'apaise, se courrouce;
Son œil m'attire et sa main me repousse;
Prélude heureux qui double les plaisirs.
Bientôt, au gré de ses nouveaux désirs,
Légèrement elle ordonne à ma muse
De lui tourner un récit qui l'amuse:
« Y penses-tu? lui dis-je...
O ma Florine! à toi seule je songe:
Rêves de gloire...
Mais je le sens, mensonge pour mensonge,
Rêves d'amour... »
Preste! il faut voir ses jolis doigts de rose...
Sans nul respect pour mes alexandrins;
Il faut la voir, d'une main étourdie,
Décomposer le plan de mes quatrains,
Et chiffonner cent vers de tragédie.
Qu'avec plaisir, mon aimable lutin...
Parvient enfin à la case ignorée
Par le mystère et l'amour consacrée,
Où nos billets reposent confondus!
Elle y revoit ceux qu'elle m'a rendus,
Ceux où, trop plein de mon ardeur extrême,
Sans le vouloir, j'écrivais: *Je vous aime!*

Elle sourit, et ces tendres écrits,
Jadis rendus, sont maintenant repris.
Plaisirs trop courts ! voici l'heure funeste
De nous quitter... Elle fuit... et je reste !...
Se dire adieu, mais sans se séparer,
Dire vingt fois : *Je pars !* et demeurer,
De deux amants c'est l'heureuse habitude.
Paris entier vaut-il leur solitude ?
« Ah ! reste encor !... »
D'un pas furtif, elle sort sans témoin.
Ma bouche encor lui dit adieu de loin.
Je rentre, et seul, goûtant ma rêverie,
Je vois toujours son image chérie.
J'aime toucher à tout ce qu'elle toucha...
Mon cœur troublé me dit : « Elle était là ! »
Je crois, dans l'air qu'avec transport j'aspire,
Respirer l'air que sa bouche respire ;
Partout c'est elle, et mes regards contents
Sur chaque objet restent fixés longtemps.
Avec délire et d'une lèvre avide,
Je presse encor sa coupe déjà vide.
Le Souvenir, au Bonheur, dut le jour ;
L'Illusion est la sœur de l'Amour.
O volupté, pourquoi fuis-tu si vite,
Et sur le temps n'as-tu plus de pouvoir ?
J'ai vu Florine... A peine elle me quitte...
Amour ! dis-moi quand je dois la revoir ?

LA CHUTE DES FEUILLES

Cette pièce, qui avait obtenu le prix de l'Élégie, à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, en 1811, a été imprimée avec des changements successifs, dans trois ou quatre versions différentes. Voici la version primitive :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore ;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance ;
« Déjà, sur ta tête, en silence,
« Il incline ses longs rameaux :
« Ta jeunesse sera flétrie,
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des coteaux. »
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère :
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée,
Au détour de la sombre allée,
Venait pleurer quand le jour fuit ;
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;

Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Millevoye, malgré le succès de sa pièce couronnée, motivait en ces termes la transformation qu'il lui fit subir : « Quoique plusieurs personnes aient paru préférer cette ver- « sion, je me suis reproché, en l'examinant, de n'avoir amené « qu'un simple pâtre au tombeau de l'infortuné jeune homme, « qui, près de sa dernière heure, songeait d'avance *au deuil* « *de sa mère.* J'ai cru devoir restituer au sujet une cir- « constance trop naturelle pour qu'il fût permis de la sup- « primer. »

Voici une seconde version, avec des variantes, assez heureuses, qui nous laissent dans l'embarras du choix :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime, adieu... Je succombe !
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Et c'est pour la dernière fois.
« La nuit du trépas t'environne ;
« Plus pâle qu'une fleur d'automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie,
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre du coteau.

Et je meurs! De la vie à peine
J'avais compté quelques instants;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée,
Aux détours de la sombre allée,
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne... et sans retour!
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas!)
Visita la pierre isolée;
Mais son amante ne vint pas :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Dans la première édition des *Élégies* (1812), cette pièce, qui avait déjà paru dans divers recueils de poésie, offrait quelques variantes que l'auteur n'a pas conservées :

Mais c'est pour la dernière fois!
L'éternel cyprès se balance;
Déjà sur ma tête en silence
Il incline ses longs rameaux...
Et je meurs! De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans...
Mais si mon amante voilée
Vient, vers la solitaire allée,
Pleurer à l'heure où le jour fuit...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée...

LA SULAMITE

Cette pièce n'offre qu'un très petit nombre de variantes, dans la première édition des *Élégies* (1812) :

Tout est pour toi. Reviens !... Que ton bras avec grâce
Me soutienne, et que l'autre autour de moi s'enlace !
O fille de Sion ! jusques à son retour,
Couchez-moi sur des fleurs, car je languis d'amour...
. . . . . .
Vierges d'amour ! au nom de la biche légère,
Laissez-la sommeiller sur la molle fougère.
Mais sa bouche vermeille a souri tendrement...
Son œil d'azur s'entr'ouvre et sur moi se repose.
Épouse de mon cœur ! de tes lèvres de rose
J'ai pendant ton sommeil respiré la fraîcheur...
Des coteaux d'Engaddi la grappe colorée
Paraîtrait moins suave à ma bouche altérée.
Ton corps souple est l'égal de l'élégant palmier...
. . . . . .
Ta parole a dissous mon âme tout entière.
Amertume des pleurs, fuyez de ma paupière !
. . . . . .
Comme on voit, quand le pin lève sa tête altière,
L'arbuste humilié rentrer dans la bruyère...

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER

Cette pièce, qui, dans la première édition des *Élégies* (1812), est intitulée : *le Tombeau du Coursier, chant d'un Arabe,* ne nous donnera que deux variantes, mais une dernière strophe, que l'auteur a supprimée depuis :

J'ai dans son sang désaltéré ma lance...
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau...

Voici la strophe dont la suppression est regrettable :

Entends du moins ton maître qui te pleure!...
Il te suivra : réunis dans la mort,
Nous dormirons dans la même demeure...
Glisse sur nous, fraîche haleine du nord!
Tu sortiras de la tombe poudreuse,
Et sans ton maître, au jour du grand réveil,
Tranquille et fier, dans les champs du soleil,
Tu poursuivras ta route lumineuse.

LE TORRENT

L'auteur, en réimprimant cette élégie, avec le titre de *Chant d'amour,* dans la seconde édition de *Belzunce* (1810), y a fait beaucoup de changements :

L'air s'est calmé ; le bruyant Aquilon
N'agite plus le palmier des campagnes ;
Et le chasseur, habitant du vallon,
A regagné le sentier des montagnes.
Viens, ma Zaphné ; dans ces sauvages lieux,
Le doux printemps trouve encore un asile...
Sans le donner, promet-il le bonheur,
Ce long baiser, dont le feu me dévore?...
A couronner mes transports amoureux,
Tandis, Zaphné, que ta pudeur hésite,
L'heure s'enfuit...
Seul avec toi j'y veux passer ma vie.
Fille charmante, aux sons mélodieux...
Dans un baiser meurt ton dernier refus...
De tes soupirs le faible et doux murmure
Se perd, au bruit du torrent écumeux.

NOTES

LE BOIS DÉTRUIT

Ronsard a composé, sur ce même sujet, une pièce où l'on trouve du nombre, de l'élévation, d'heureuses formes poétiques, et enfin les traces d'un véritable talent, égaré, par système, dans une fausse route.

Page 48, vers 16. — Rien ne convient mieux à l'Élégie que le souvenir de ce qui n'est plus. C'est ainsi que la méditation se plaît au milieu des ruines. Nous devons à ce sentiment si naturel et si profond deux poèmes élégiaques, modèles en notre langue : *la Journée des Morts* et *la Chartreuse de Paris,* par M. de Fontanes.

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE

Varron, Plutarque, Philostrate, Érasme et quelques autres prétendent qu'Homère et Hésiode furent contemporains. Leur combat dans la Calcide est d'invention moderne ; mais l'idée en est heureuse et poétique. Cette pièce, interprétée par Barnès, est postérieure à l'empire d'Adrien, puisqu'il y est fait mention de l'oracle rendu à cet empereur.

Page 82, vers 9. — Dans un de ces poèmes *(la Théogonie)* Hésiode se représente ainsi, chantant ses vers,

une branche de laurier à la main. Il dit, en parlant des Muses :

Καί μοι σκῆπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον,
Δρέψασθαι, θειητόν.

ΘΕΟΓΟΝΙΑ, v. 30.

Page 82, vers 13.

Αἳ νύ ποθ' Ἡσίοδου καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδὴν
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο.

ΘΕΟΓ., v. 22.

Page 83, vers 12. — Ces quatre vers sont imités du Chant d'Homère dans sa lutte avec Hésiode.

Page 84, vers 19. — La prêtresse de Delphes avait adressé à Hésiode cette prédiction, que je place ici dans la bouche d'Homère. Elle ne tarda pas à s'accomplir. Des jeunes gens, soupçonnant Hésiode d'avoir séduit leur sœur, le tuèrent sur les rivages de l'Eubée, consacrés autrefois à Jupiter Néméen. On célébrait alors la fête d'Ariane.

Page 85, vers 16. — Je me suis borné à un très petit nombre d'imitations ; les autres circonstances m'appartiennent. J'ai surtout cherché à conserver aux deux interlocuteurs le caractère de style, qui les distingue. Il règne, dans le cours de leur dialogue, une philosophie mêlée de quelque tristesse ; car des chants consacrés à une fête funèbre devaient naturellement rentrer dans le domaine de l'élégie.

DANAÉ

Danaé était fille d'Acrisius, qui, effrayé par un oracle, l'exposa sur les flots, avec le fils qu'elle avait eu de Jupiter. Un de nos plus savants philologues, M. Boissonnade, a traduit et commenté le court passage où Simonide exprime les angoisses de cette malheureuse

mère. Les nouvelles leçons qu'il adopte sont parfaitement conformes à l'esprit du texte; sa traduction se distingue par une douce et élégante simplicité.

HOMÈRE MENDIANT

Le jeune et malheureux André Chénier, ravi avant le temps à l'espoir des Muses, et qui, né sous le beau ciel de la Grèce, paraît souvent, dans sa poésie, en avoir ressenti l'influence, a fait un petit poème intitulé *l'Aveugle*, dans lequel il a peint Homère jeté par des marchands sur le rivage de Sicos. Le chantre de l'*Odyssée* demande encore l'hospitalité; mais elle ne lui est point refusée, car il ne frappe point à la porte d'un palais.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques fragments de cette pièce, d'autant plus précieuse qu'elle est inédite [1].

« Dieu, dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute!
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet Aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'Aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
. . . . . .
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!);
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,

1. Ces fragments étaient inédits alors: depuis, la pièce dont ils font partie a été publiée dans le recueil des Poésies d'André Chénier, imprimé chez MM. Baudouin. (*Note de l'éditeur de 1822.*)

Les humains, près de qui les flots t'ont amené,
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux. »
« — Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
Des chansons à Phébus voulu ravir le prix;
Ni livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide;
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.
« — Prends; et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses;
Et du pain à son chien, entre ses pieds gisant
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait, loin du vaisseau, rejoint sur le rivage.
« — Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître :
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,

Je vis, près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous, je me confie à toi.
Prends soin du vieil Aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? Car l'onde *maritime*
Mugit de toute part sur nos bords orageux.
« — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais, pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.
« — Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
« — Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire!
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.
. . . . . .

« — Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire;
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.
« — Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil Aveugle, en quel lieu sommes-nous?
« — Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
« — Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu...
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste... Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter;
« Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
« Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
« Muses! Vous savez tout, vous, déesses; et nous
« Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »
. . . . . .
Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,

Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
Viens, prophète éloquent, Aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »

On a vu que mon plan diffère beaucoup de celui d'André Chénier; j'ai fait entrer dans ma pièce plusieurs fragments d'hymnes qu'on attribue à Homère lui-même: elle forme, pour ainsi dire, la suite du *Combat d'Homère et d'Hésiode,* placé en tête de ce livre. Le vieillard aveugle, victime d'une injustice, a quitté les rivages de la Calcide :

Un enfant de Samos guide ses pas débiles :
Et tous deux, sans regrets, quittant ses bords ingrats,
Vont chercher des amis qu'ils ne trouveront pas.

L'oracle, contenu dans ce dernier vers, est accompli. Homère arrive dans l'Éolide, accompagné de l'enfant de Samos. Il porte le rameau des suppliants et implore en vain, aux portes du riche, le bienfait de l'hospitalité.

La fiction qui termine mon élégie s'accorde avec le vague des traditions au sujet de ce grand poète, si longtemps privé d'un asile, et dont tant de cités se disputèrent le berceau et la tombe. Sa dernière journée sur la terre devait être mystérieuse comme sa naissance. Il était, d'ailleurs, assez naturel de faire proclamer par Apollon l'immortalité d'Homère, et de confier aux harmonieuses Sirènes, filles du fleuve Achéloüs, le divin fils du fleuve Mélès.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE

Page 100, vers 14. — Ce vers est imité de Sapho :

Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λίπουσα ὄχῃ.

Page 101, vers 5. — Dans l'*Épithalame d'Hélène*, composition pleine de grâce et de suavité, Théocrite fait dire au platane :

Ἑλένας φυτὸν εἰμί.

Coluthus, auteur d'un poème grec sur l'Enlèvement d'Hélène, a trouvé bon d'épargner à l'amant de cette princesse les frais de la séduction. La prévenante Hélène conjure Pâris de l'enlever et de la conduire à Troie : il y consent de fort bonne grâce. Cette inconvenance n'est rachetée qu'à demi par les plaintes intéressantes d'Hermione redemandant sa mère :

Παῖδες, πῆ με γίπουσα...

Je ne sais toutefois s'il ne valait pas mieux laisser Hermione dans son berceau, que de la montrer déjà grande et tenant des discours suivis. C'est vieillir gratuitement Hélène, qui n'en est pas plus raisonnable.

LA NÉRÉIDE

Un poète allemand (Merthghen) a composé une idylle sur cette métamorphose d'une nymphe en souci : je n'en ai rien imité ; mais, pour m'inspirer, j'ai relu l'*Élégie dans le goût ancien* sur la mort d'une jeune Tarentine, production remarquable d'André Chénier. Les vers suivants, tirés d'un autre de ses ouvrages, semblent, selon l'expression de M. de Chateaubriand, « être échappés à un poète grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité ».

Accours, jeune Chromis ; je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,

Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle!
Néère, ne va point te confier aux flots,
De peur d'être déesse, et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère. »

La *Jeune Captive,* ode du même auteur, a toutes les couleurs de l'élégie. Elle est dans la mémoire du petit nombre de personnes qui lisent encore des vers.

LE BUCHER DE LA LYRE

Page 117, vers 8. — Simonide, traité avec un peu de rigueur par Quintilien, excellait dans la peinture des affections douloureuses. Catulle disait : *Mœstius lacrymis Simonideis.*

Page 117, vers 20. — La lyre du poète, condamnée au bûcher en expiation de ses accords indiscrets, et chantant elle-même son hymne funèbre, n'offrait-elle pas une composition assez neuve par sa forme antique? Il m'a semblé que la poésie ne reproduirait pas sans quelque charme les derniers adieux d'une lyre : *novissima verba.*

LA SULAMITE

Cette élégie est tirée du *Cantique des Cantiques,* pastorale charmante attribuée à Salomon, et imitée par Voltaire, avec la piquante originalité qui caractérise les plus légères productions de ce talent supérieur. J'espère que mes lecteurs voudront bien oublier un instant l'imitation de Voltaire, et ne comparer la mienne qu'à l'original.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER

On connaît l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, et les services que leur rendent ces sobres et rapides compagnons d'une vie errante et belliqueuse.

C'est le cheval arabe qui est représenté dans ce passage sublime du livre de Job :

Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum ?

Numquid suscitabis eum quasi locustas ? Gloria narium ejus terror.

Terram ungulâ fodit, exultat audacter : in occursum pergit armatis.

Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus.

Fervens et fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dicit Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitûs.

Dans la tragédie d'*Abufar,* où le respectable Ducis a si bien peint les mœurs du désert, Pharan parle ainsi de son coursier fidèle :

J'ai nourri de ma main ce coursier généreux,
Qui devance les vents, ou qui vole avec eux;
Que pour l'Arabe exprès la Nature a fait naître;
L'ami, le compagnon, la gloire de son maître;
En tout temps, en tout lieu lui prêtant son appui;
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.

LE PHÉNIX

Les traditions rapportent que la naissance de cet oiseau merveilleux était une fête en Arabie. Il vivait environ cinq cents ans. Dès qu'il avait cessé de vivre, il sortait de lui un autre Phénix, qui emportait le corps de son père dans une boule de myrrhe, et l'allait déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Ovide et Claudien lui ont consacré de beaux vers. Pline et Tacite, en le décrivant, affirment son existence : ce qu'il y a d'incontestable, c'est le mérite de leur description.

Ce sujet, qui n'est pas celui d'une élégie proprement dite, se rattache du moins au genre élégiaque par plusieurs détails et par sa teinte générale. Ce qui constitue l'élégie, c'est le ton, plus encore que le sujet.

LE TOMBEAU DU POÈTE PERSAN

J'ai puisé ce sujet et plusieurs de ses détails dans un intéressant article de M. Malte-Brun. Le morceau qu'il rapporte sur Ferdousi, poète persan, est extrait d'un recueil de poésies publié en allemand par Mme Helmina de Chézy, que ses belles imitations des poètes orientaux avaient déjà fait connaître.

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

Dans les premiers chapitres du *Génie du Christianisme,* M. de Chateaubriand avait peint ces vertus du chrétien, avec une perfection désespérante ; mais l'illustre auteur

s'est, pour ainsi dire, surpassé lui-même dans ce fragment du XXIIIe chant du poème des *Martyrs :*

« Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir ; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main ; quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse ; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés ; la Foi et la Charité lui disent : « Ma sœur », et elle se nomme l'Espérance. »

NATHOS ET ZULMA

Page 159, vers 16. — Cette cérémonie touchante se pratique maintenant encore dans les campagnes, et à la ville dans quelques familles. Un fils, aux genoux de son père, lui demande en pleurant sa bénédiction, et le supplie de lui pardonner les peines qu'il a pu lui causer depuis sa naissance. Le père le relève en versant des larmes de tendresse ; il le presse sur son cœur et le bénit. Malheur à qui verrait ce tableau, sans attendrissement !

Page 160, vers 25. — La modeste église des hameaux inspire souvent plus de véritable dévotion que les temples des cités. L'air simple et vénérable du vieux pasteur, la ferveur de l'assistance, les chants des jeunes filles, tout porte dans l'âme une émotion profonde. Il est à remarquer que moins les asiles de la piété sont revêtus de pompe et d'ostentation, plus ils commandent le recueillement et le respect. Quel hospice institué par la magnificence des villes égalerait celui que l'humanité

fonda parmi les rochers des Alpes, pour ainsi dire sur les confins de la nature ! L'auteur de ces poésies a essayé de rendre hommage, dans les vers suivants, aux pieux solitaires du mont Saint-Bernard :

Au milieu des glaçons et des rochers affreux,
Unis par leurs vertus, des mortels généreux
Vivent dans la retraite, et leur bonté propice
A tous les voyageurs ouvre un pieux hospice.
Ils ne s'imposent point des jeûnes rigoureux ;
Le cilice, la haire, y sont bannis loin d'eux :
Libres des préjugés de la terre où nous sommes,
Ils servent l'Éternel en secourant les hommes.
Leur temple est la nature : au Dieu des nations
Ils offrent pour encens de bonnes actions.
Ces saints religieux, pour seconder leur zèle,
Nourrissent l'animal caressant et fidèle,
Que le ciel bienfaisant exprès daigna former
Pour nous servir, nous suivre, et surtout nous aimer.
Eux-mêmes ont dressé cette meute intrépide :
De rochers en rochers, d'une course rapide,
Elle parcourt ces lieux ; et, portés par les vents,
Si des cris douloureux, de longs gémissements,
Retentissent au loin dans ce vaste silence,
Le chien frappé s'arrête, il écoute et s'élance...
Hélas ! pendant la nuit, lorsque le voyageur
S'avance en frissonnant et pâle de frayeur,
Le perfide sentier, que la neige recouvre,
Sous ses pas égarés se dérobe et s'entr'ouvre.
Le dogue entend ses cris, il accourt, et soudain
Se frayant sous la neige un pénible chemin,
Fatigué, haletant, vers les bords le ramène.
S'il ne peut réussir, si son ardeur est vaine,
Il revient aussitôt, inquiet et plaintif,
Sollicite, avertit son gardien attentif ;
On entend ce langage. . . . . .
. . . . . .
L'étranger, de ces monts mesurant la hauteur,
Autour de lui promène un œil contemplateur ;
Mais surtout, vers les murs de l'antique chapelle,

Un charme involontaire en secret le rappelle.
Dès qu'il porte ses pas dans ce lieu révéré,
D'un saint recueillement son cœur est pénétré;
Tant la religion, dans son culte épurée,
Est pour tous les mortels consolante et sacrée!

Page 261, vers 25. — C'est l'effet que produit la foudre. Elle laisse le corps dans la position où elle l'a surpris : dès qu'on le touche, il tombe en poussière.

STANCES

*A ÉGLÉ

QUI DÉFENDAIT D'ESPÉRER[1].

L'Amour se nourrit d'espérance :
Ce n'est pas être bien gourmand.
Églé, n'est-ce pas conscience
De lui ravir cet aliment ?

Lorsque de l'amour platonique
On retrancha la portion,
Le pauvre enfant devint étique
Et mourut d'inanition.

Il n'est plus d'ardeurs romantiques :
Hélas ! le malin Cupidon
Enferma ces vertus antiques
Sous la tombe de Céladon.

1. *Les Plaisirs du Poète*, 1re édit, an X.

Laisse donc tes ordres sévères,
Églé, sois sensible à ton tour;
Songe que les faveurs légères
Sont les lisières de l'Amour.

---

*LA RÉSOLUTION

Sujet tiré de Gessner [1]

Sur les autels de l'inconstance,
Las de brûler un fol encens,
Dans ton sein, douce indifférence,
Je viens déposer mes tourmens.

Trop aimables enchanteresses!
O beautés que j'idolâtrais!
Gardez vos perfides caresses :
Je renonce à vous pour jamais.

Vainement votre doux langage
Me rappelle dans mon lien;
L'oiseau s'échappe de sa cage,
Mais l'oiseau jamais n'y revient.

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édit., an X

Cruel amour ! désir volage !
Vous ne troublerez plus mon sort,
Et ma nacelle, après l'orage,
Surgit heureusement au port...

Mais que vois-je ? Dieu ! sur le sable,
Quel charmant vestige est resté !
Peut-être une bergère aimable
Vient de passer de ce côté.

Que ce pied m'annonce de grâces !
Qu'il me fait deviner d'appas !
La belle, si j'en crois ces traces,
Vers le bosquet portait ses pas...

Je l'adore et cours le lui dire ;
Adieu sagesse, adieu projets :
Amour ! je reprends ton empire,
Et pour ne le quitter jamais.

* L'OISELEUR

Imitation du grec de Bion [1]

Un jeune oiseleur, sous l'ombrage,
Prenait de timides oiseaux.
Il en vit un dans le bocage
Et rassembla tous ses gluaux.

Fier d'une rencontre si belle,
Ses yeux admiraient tour à tour
Sa grosseur, sa beauté, son aile...
Et cet oiseau, c'était l'Amour.

Il le poursuit, mais il s'échappe,
L'enfant use en vain de détour :
Si l'Amour souvent nous attrape,
Nous n'attrapons jamais l'Amour.

Le jeune oiseleur, plein de rage,
Jette loin de lui ses gluaux ;
Au vieux berger du voisinage
Il s'en va raconter ses maux.

1. *Almanach des Muses*, 1801.

Il lui montre l'oiseau volage;
Le vieillard lui dit : « Pauvre enfant!
Laisse l'oiseau dans le bocage;
Il est beau, mais il est méchant.

« Oh! que de tourmens il t'apprête!
Il fuit, il t'évite à présent,
Et viendra fondre sur ta tête,
Quand tu ne seras plus enfant. »

---

*STANCES

Imitées de l'italien [1]

Aimons-nous, belle Zélie,
Nos jours vont s'évanouir;
Mais on prolonge sa vie,
Lorsque l'on sait en jouir.

La mort approche en silence·
Elle prépare ses coups;
Le matin de l'existence
Ne reviendra plus pour nous.

1. *Les Plaisirs du Poète,* 2e édition, 1804.

Si la nuit, couvrant le monde,
Du soleil éteint les feux,
Il ressort du sein de l'onde
Plus brillant, plus radieux.

La terre semble mourante,
Dans la saison des autans;
Mais on la voit, plus riante,
Ressusciter au printems.

Tout revit, tout sur la terre
Meurt et renaît tour à tour;
Et, par un destin contraire,
Seuls, nous mourons sans retour.

Des Parques la main cruelle
Nous entraîne au noir séjour,
Et dans la nuit éternelle
On ne parle plus d'amour.

Aimons-nous, belle Zélie,
Nos jours vont s'évanouir;
Mais on prolonge sa vie,
Lorsque l'on sait en jouir.

* L'AMITIÉ

A madame *** [1]

Toi que d'amour j'aimerais pour la vie,
Si pour l'amour tu n'étais sans pitié !
Songes-y bien : près d'aussi belle amie,
Comme d'amour, on brûle d'amitié.

De mes transports si ta raison murmure,
Je fais serment d'en cacher la moitié;
Et je saurai, sans devenir parjure,
Jusqu'au tombeau t'adorer d'amitié.

Frivole amant, je cherchais des amantes
Mais je t'ai vue, et j'ai tout oublié.
A tes genoux, sur tes lèvres charmantes,
Oh ! laisse-moi m'enivrer d'amitié !

1. *Élégies*, 1re édition, 1812.

* L'AMITIÉ[1]

L'Amour cultive, aux bosquets d'Idalie,
Fleurs qu'un seul jour moissonne sans pitié;
Pour l'immortelle, à dessein il l'oublie
Et la relègue aux jardins d'Amitié.

Tendres amants, troupe aimable et légère,
Vos courts plaisirs sont voisins des douleurs;
Mais Amitié, du fol Amour son frère,
A le sourire et n'a jamais les pleurs.

Éclat moins vif peut-être la décore,
Mais nul pouvoir n'altère sa couleur;
Au doux printemps elle survit encore:
Elle est le fruit, dont Amour est la fleur.

1 *Belzunce*, 1re édition, 1808.

*LE PROJET D'AMITIÉ[1]

Laure disait : « Amour n'est que chimère ;
Sous lois d'amour, point ne veux m'engager :
Après plaisir, il cause peine amère,
Et trop bien sais qu'un amant peut changer.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie ;
Franche amitié vaut mieux qu'amour léger :
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Lysis l'entend, et doux transport l'agite ;
Désir, espoir, viennent l'encourager.
Projet d'amour tendrement il médite ;
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous le plaisir il cacha le danger :
Baiser d'amour, d'amitié, fut le gage,
Dût en amour amitié se changer.

1. *Nouvel Almanach des Muses,* 1805.

Au lieu d'amour, d'amitié vive et tendre
Ils s'enivraient, presque sans y songer,
Tant et si bien qu'on eût pu s'y méprendre :
Plus ne restait que les noms à changer.

Lysis enfin, bien sûr de son ouvrage,
D'ami quitta le rôle mensonger ;
Et lors d'amour reprenant doux servage,
Laure oublia qu'un amant peut changer.

---

* MES ADIEUX A L'AMOUR[1]

Des illusions du bel âge
Brisant le prisme suborneur,
Au plaisir brillant, mais volage,
J'ai dit : « Tu n'es pas le bonheur ! »

Las de promesses infidèles,
Et de mon erreur convaincu,
A tant de flammes immortelles,
Que je ris d'avoir survécu !

1. *Nouvel Almanach des Muses*, 1811.

Ici, dans ce même bocage,
Je brûlais des feux de l'amour :
Je ne vois plus, sous son ombrage,
Qu'un abri contre ceux du jour.

Du hameau la longue avenue
Me voit marcher tranquillement
Dans cette route si connue,
Où volait mon coursier fumant.

Doux attraits, piquante folie,
Ont sur moi perdu leur pouvoir,
Et je quitte la plus jolie,
Sans espérer de la revoir.

Vois ma première fantaisie,
Muse, me voici de retour :
Je ne rêve que poésie
Où je n'avais rêvé qu'amour.

LA RÉSOLUTION [1]

« D'aimer d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend, sans se décourager :
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger;
Baiser d'amour, d'amitié, fut le gage :
Plus ne restait que les noms à changer.

1. Cette pièce, que l'auteur admit dans ses œuvres complètes, n'est pourtant qu'un extrait des *Stances* intitulées : *le Projet d'amitié,* qui avaient paru, en 1805, dans différents recueils. Voyez ci-dessus, p. 202.

BALLADES

La ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les ballades *que Marot* fit fleurir.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout à fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grâce et du charme? Sommes-nous trop riches et trop variés?

LA FIANCÉE

Le soir brunissait la clairière;
L'oiseau se taisait dans les bois;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,

N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château ?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère ;
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure,
Où vas-tu ? Le ciel est si noir !
Reste un moment ; vers ta demeure,
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh ! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise ! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,

Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère ;
Mais vous me plaindrez... — Et pourquoi ?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
— De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier ! »
Je plaignis sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je reviens le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère ?
Dis-je à l'ermite hospitalier.
— Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin. — Où donc ? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LE FESTIN
DE LA CHATELAINE

« Pâtre, dis-moi, qui réside en l'enceinte
De ce manoir, dont si haute est la tour? »
Parlait ainsi, venant de Terre-Sainte,
Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est-ce manoir à sire de Ravenne?
— Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée!
Foi fut promise, et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci! »

Cor va sonnant; haut pont-levis s'abaisse :
Yvain d'abord, introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« Hermose! ô ciel! — Yvain! mon cher Yvain!
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen, qui pour moi fut tourment;
Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.
A ton penser fidèle suis restée :

Vierge candide étais quand m'as quittée;
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : « Grand merci ! »

Heure s'écoule, et festin se dispose;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siège d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait désireux commensal.
« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va tinter *Angelus*,
A toi serai, chère âme de mon âme,
A toi serai; ne m'en défendrai plus.
Veux boire, avant, coupe, dont le breuvage
Prévient remords, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi; me diras : Grand merci ! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'âme;
Elle sourit, et dit, non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur et prévenait remord.
A mon époux, à toi mourrai fidèle ! »
Chaste baiser lors est donné par elle;
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint, et dirent : « Grand merci ! »

L'ORPHELIN[1]

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile,
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée;
« Ce billet doit la découvrir,
« Le jour de sa vingtième année;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir! »

1. Un tombeau inconnu, trouvé à Ermenonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instants l'attention. En rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes. *(Note de l'auteur.)*

« Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur ;
Par cet ingénieux blasphème,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant ! j'ai dû te méconnaître.
« Ils sont nombreux, les fils ingrats !
« Je t'épargne un crime peut-être,
« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne ;
« Toi-même aurais pu me trahir.
« Pour prix du jour que je te donne,
« Ils te diraient de me haïr.
« Tu ne maudiras que ma cendre ! »
Et lorsque l'éternel sommeil
Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

« Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau
Des autels le pieux ministre
Lut : « Émile, fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin, que depuis, dit-on
Jamais on ne revit sourire...
Malheureux ! il savait son nom.

« De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin,

Il dit : « J'irai chercher mon père ;
« Trop longtemps je fus orphelin ! »
Et, sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,
Sur ces dépouilles insensibles,
Il pleura... C'était pardonner !

« Je l'entrevis, ce jeune Émile !
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille,
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie
Consuma lentement son cœur :
Souvent il relisait *Julie ;*
Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire
Se présentait sur son chemin,
Il disait : « O fleur de mon père !
« Viens reposer contre mon sein ! »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,
Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil ! »

« Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir ;
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.

Sur la tombe où dorment ses cendres,
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres !
« Mortels indifférents, passez ! »

LA FEUILLE DU CHÊNE[1]

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :
(O mes amis, que Dieu vous garde un père !...
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur ! ta perte est trop certaine ;

1. Cette aventure rappelle un conte ancien sur les grues qui firent reconnaître le meurtrier du poète Ibicus. *(Note de l'auteur.)*

Ta femme est veuve et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls, dans l'ombre;
Mais, près de nous, vois-tu ce chêne sombre!
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
Il emporta, dans sa maison lointaine,
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom de voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne;
Sur le laitage elle tombe... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur!

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,

Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne;
Devant le juge, en tumulte, on l'entraîne :
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

HARALD

AUX LONGS CHEVEUX

Dans la Norvège, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs, d'Harald aux longs cheveux,
Entend le cri, s'approche et le rassure;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;
Un baume utile est offert à ses vœux :
« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

— Beauté charmante ! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate ;
Je veux braver la fille du Sarmate :
Pars avec moi, je comblerai tes vœux ;
Dans mon palais régnera l'étrangère...
Oui, je le jure, au tombeau de sa mère. »

Elle répond : « Harald aux longs cheveux !
Sans t'avoir vu, j'aimais déjà ta gloire.
Tes traits longtemps vivront dans ma mémoire :
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère ! »

Non sans douleur, Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive ;
Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut, et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux,
Au fond du cœur, elle garda l'image.
Elle séchait, ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux.
Il fut un soir, où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère !

LA BACHELETTE

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'enamoura, dit-on.
Vindal, en guerre, était plein de franchise,
Mais, en amour, cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi :
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor :
Loïse en pleurs, pour gage, lui présente
L'écharpe blanche et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt, dans le bois solitaire,
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse!
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse;
S'il vous complaît, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur?
— Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin! voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé, bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il pas page ou varlet! »

Nuit déjà close, à Beaucaire ils entrèrent;
Mais, ne logeant dans le même manoir,
Bien à regret, las! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parents,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête;
De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête,
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame,
Que réservez à blessure du cœur?

— Beau paladin, tôt le saurez! » dit-elle.
Et revenant, le soir, au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet;
Pour vous servir, aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.
Au revenir, plus ne serai seulette :
Voyage est court avec beau compagnon.

— Ça, dit Irène, es-tu discret, mon page?
— C'est loi d'honneur, et devoir de féal.
— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

« Dire lui faut, qu'à minuit, vrai dictame,
Devers la tour, doit fleurir; puis encor,
Que, de sa part, Irène lui réclame
Écharpe blanche avec bracelets d'or. »

Le page alors va remplir son message.
Vindal, troublé, ne le reconnut pas.
Morne et pensif, s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse! hélas! la fleur fatale
Dans ta pensée a déjà son emploi;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page, c'est toi!

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend ; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi ! dit son maître : ô mon fidèle Ébène,
Qu'ai vu cent fois, dans le sentier d'honneur,
Sans tressaillir, braver lance inhumaine ;
En frissonnant, me conduis au bonheur ? »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène ! approche, approche encor...
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or ?

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors longtemps, beau page !... »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.

LE PREMIER
BARON CHRÉTIEN

Au temps passé, la jeune Aldine
Était un miracle d'amour:
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède:
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Il n'est plus au printemps de l'âge;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.
L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien

Cependant le combat s'apprête:
Dans le préau, les deux guerriers,

La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillants destriers.
Au premier choc, le baron cède ;
Il perd l'étrier, son soutien...

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,
Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier !... Mon nom vaut le tien ;

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,
Et le baron, couvert de gloire,
Triomphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède ;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh ! qu'importe ! En dépit de l'âge,
Le baron a fixé son choix :

« Il est vaillant, ce jeune page !
Se disait-elle toutefois ;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien ! »

Déjà le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel ;
Déjà le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page :
Le baron partit, un beau jour,
Pour un lointain pèlerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien :

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.

*ANCIENNE

CHANSON DE ROLAND

Soldats français, chantons Rolland !
De la patrie il est la gloire !
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

Roland, dit-on, encore enfant,
Faisait parfois pleurer sa mère.
Il était vif et pétulant :
« Tant mieux, tant mieux! disait son père.
A la force il joint la valeur,
Nous en ferons un militaire.
Grand caractère avec bon cœur,
C'est pour réussir à la guerre. »

Soldats français, *etc.*

1. *Chansonnier des Grâces*, 1805, p. 6. On trouve dans le *Chansonnier des Grâces* de 1807 l'original de cette chanson « imitée des anciennes chroniques, par M. de Paulmy ».

Roland grandit sous les lauriers :
Avec lui grandit son courage.
Auprès des plus braves guerriers,
De vaincre il fit l'apprentissage.
De gloire sentant l'aiguillon,
Pour son pays il prit la lance,
Et sut mériter grand renom,
En déployant grande vaillance.

Soldats français, *etc.*

Roland devint preux chevalier,
Et, l'âme de gloire occupée,
Des Français fut le bouclier,
Aussi bien qu'il en fut l'épée.
On voulut flétrir son grand cœur,
On voulut abréger sa vie...
Mais des complots il fut vainqueur
Et le fut encore de l'envie.

Soldats français, *etc.*

LE

REFRAIN DU VIEUX TEMPS

OU

L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE

Il faut partir; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos!
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle; il te répètera:
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait;
Il est sans art, mais c'est moi trait pour trait:
Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protègera:
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Du vieux refrain garde bien souvenance;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.
Gloire est promise à qui répètera:
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Si la beauté de quelque Orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan :
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale !
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra !

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant ;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard, ton cœur me restera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra !

LE BEAU LOÏS[1]

Aux bords de Seine, errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grâce enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

1. Je dois le sujet de cette pièce à l'auteur de *Paul et Virginie*, et des *Études sur la Nature* : je voudrais aussi lui avoir emprunté le charme de son talent. *(Note de l'auteur.)*

A son retour, que fit le beau Loïs?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets, le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

Certain Druide, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola, sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore
Et de son nom prit le doux nom de lis:
Fleur il était, et fleur il est encore.

LA FLEUR DU SOUVENIR

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour, s'était mise en chemin :
« Bon ermite, assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi ! »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément :
« Hélas ! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi ! »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :

« Adieu, dit-elle, mon amie ;
Garde bien cette fleur chérie ;
Souviens-toi
De moi ! »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir ;
Mais on la retient à la vie :
Vivre, ah ! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle
Souviens-toi
De moi ! »

ROMANCES

LE CHOIX DE DIANE

Vénus, à Diane en colère,
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il devint compagnon du fils.

Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits ;
Même âge, même air de simplesse :
C'était l'Amour, aux ailes près.

Un jour, dans un sombre bocage,
Diane errant, son arc en main,
Près de Vénus, sous le feuillage,
Voit bondir le couple enfantin...

Mais quoi ! deux ailes sont écloses,
Et soudain Vénus a deux fils :
« Choisis, dit-elle, si tu l'oses ;
L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane balance : elle est sage ;
Elle tremble de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage !
Mais prendre l'Amour, quel danger !

Le rusé, feignant l'innocence,
A la faveur du demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence :
Elle choisit et prit l'Amour.

Adieu projets ! adieu sagesse !
L'Amour est déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse,
Endymion doit son bonheur.

LA FAUVETTE

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris Fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers !... Si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet,
J'en aurai dix pour la Fauvette. »

La Fauvette, dans le vallon,
A laissé son ami fidèle,
Et fait tant, que de sa prison
Elle s'échappe à tire-d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé,
Adieu les baisers de Lucette !
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la Fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin,
Pleurant la perte qu'il a faite ;
Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette.
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la Fauvette. »

PLAISIR ET PEINE

En même temps, Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :

Il donna des ailes au frère ;
Pour la sœur, il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir ;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois ;
Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine, avec soin, cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur :
Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager :
Plaisir est caressé des belles ;
Peine... Aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

* LE TOMBEAU [1]

Cessez vos chants, troupe légère,
Pleurez, habitans du hameau :
Daphnis a perdu sa bergère,
Son Aglaure est dans ce tombeau.

Vainement il l'appelle encore :
Aglaure n'entend plus ses vœux.
Mais il pleure ce qu'il adore,
Dernier plaisir des malheureux.

Respectons cette auguste enceinte,
C'est là qu'il vient la regretter :
Je l'entends murmurer sa plainte...
Arrêtons-nous pour l'écouter.

« Doit-on mourir, quand on est belle !...
Ah ! si la beauté, si l'amour,
Donnaient une vie immortelle,
Tu n'aurais pas perdu le jour !

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édition, an X.

« Mais quand d'un heureux hyménée,
Nos deux cœurs, doucement émus,
Goûtaient l'attente fortunée,
Le cercueil s'ouvre... et tu n'es plus !

« Amans, qui plaignez mes alarmes,
Ne venez point me consoler ;
En voulant essuyer mes larmes,
Vous-mêmes les faites couler.

« Votre félicité m'afflige,
Vos plaisirs pour moi sont perdus :
Hélas ! ils sont heureux, me dis-je ;
Je l'étais, je ne le suis plus !

« Qu'une voix, peignant la tendresse,
Chante son amoureux souci,
Moi, je me dis avec tristesse :
Mon Aglaure chantait aussi »...

Disant ces mots, son cœur se serre,
Ses sanglots lui coupent la voix ;
Avant de quitter cette terre,
Il la fixe encore une fois.

« Adieu, dit-il, ma bien-aimée !
Je reviendrai demain encor,
Et sur ta cendre inanimée,
Tu me verras finir mon sort. »

*REGRETS D'ABSENCE[1]

Jours ténébreux obscurcissent ma vie,
Longue douleur me conduit au tombeau ;
Plus rien ne plaît à mon âme flétrie,
Plus rien n'est beau...
Suis loin de mon amie !

Rose naissante est pour moi défleurie,
Flambeau du jour ne brille plus pour moi :
Objets charmans plus ne me font envie,
Plus rien ne voi...
Suis loin de mon amie !

Bruit du ruisseau qui fuit dans la prairie,
Chansons du soir, d'oiseaux tendres accens,
Plus n'inspirez tant douce rêverie,
Plus rien n'entends...
Suis loin de mon amie !

Lyre d'amour ! lyre tendre et chérie !
Toi qui jadis redisais mes chansons,

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édition, an X.

Te touche en vain, tu languis endormie,
Plus ne réponds...
Suis loin de mon amie !

---

* LE TOMBEAU D'AGLAURE[1]

Daphnis a perdu son Aglaure ;
Aglaure n'entend plus ses vœux:
Mais il pleure ce qu'il adore,
Dernier plaisir des malheureux.
Respectons cette auguste enceinte,
C'est là qu'il vient la regretter :
Je l'entends murmurer sa plainte...
Arrêtons-nous pour l'écouter.

« O toi qu'en vain j'appelle encore,
Triste objet de mes pleurs amers !
La tombe s'ouvre, et te dévore...
Je reste seul dans l'univers.
Doit-on mourir, quand on est belle !
Ah ! si la vertu, si l'amour,
Donnaient une vie immortelle,
Tu n'aurais pas perdu le jour !

1. *Les Plaisirs du Poète,* 2e édition, 1804. Cette romance est une variante de celle qui figurait dans la première édition. Voy. ci-dessus, p. 237.

« De deux amans l'aspect m'afflige;
Leurs plaisirs pour moi sont perdus :
Hélas ! ils sont heureux, me dis-je;
Je l'étais, je ne le suis plus !
Qu'une voix, peignant la tendresse,
Chante son amoureux souci,
Moi, je me dis avec tristesse :
Mon Aglaure chantait aussi... »

Disant ces mots, son cœur se serre;
Les sanglots étouffent sa voix;
Avant de quitter cette terre,
Il la fixe encore une fois.
« Vers toi, dit-il, ma bien-aimée,
Chaque jour je veux revenir...
Mais sur ta cendre inanimée,
Je n'ai plus longtemps à gémir. »

---

* LA FANTAISIE [1]

Il est une divinité,
Compagne et symbole des belles :
Elle a du Temps l'agilité,
D'Amour le sourire et les ailes.

1. *Les Plaisirs du Poète*, 2e édition, 1804.

Pendant l'absence du Plaisir,
Dans les bocages d'Idalie,
De l'Inconstance et du Désir
Naquit un jour la Fantaisie.

Vos feux n'ont pu rien obtenir :
Ne vous désolez point encore.
C'est quand l'espoir semble s'enfuir,
Que le bonheur est près d'éclore.
Attendez gaîment votre tour ;
Mais point de noire frénésie...
Ce que l'on refuse à l'amour,
On l'accorde à la fantaisie.

Céphise jure que l'amour
Désormais n'a rien qui l'engage :
On dit pourtant que Selicour
Lui fait bien changer de langage.
Sur l'autel de la Volupté,
En secret elle sacrifie :
La sagesse, pour la beauté,
Est la plus courte fantaisie.

Je cherchais les grâces, l'esprit,
Je les trouvai dans Aspasie :
Par fantaisie elle me prit,
Et me quitta par fantaisie.
Zulmire est l'objet de mes soins :
Amour ! Amour ! je t'en supplie,
Ah ! fais que Zulmire, du moins,
Soit fidèle par fantaisie !

*LES DIVERS SENTIERS[1]

Sortant du chemin de l'enfance,
Mille sentiers frappent mes yeux;
Je m'arrête : le Temps s'avance,
Me pressant de choisir l'un d'eux.
« Pour te distinguer et pour plaire,
Prends, me dit-il, le moins connu :
Crois-moi, le pied ne marque guère
Dans un sentier déjà battu.

« Celui que trace la Prudence
Par tes yeux ne peut être vu.
Cherche celui de l'Innocence :
Depuis longtemps il est perdu.
Pour l'Amour (j'en donne la preuve
A bien plus d'un nouveau venu),
Souvent la route, qu'on croit neuve,
Est un sentier déjà battu. »

1. Cette romance, que nous n'hésitons pas à donner à Millevoye, malgre la négligence des rimes, est imprimée, sans nom d'auteur, dans les *Pensées* de la *Petite Encyclopédie poétique* (1805), où notre poète a inséré bien des pièces anonymes qu'il n'a jamais revendiquées.

« Vois-tu celui de la Constance?
C'est un chemin presque inconnu.
Celui du Plaisir semble immense :
Dans l'instant, il est parcouru.
Ce choix encore t'embarrasse?
Prends le chemin de la Vertu :
Crains surtout d'en perdre la trace,
Car ce sentier n'est pas battu.

---

* ENCORE UN TROUBADOUR[1]

Romance dédiée à Mme Raoul

Voyez-vous triste et solitaire
Errer ce jeune troubadour?
Il aime, mais il doit se taire :
Le respect l'ordonne à l'amour.

Celle qu'il adore en silence
Le fuit peut-être sans retour :
Il va subir peines d'absence,
Sans connaître plaisirs d'amour.

Auprès d'elle chacun s'empresse :
Riches amants lui font la cour,

1. *Souvenir de Menestrels*, 1829.

Et le troubadour, pour richesse,
N'a que sa lyre et son amour.

Issu d'une race commune,
Peut-il espérer du retour?
Trop souvent l'aveugle Fortune
Fut fatale à l'aveugle Amour.

---

*L'AMANTE DIFFICILE[1]

Dieu d'amour! disait Céphise,
Si je dois aimer jamais,
Mon amant sera Français,
Il aura gaîté, franchise.
Dieu d'amour! pour mon bonheur,
Que l'objet de ma tendresse
Soit toujours à sa maîtresse
Fidèle, comme à l'honneur!

Je veux qu'il sache avec grâce
Voler du bal au combat :
Le myrte a bien plus d'éclat,
Quand aux lauriers il s'enlace.
Un amant peut tout charmer,

1. *Almanach des Muses,* 1805.

Quand la Gloire le signale,
Et c'est la seule rivale
Qu'une femme puisse aimer.

Du voile de la décence
Qu'il couvre un tendre propos,
Et qu'il se taise à propos,
Pour doubler son éloquence.
L'esprit, ce don peu commun,
Plaît surtout dans ce qu'on aime :
Sans l'esprit, la beauté même
Est une fleur sans parfum.

Que l'amour, qu'il fera naître,
Dans son cœur soit renfermé :
L'orgueil de paraître aimé
Vaut-il la douceur de l'être ?
Quand j'aurai comblé ses vœux,
Qu'il semble encore y prétendre ;
Qu'il soit toujours le plus tendre,
Quoiqu'il soit le plus heureux !

*ABSENCE ET SOUVENIR[1]

Les ai vus fuir, ces jours si pleins d'attraits,
Jours où de fleurs couronnais mon amie :
Las ! à t'offrir n'ai plus que des cyprès ;
Rose d'amour, par douleur, est flétrie.

Il m'en souvient, quand voyais revenir
Heure du soir, heure pleine de charmes,
Cœur me battait d'amour et de plaisir !...
Cette heure sonne... et sens couler mes larmes.

Te crois présente, en m'occupant de toi ;
Souvent encor, vers ton toit solitaire,
Mes pas errans se tournent, malgré moi...
Je le revois... et tout mon cœur se serre.

Adieu, des vers talent consolateur !
Amour gémit sur ma lyre muette ;
Ne puis chanter, ai perdu le bonheur :
Suis trop amant, pour être encore poète.

1. *Almanach des Dames*, 1806.

* ROSE D'AMOUR[1]

A Madame .....

Rose d'amour, nouvelle éclose,
Languit dans le creux du vallon.
Nulle, de mémoire de Rose,
N'a tant souffert de l'Aquilon.
Époux sauvage, il la tourmente;
Son amour ressemble au couroux;
Et Zéphyr, dont elle est l'amante,
Lui promet des baisers plus doux.

Rose d'amour, décolorée,
Va succomber à ses douleurs :
Sur sa chute prématurée,
L'Aurore en vain répand des pleurs.
Demain (triste métamorphose !)
Le premier rayon du soleil,
De celle qui fut une Rose,
En vain attendra le réveil.

Rose d'amour ! ta destinée,
De l'Amour, obtint un soupir;

1. *Belzunce,* 2e édition, 1809.

Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et Zéphyr :
Zéphyr, à l'heure où tout repose,
Trompa le jaloux Aquilon ;
Au plaisir il rendit la Rose,
Et son ornement au vallon.

---

*LES

ADIEUX D'UNE BERGÈRE[1]

Adieu vous dis, fleur tendre et solitaire,
Qu'en mon enclos je cultivais jadis :
Pour votre emploi, je ne m'en doutais guère ;
Je vous connus, lorsque je vous perdis.
Adieu vous dis !

Mysis, un jour, fleur purpurine et tendre !
Vous convoita : malgré larmes et cris,
Il vous cueillit... Je ne pus vous défendre,
Car je mourus, lorsque je vous perdis.
Adieu vous dis !

Je m'apprêtais à punir le coupable,
Tant ses larcins me paraissaient hardis...

1. *Belzunce,* 1re édition, 1808.

De me venger je n'étais plus capable,
Car j'y gagnai plus que je n'y perdis.
Adieu vous dis !

Fleur du printemps passe et revient plus belle ;
Mais fleur d'amour, comme roses et lis,
Ne revient point, à la saison nouvelle :
Je l'ignorais, lorsque je vous perdis.
Adieu vous dis !

---

* IL EST PARTI [1]

Il est parti, l'objet de mon amour !
Je ne puis plus lui parler, ni l'entendre.
Mon triste cœur, gémissant tout le jour,
N'a même plus la douceur de l'attendre...
Il est parti !

Il est parti, le charme de mes jours !
Point de remède aux douleurs que j'éprouve ;
Il n'est plus là... Je le cherche toujours,
Mais je le cherche et jamais ne le trouve...
Il est parti !

1. *Hommage aux Dames,* 1809, pièce signée M.

Il est parti ! Je frémis d'y penser.
Rêvant à lui, quand parfois je sommeille,
Je crois le voir, sur mon sein le presser...
Mais aussitôt que le plaisir m'éveille...
Il est parti !

Il est parti ! Reviendra-t-il constant ?
Moi, je veux être et constante et fidèle.
Si doux propos me courtise un instant,
Je répondrai : « J'ai cessé d'être belle !
Il est parti ! »

---

*LA

CONSTANCE A LA MODE[1]

Que, sans la constance importune,
Femmes, l'on vous servirait mieux !
Faut-il, hélas ! n'en aimer qu'une,
Lorsque toutes charment les yeux.
Est-ce là notre destinée ?
Et ne voit-on pas, en effet,
Plus d'une saison dans l'année,
Plus d'une fleur dans un bouquet ?

1. *Hommage aux Dames,* 1809, publiée sans nom d'auteur.

Flore, Églé, Céphise et Délie,
Séduisent mon cœur enchaîné;
Je ne chérirais que Julie,
Si je n'avais pas vu Daphné!
Rendant hommage à chaque belle,
Et craignant l'embarras du choix,
J'ai résolu d'être fidèle...
Fidèle à toutes à la fois.

---

* L'AMOUR VRAI[1]

« De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut, à lui seul, tout le reste.
Amour sincère exige peu.
J'ai captivé plus d'une belle,
Mais mon cœur, ah! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes, pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

« Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi;
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami.

1. *Poésies diverses*, 1812. Cette romance, qui eut tant de vogue et qui fut si populaire, avait paru d'abord isolément, avec la musique.

Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours, pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. »

C'est ainsi que, sous la ramée,
Chantait un soir le Troubadour.
Non loin de là sa bien-aimée
Entendit ses accens d'amour.
Or, il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait eu jamais rien.

PRIEZ POUR MOI[1]

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi ! »

1. Millevoye a composé cette romance, à Neuilly, huit jours avant sa mort.

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi !

Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends !
Il fut court, mon pèlerinage !
Je meurs, au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi...
Vous qui priez, priez pour moi !

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra, sous le beffroi,
Vous dire aussi : « Priez pour moi ! »

CHANSONS

L'INSOMNIE DE L'AMOUR[1]

Dans les annales d'Idalie,
Mes amis, j'ai lu que l'Amour,
Par une cruelle insomnie,
Se vit près de perdre le jour.
Ce récit n'est pas vraisemblable,
Mais il n'en est pas moins réel;
Car, quoi que nous dise la Fable,
Non, l'Amour n'est pas immortel.

Dans son ardeur impatiente,
Il s'épuisait en vains efforts,
Et d'une fièvre dévorante
Il éprouvait tous les transports.
Jusque sur le sein de sa mère,

1. Publié, sans nom d'auteur, dans *le Chansonnier des Dames ou les Étrennes de l'Amour* (Paris, Pillot, 1801, in-18), que rédigeaient Millevoye et J.-J. Lucet; puis, réimprimé deux fois, toujours anonyme, dans l'*Almanach des Muses* de 1801 et de 1804.

Il était sans cesse agité :
On sait que l'Amour ne dort guère
Entre les bras de la beauté.

On crut que le jus de la treille
Pourrait lui servir de pavots ;
Bacchus d'abord promit merveille,
Mais pour l'Amour point de repos.
En vain, courant de fête en fête,
Il avait le cerveau troublé ;
En perdant tout à fait la tête,
Il n'était que plus éveillé.

Un jour, aux leçons de Minerve,
Quelques dieux s'étaient endormis.
Aussitôt Vénus, qui l'observe,
Songe aux souffrances de son fils ;
A l'école de la sagesse
On l'envoya, pour l'assoupir :
Le pauvre enfant bâillait sans cesse,
Mais jamais il ne put dormir.

Enfin, le mal qui le dévore
Peut-être eût terminé ses jours,
Lorsqu'auprès du dieu d'Épidaure
Vénus implora du secours.
Pour cette douleur obstinée,
Le dieu ne donna qu'un conseil,
Et dans le lit de l'Hyménée,
L'Amour rencontra le sommeil.

* L'AMOUR ET LES GRACES[1]

A l'ombre d'un myrte fleuri,
Échappé des bras de sa mère,
L'Amour reposait endormi,
Quoique l'Amour ne dorme guère.
Les Grâces jouaient près de là,
Sans le soupçonner au bocage :
Par malheur, l'Amour soupira...
Il n'en fallut pas davantage.

A l'aspect de ce jeune enfant :
« C'est l'Amour ! » s'écrièrent-elles.
Fuir est leur premier mouvement :
C'est celui de toutes les belles.
Cependant l'Amour est si beau !
Mais les Grâces sont si craintives !
N'importe, un sentiment nouveau
Rassure les trois fugitives.

Regardez quel air innocent
Se peint sur sa bouche vermeille !

1. Publié, sans nom d'auteur, dans *le Chansonnier des Dames ou les Étrennes de l'Amour* (Paris, Pillot, 1802, in-18), dont les rédacteurs étaient Millevoye et J.-J. Lucet.

Et puis, que craindre d'un enfant,
D'un enfant surtout qui sommeille?
Cependant l'Amour est si beau!
Mais les Grâces sont si craintives!
N'importe, un sentiment nouveau
Rassure les trois fugitives.

« Mes sœurs, est-il bien endormi?
Dirent les Grâces en alarmes.
Peut-on réunir comme lui
Tant de malice et tant de charmes!
Gardons-nous de lui pardonner;
Saisissons ses flèches cruelles :
Mais il faut d'abord l'enchaîner,
Car vous voyez qu'il a des ailes. »

Elles approchent tour à tour,
Mais tout doucement et pour cause.
Hélas! pour éveiller l'Amour,
Il faut souvent si peu de chose!
Déjà l'enfant ne dormait plus...
Bientôt l'effet suit les menaces :
Il résiste... efforts superflus!
On ne résiste point aux Grâces.

« Ah! leur dit-il, point de courroux;
Brisez mes traits, séchez vos larmes.
Puisque l'Amour est avec vous,
Il n'a plus besoin de ses armes. »

Partout, depuis cet heureux jour,
Des trois sœurs le dieu suit les traces :
Elles embellissent l'Amour,
Et l'Amour embellit les Grâces.

---

* COUPLETS DE FÊTE[1]

A madame Clotilde Dr...

L'esprit est toujours inspiré,
Quand du cœur il est l'interprète :
C'est en chemin, je l'avouerai,
Que j'ai fait mon bouquet de fête.
M'occuper d'un sujet si doux
Abrégea le chemin sans doute :
Lorsque l'on travaille pour vous,
On ne doit pas rester en route.

Clotilde plaît par l'enjouement
Qu'un grain de finesse assaisonne ;

1. Ces couplets inédits ont paru dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, n° du 25 novembre 1878. Millevoye n'avait pas vingt ans, quand il les composa. M. Ad. Dr..., qui a publié cette pièce adressée à sa grand'mère, dit à ce sujet : « Mon père m'a souvent dit que Millevoye était commis de librairie, à l'époque où il l'écrivit. »

Son esprit est un peu méchant,
Mais son âme est sensible et bonne.
Le choix encore est suspendu
Entre son esprit et son âme;
Elle pratique la vertu,
Comme elle fait une épigramme.

L'autre jour, elle plaisantait
Ma coiffure et mes papillotes;
Mais je ne puis, pour un toupet,
Me fâcher à propos de bottes;
Faisons la paix, il en est temps,
Mais ne blâmez plus ma frisure :
Tournez les têtes, j'y consens,
Mais faites grâce à ma coiffure.

Clotilde a tout, grâce, bon ton;
Des femmes aimable modèle,
Elle a jusqu'au talent, dit-on,
De rendre son époux fidèle;
Bonne mère, de ses enfants
Elle cultive le jeune âge,
Et pour les rendre plus charmants,
Elle les forme à son image.

*LA VEILLE, LE JOUR
ET LE LENDEMAIN[1]

Ces trois mots nous offrent l'emblème
De la course agile du temps :
Des dieux la sagesse suprême
Ainsi partagea nos instants.
Notre vie, hélas ! est pareille
Au jour ténébreux ou serein ;
De ce jour, l'enfance est la veille ;
La vieillesse, le lendemain.

La veille, amour vit d'espérance ;
Le jour, amour est satisfait ;
Le lendemain, vient en silence
Le souvenir ou le regret.
Le désir fatigué sommeille...
Amants, tel est votre destin !
Vous êtes plus heureux la veille,
Que le jour et le lendemain.

Damis, avant le mariage,
Paraît tendre, empressé, soumis,

1. *Les Plaisirs du Poète*, 1re édition, an X.

Le jour vient : dès qu'hymen l'engage,
On ne reconnaît plus Damis :
Amour s'endort, soupçon s'éveille;
D'où vient ce changement soudain?
C'est qu'il était amant la veille,
Qu'il est époux le lendemain.

Pour le méchant, dans la nature,
Il n'est plus un seul jour serein;
Mais l'innocence, calme et pure,
Ne craint jamais le lendemain.
L'homme de bien, quand il sommeille,
Voit en songe, sur son chemin,
Les heureux qu'il a faits la veille,
Ceux qu'il fera le lendemain.

---

* LA PIQURE[1]

Une abeille, dans un vallon,
Prit Céphise pour une rose,
Et piqua de son aiguillon
Sa bouche fraîche à demi close :
La belle fit un cri perçant;
Sa sœur accourut à son aide :

1. *Les Plaisirs du Poète*, 1re édition, an X. Réimprimé avec ce titre : *le Remède*, dans le *Chansonnier des Dames*, 1801.

Aussitôt, de ce mal cuisant,
Un doux baiser fut le remède.

Par hasard, assis près de là,
Avec son chien et sa musette,
Licas à Céphise envia
Le baiser, que donna Lisette :
« Que j'aimerais, dit-il tout bas,
Le doux baume qu'elle possède !
Quels maux ne souffrirait-on pas,
Pour obtenir pareil remède ? »

Dès le lendemain, le berger
Voulut essayer la recette.
D'un mal cruel, mais mensonger,
Il alla se plaindre à Lisette :
« Une abeille, dit le fripon,
Causa la douleur qui m'obsède ;
Accordez-moi ma guérison...
Vous avez un si bon remède ! »

Lisette n'ose refuser
Le secours que Licas réclame ;
Il le reçoit, et le baiser
Passe de sa bouche à son âme.
Il guérit d'un mal qu'il n'a pas,
Mais un plus grand bientôt l'obsède :
Ce mal, c'est l'amour... Ah ! Licas !
Celui-là n'a point de remède.

* L'HEUREUSE FRAYEUR[1]

Le long d'un bois, Lise au village
Rentrait, qu'il était presque nuit
Lorsque soudain dans le feuillage
Elle croit entendre du bruit.
La belle, de frayeur atteinte,
Pour défense n'avait qu'un chien :
Elle se trouva mal de crainte,
Mais son amant s'en trouve bien.

Silvandre, heureux par un mensonge
Rêvait, au bois, la volupté;
Il va voir cet aimable songe
Se changer en réalité.
Pour lui, quelle heureuse aventure !
Lise se trouve mal !... Eh bien,
Le berger pourtant, je vous jure,
Ne la trouva jamais si bien.

Silvandre, à celle qu'il adore,
Rend bientôt l'usage des sens;
Quel fut son moyen? je l'ignore;
Qu'on le devine, j'y consens.

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édition, an X.

« Jeunes fillettes du village,
Dit seulement l'historien,
Trouvez-vous mal dans le bocage,
Et vous vous en trouverez bien. »

---

*LA FEMME

Couplets improvisés [1]

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

La femme est, du mal et du bien,
L'incroyable mélange :
Aussi, l'on prétend qu'elle tient
Et du Diable et de l'Ange.
Vainement, hélas ! s'en plaint-on ;
Se peut-il qu'on la fuie ?
Comme l'amour, c'est un poison
Nécessaire à la vie.

Source de plaisirs et de maux,
De transports et d'alarmes,
On doit lui passer ses défauts,
En faveur de ses charmes.

1. *Les Plaisirs du Poète*, 1re édition, an X.

Ah ! convenons que, tel qu'il est,
Ce sexe est adorable,
Et peut-être que, plus parfait,
Il serait moins aimable.

---

*L'OCCASION FAIT LE LARRON[1]

AIR : *Amusez-vous, jeunes fillettes.*

Un jour, l'innocente Lucette,
Avec seize ans et des appas,
Pour y moissonner la noisette,
Au bocage portait ses pas.
Lentement elle allait seulette,
En fredonnant une chanson...
Prenez garde, jeune fillette ;
L'occasion fait le larron.

Lucas la voit, Lucas l'arrête
Et lui dit : « Ne me fuyez pas !
Au bocage, belle Lucette,
Ah ! laissez-moi guider vos pas. »

1. *Chansonnier des Dames,* 1801.

Bientôt, sous cette ombre discrète,
Lucas conduisit le tendron...
Prenez garde, jeune fillette,
L'occasion fait le larron.

Lucas sourit près de Lucette;
Elle rougit près de Lucas.
N'a-t-il cueilli que la noisette!
L'histoire ne nous le dit pas.
Mais, depuis ce temps, aux fillettes,
La bergère dit pour leçon :
« Ah! n'allez pas au bois seulettes;
L'occasion fait le larron. »

---

*LE POÈTE VOLÉ[1]

AIR : *Ah! de quel souvenir affreux.*

Mes amis, on prétend à tort
Qu'un poète n'est pas volable;
Aujourd'hui, de ce triste sort,
Je suis l'exemple déplorable.
Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,

1. *Les Plaisirs du Poète,* 2e édition, 1804.

N'ayant rien pour être plus leste,
Je puis répéter, *in petto,*
Mon *omnia mecum porto*.....
C'est une douceur qui me reste.

Comme on avait sans doute appris
Mon peu de goût pour la parure,
Habits, linge, l'on m'a tout pris,
Malgré cadenas et serrure.
De mon mobilier peu content,
On a saisi d'une main preste
Trente-six francs d'argent comptant.....
Ce qui me console pourtant,
C'est qu'on ne prendra pas le reste.

J'en voudrais presque au garnement
Qui, sans pitié pour mes alarmes,
Ne m'a pas laissé seulement
Un mouchoir pour sécher mes larmes;
Mais il respecta mes écrits,
En voleur discret et modeste...
Venez, innocens manuscrits,
Petits vers, avortons chéris,
Tenez-moi lieu de tout le reste!

Prenons notre parti gaîment;
N'ai-je pas des grâces à rendre?
On m'a laissé fort galamment...
Tout ce qu'on n'a pas pu me prendre.
Après tout, si je suis volé,

J'ai, pour braver mon sort funeste,
Avec un cœur tout consolé,
Ma bonne humeur et mon Églé :
Cela vaut mieux que tout le reste.

---

* SIX JOURS DE MA VIE

OU

LE RÈGNE D'UNE COQUETTE[1]

Je vis la coquette Zulmire :
Le premier jour, je l'adorai ;
Le premier jour, j'osai le dire ;
On en douta, je le jurai.
La belle, jouant l'innocence,
Fit semblant de rougir un peu :
Sa réponse fut le silence,
Le silence fut un aveu.

Le second, elle fut farouche,
Gronda beaucoup, puis pardonna ;
Refusa baiser sur sa bouche,
Et l'instant d'après le donna.

1. *Les Plaisirs du Poète,* 2e édition, 1804.

Ses yeux humides disaient : « aime ! »
Quand je lui peignais mon ardeur...
C'était plus que le bonheur même,
Car c'était l'espoir du bonheur.

Le troisième, je cours près d'elle,
Ivre d'espérance et d'amour ;
La coquette, tendre ou cruelle,
Refuse, accorde tour à tour.
Venait l'heure de la défaite...
Mais voyez le malheur qu'on a !
Survint celle de la retraite...
Ce fut la seule qui sonna.

Le quatrième, plus jolie,
Dans ses yeux brillait le plaisir ;
Je crus... (quelle était ma folie !)
Je l'aperçus, sans le saisir.
Sans trop y compter, le cinquième,
Dans un boudoir fait par l'Amour,
Je fus heureux... et le sixième,
Je regrettai le premier jour.

*LE CARNAVAL[1]

On se masque, on se déguise,
Aujourd'hui plus que jamais :
Chacun arrange à sa guise
Et son costume et ses traits.
Du carnaval c'est l'usage ;
Mais combien l'on en verra,
Qui, pour changer de visage,
N'attendaient pas ce jour-là !

Nos romanciers effroyables
S'habillent en fossoyeurs ;
En pouparts, nos incroyables ;
En fripiers, nos rimailleurs ;
C'est en juifs que se déguisent
Nos fournisseurs enrichis ;
Et tous les passans se disent :
« Ils n'ont changé que d'habits. »

Je vois paraître en poissarde
La femme d'un parvenu :
On s'empresse, on la regarde ;
Quelqu'un lui dit : « Que fais-tu ?

1. *Les Plaisirs du Poète*, 2e édition, 1804.

Par quelle folie extrême
Choisir ce costume-là?
Tu seras toujours la même,
Chacun te reconnaîtra. »

Dorimon plus raisonnable,
Changeant d'air et de maintien,
Pour être méconnaissable,
Se masque en homme de bien.
Du masque qui le décore,
Les traits sont bien remarqués;
Mais il vaudrait mieux encore
Voir les fripons démasqués.

Au sein d'un joyeux délire,
Oubliant ses longs tourmens,
Le Français enfin respire,
Loin du souffle des méchans.
Leur chance n'est plus la même;
Mais assez longtemps, hélas!
Nous fîmes notre carême,
Quand ils faisaient leurs jours gras.

* L'AMANT OBSTINÉ [1]

Tu le veux donc, ô peine extrême,
Il faut t'obéir, malgré moi !
Quoi ! Louise, ce matin même,
Je ne dois plus songer à toi ?
Mais l'aurore, ma douce amie,
Est la compagne de l'amour...
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre le jour.

Le jour a remplacé l'aurore,
Mais, vois si je suis malheureux !
Une rose qui vient d'éclore
Soudain te rappelle à mes yeux.
Hélas ! dans chaque fleur jolie,
Il me semble toujours te voir...
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre le soir.

Le soir, rêveur et solitaire,
Je m'enfonce dans le vallon ;

1. Inédit ; d'après la pièce autographe.

Mais mon cœur ne saurait se taire,
Et j'entends répéter ton nom.
Je ne sais par quelle magie
L'écho sans cesse le redit...
Ah! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre la nuit.

La nuit vient fermer ma paupière;
Soudain, dans un rêve enchanteur,
Il me semble, ô douce chimère,
Que je te tiens contre mon cœur.
De t'oublier, ma douce amie,
Tu vois que je m'efforce en vain...
Ah! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre à demain.

Mais demain renaîtra l'aurore;
La rose charmera mes yeux;
Je t'entendrai nommer encore
Par un écho mystérieux,
Et comme les jours de la vie
Sont tous semblables dans leur cours,
Ah! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre toujours.

* ABENZILA [1]

Chanson arabe.

« Abenzila ! sors de ta rêverie ;
Dirige-toi vers les bords du ruisseau :
De Bénamar, tu fus longtemps chérie ;
De Bénamar, j'aperçois le tombeau. »

C'était ainsi qu'avec un froid sourire
D'Abenzila parlait l'époux nouveau.
Il ajouta : « Je veux bien y souscrire,
« Donne un salut à son humble tombeau.

« Il te disait, à son heure dernière :
« Un jour, passant près des bords du ruisseau
« Donne un salut à ma triste poussière,
« Et devant toi s'ouvrira mon tombeau. »

« Eh bien ! voyons s'il tiendra sa promesse. »
Abenzila détourne son chameau,
Soupire, et dit : « Objet de ma tristesse,
Salut de paix à ton humble tombeau ! »

1. Inédit ; d'après la pièce autographe.

Elle parlait, quand du bruit de ses ailes
L'oiseau du soir effraya le chameau...
Ton front charmant, ô lumière des belles,
Alla heurter la pierre du tombeau.

Il n'a point fait de promesses trompeuses,
Ton Bénamar... Près des bords du ruisseau,
Salut de paix à vos cendres heureuses !
Vous dormirez dans le même tombeau.

DIZAINS

ET HUITAINS

J'ai réuni, sous ce titre, quelques pièces du même rythme et de la même étendue. Ce genre de petit poème, d'un tour aimable, a le mérite d'encadrer avec précision une idée précieuse et piquante. J'ai cherché à m'y rapprocher de l'épigramme des Anciens, qui renferme presque toujours un sentiment délicat ou une pensée ingénieuse, et qui empruntait souvent le voile léger de l'allégorie. On reconnaîtra plusieurs imitations.

PLAISIR ET BONHEUR

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage :
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir, entre eux, m'ordonna de choisir ;
Je le choisis : je ne vis pas son aile.
Il s'envola, cet aimable infidèle !
Bonheur me dit : « Tu me reconnaîtras
« Une autre fois ; ton erreur est commune.
« Mais, va, Bonheur n'eut jamais de rancune ;
« Près de Zulmé, tu me retrouveras. »

LE CHOIX DU PLUS TENDRE

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre :
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre :
C'est du baiser le trône le plus doux,
J'en fais l'aveu. — Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
— Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore;
Car c'est, hélas ! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Églé ne me refuse pas. »

LA POMME

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour, que le désir soulève,
Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Éve,
Du bon Adam séduit encor les fils.

L'OISELEUR

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un, perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage :
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage !
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger : « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage;
Il reviendra bientôt, pour ton malheur !
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,
A notre encens : Vérité, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue;
De temps en temps, on croit la saisir... Non,
Telle faveur n'est jamais obtenue;
Et les amants de cette autre Junon,
Comme Ixion, n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec Olympe l'Amour était brouillé :
Des attributs de son pouvoir suprême,
En plein Conseil, Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien, dit-il, parmi ses attributs,
Il peut choisir; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il? ses ailes? son flambeau?
Son carquois? Non : il reprit son bandeau.

LE FLEUVE D'OUBLI

Onde fâcheuse, onde malavisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux
Le souvenir et des biens et des maux,
Retire-toi; ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon désir;
Et je renonce à l'oubli de la peine,
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

LA TENDRE INQUIÉTUDE

Flambeau des nuits ! ta clarté douce et pure
Brillait aux cieux, plus belle qu'un beau jour :
Tout reposait dans toute la nature ;
Laure et Delmon veillaient seuls, pour l'amour.
Delmon disait : « Par cet astre, je jure
De t'adorer, de n'adorer que toi...
— Ah ! s'écria Laure pleine d'effroi,
N'atteste point sa lumière infidèle ;
Du changement elle subit la loi...
Si ton amour allait changer comme elle ! »

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE

« Sur le bûcher, je consume mon être.
— Un feu plus doux me consume à mon tour.
— Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
— Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
— Jupiter m'aime. — Et Vénus me caresse.
— Ma dignité... — Vaut-elle mon bonheur ?
— Je suis, au monde, unique en mon espèce.
— Pauvre immortel ! je vous plains de bon cœur. »

SERMENTS D'AMOUR

Pourquoi faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage?
Le tien te fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé, plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES
QUATRE AGES DE LA FEMME

Quatre bijoux sont le présent fidèle,
Dont Providence a doté chaque belle,
Pour signaler sa bienvenue au jour :
Boîte aux bonbons se montre la première;
Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour;
Puis boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient : quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DÉFAITE

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant, Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,
Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors, en ces mots, l'éluda :
« Oubliez-vous votre déconvenue?
Dans notre lutte, au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,
Devers Paphos, se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter, dit-il, dans ce sillon,
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe ! »

LA FEMME

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages Amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le Plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce, elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

LA DIFFÉRENCE

Comme Diane, Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée,
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit, que chez Diane on prise,
Au son du cor, proclame ses exploits :
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

L'AMOUR NAUTONIER

Minerve au loin fit sur terre un voyage,
Eut froid accueil, car elle ennuyait fort.
Voilà qu'un soir (c'était un soir d'orage),
Fleuve agité l'arrête à son passage.
Un nautonier s'offre à la mettre à bord :
Mais ce pilote est l'ami du naufrage;
Et le fripon, riant de son ouvrage,
Fait échouer Minerve tout d'abord.

LA MARCHANDE D'AMOURS

ET LE JEUNE PASSANT

« Venez, passant; que je vous accommode :
Achetez-moi de ces oiseaux si doux,
Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide... — Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur... — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible... — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux... — Jour et nuit il s'endort.
Mais, dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant? — De vieillesse, il est mort.
— Sauve qui peut! je prends l'Amour volage. »

VÉNUS PUNIE

« Ainsi toujours, pour tendre vos filets,
Quitterez-vous le radieux palais? »
Disait naguère Aphrodite à Diane.
« — Pour mes filets, quoi ! Vénus me condamne !
Vulcain aussi tendit, un jour, les siens :
Nos passe-temps sont de même nature;
Mais votre époux, ma belle, j'en conviens,
Plus fin que moi, fit meilleure capture. »

LA FANTAISIE

Plaisir, un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs : ce petit volontaire,
Vrai papillon difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie...
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté :
Beauté l'adore; elle a nom *Fantaisie.*

LES ABEILLES D'AMOUR

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composant un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur servent de rosée.

LA LOI DE NATURE

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment :
O bonheur ! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment ;
Et, comme aux lois du changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

---

*LA CÔTE D'ADAM

OU

L'ORIGINE DE L'INCONSTANCE[1]

Quand l'Éternel la femme fabriqua,
Pour l'achever, l'étoffe lui manqua :
Lors, sans façon, nous volant une côte,
Il l'enrichit de ce bien qu'il nous ôte.
De son avoir tout homme est né jaloux :
Pour rattraper notre côte enlevée,
Nous la cherchons... Belles, chacun de nous
Sera constant, quand il l'aura trouvée.

---

*L'ÉCOLIER MAITRE[2]

Imité de Bion.

O mes amis, qu'Amour est un grand maître!
Près de Céphise, hier, le petit traître
Me reconnut : « Ami, dit-il, bonjour!
Pour prix des vers que parfois je t'inspire,

1. *Belzunce,* 1re édition, 1808.
2. *Belzunce,* 1re édition, 1808.

Apprends-moi l'art d'interroger la lyre? »
Il faut vouloir tout ce que veut l'Amour.
M'interrompant, il me dit : « C'est mon tour;
Prends ta leçon? » Il oublia la mienne
Tout aussitôt, mais mon cœur, de la sienne,
Se souviendra sans doute, et plus d'un jour!

---

*LA RÉSOLUTION[1]

De vos filets, belles, je me dégage :
L'oiseau transfuge, échappé de la cage,
N'y revient plus. Vive ma liberté!...
Mais, sur ces bords, quel vestige est resté?
Ce pied charmant est le pied d'une Grâce;
Ses pas légers, dont mon œil suit la trace,
Se sont tournés vers les prochains bosquets...
Ah! je l'adore, et je cours le lui dire.
Adieu, sagesse; adieu, grave délire!
Rends-moi tes fers, Amour, et pour jamais!

1. *Belzunce,* 3e édition, 1810.

---

* LA VENGEANCE MALAVISÉE [1]

L'Amour dormait (l'Amour aussi sommeille).
Je l'aperçois, et dans mon cœur s'éveille
Désir vengeur : armé d'un fer tranchant,
J'abats d'un coup les ailes du méchant.
Qu'en advient-il ?... Depuis ce jour funeste,
Le petit monstre avec moi s'est logé :
Ne pouvant plus s'envoler, il me reste...
De ma vengeance, il n'est que trop vengé !

* L'AMOUR CAPTIF [2]

Dans un bosquet, les Muses, l'autre jour,
Avec des fleurs enchaînèrent l'Amour.
A la plus jeune il fut remis en garde :
De s'échapper, le rusé n'avait garde !
De sa rançon, pourquoi charger ta main,
Vénus ? Renonce à ta sollicitude.
Libre aujourd'hui, tu le verrais demain
Redemander sa douce servitude.

1. *Élégies*, édition de 1812.
2. *Élégies*, édition de 1812.

* AUTANT EN EMPORTE LE VENT[1]

Sur la feuille d'une rose,
Un jour, je gravai ces traits :
« Tel amant qu'on me propose,
Je ne l'aimerai jamais ! »
Hélas ! j'achevais à peine,
Que Zéphire, au même instant,
Emporta de son haleine
Et la rose et mon serment.

---

* UN PORTRAIT DE JUPITER[2]

Timante, l'honneur de la Grèce,
De Jupiter entreprit le tableau :
Ses grands yeux exprimaient son ire vengeresse
Et chaque main lançait un foudroyant carreau.

1. Imprimé, sans nom d'auteur, dans l'*Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon pour 1805*, publié par Millevoye.

2. Imprimé, sans nom d'auteur, dans l'*Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon pour 1805*.

Un voisin, le voyant crayonner son esquisse :
« Est-ce là, lui dit-il, le père des humains ?
Pourquoi placer la foudre en ses deux mains ?
De laquelle veux-tu que le Dieu nous bénisse ! »

ÉPIGRAMMES

*SUR UNE DÉVOTE[1]

Soit qui voudra l'heureux amant
De la grave et dévote Ursule !
Son boudoir est une cellule,
Et son amour un sacrement.

*SUR LA PLUPART DES RHÉTEURS[2]

Ces froids et lourds pédants, cousus de *si*, de *mais*,
Sont les images de Moïse :
Ils montrent la Terre Promise
Et ne l'habiteront jamais.

1. *Belzunce*, 1re édition, 1808. Millevoye, en réimprimant cette épigramme dans la première édition des *Élégies* (1812), l'a intitulée : *Sur une prude dévote.*

2. *Belzunce*, 1re édition, 1808.

* A MON RIVAL [1]

Notre Chloé, de son honneur jalouse,
Entre nous deux a fait choix d'un époux.
Que je vous plains, mon cher rival ! C'est vous
Qu'on a quitté, car c'est vous qu'on épouse.

---

* LA RÉDUCTION [2]

Damon disait à son épouse Hortense :
Les Sacrements sont objets d'importance ;
Sais-tu leur nombre? — Oui, sept. — C'est trop commun,
Six. — Depuis quand ? — Depuis que *pénitence*
Et *mariage*, hélas ! ne font plus qu'un.

1. *Belzunce*, 1re édition, 1808.
2. *Élégies*, 1re édition, 1812.

---

* REMERCIEMENT[1]

Chers ennemis, experts en calomnie,
Si vous saviez tout ce que je vous dois!
Entre elle et moi semant la zizanie,
Vous m'accusiez de mainte félonie
Envers l'amour : on m'aima toutefois.
Celui qu'on aime en le croyant sincère,
Goûte un plaisir, mais un plaisir vulgaire;
Tenez, le mien est mille fois plus doux.
On me jugeait perfide, et j'ai su plaire :
Je suis heureux... J'en suis fâché pour vous.

---

* SUR UN ANONYME[2]

Bon gré, mal gré, toujours perce nature.
De plat rimeur toute œuvre a le cachet;
Sous l'anonyme en vain il se cachait...
Chaque sottise est une signature.

1. *Élégies,* édition de 1812.
2. *Élégies,* édition de 1812.

LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE

« Fauteuil vacant à la deuxième Classe...
On meurt beaucoup parmi ces Immortels.
A vous le dé ! Vous méritez la place
Quelque peu mieux que messieurs tels et tels.
— Ce n'est pas tout. — Vous aurez des suffrages.
— On m'en promet. — Vous avez vos ouvrages.
Qui du succès peut vous faire douter ?
— S....[1] m'a dit que j'y pouvais compter. »

SUR UN POÈTE IGNORANT

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne
Dont Phébus lui promit le don.
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

1. M. Suard était alors secrétaire perpétuel de l'Académie française. (*Note de l'auteur.*)

SUR UN CALOMNIATEUR

REFUSANT UN CARTEL

Cléante, prudent personnage,
Élude, et prétend qu'à son âge
Un cartel n'est plus de saison.
Économe de son courage,
Il est jeune pour faire outrage,
Il est vieux pour faire raison.

A UN

LECTEUR DE SOCIÉTÉ

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

SUR UN PÉDANT

« Je sais l'hébreu, le latin et le grec;
Je sais l'arabe et la langue d'Usbeck[1];
Je sais l'algèbre, ainsi que feu Delambre;
Je sais le droit, comme la double Chambre;
Physicien, je sais, et mot pour mot,
Que tels effets viennent de telles causes... »
« — Homme érudit, qui savez tant de choses
Sachez de plus que vous êtes un sot. »

SUR UNE
ACADÉMIE DE PROVINCE

Dès que l'un d'eux tient l'immortel brevet,
Dès que, prenant le fauteuil pour chevet,
En tapinois il s'est glissé dans l'arche,
Il vit alors âge de patriarche.
Toujours dispos, alerte, bien portant,
Il dîne en ville, et digère pourtant!

1. Principal personnage des *Lettres persanes*, de Montesquieu. (*Note de l'auteur.*)

Même il tient bon contre l'épidémie.
Or, à présent, dites-moi par quel sort,
Dans l'heureux sein de cette Académie,
On ne meurt plus? — C'est qu'on est déjà mort.

SUR UNE FEMME POÈTE

Dites-moi donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés?
—Vous l'ignorez?—Oui.—C'est qu'elle commande
Ses vers présents à ses amants passés.

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE

Zélis disait, non sans douleur :
« Mon front, des lis, eut la couleur;
Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.
— Vous n'avez rien perdu; consolez-vous, Zélis :
L'incarnat est sur vos paupières,
Et sur vos cheveux sont les lis. »

ÉPITAPHE

Suard n'abusa point du beau talent d'écrire;
Mais il se fit un nom, mais il se fit citer :
Et, du reste, il passa trente ans à méditer
Ce que durant trente ans il ne devait pas dire.

LE COURTISAN

Juillet 1815.

Disant blanc et noir tour à tour,
Le jeune courtisan Fonrose,
Pour le *départ* écrit en prose,
Écrit en vers pour le *retour*[1].
Tout enchanté de son adresse,
Aux deux paquets il met l'adresse;
Mais notre novice intrigant
Est sujet aux étourderies :
Le dithyrambe arrive à Gand,
Et le libelle aux Tuileries.

1. Allusion au *départ* de Napoléon et au *retour* des Bourbons, après les Cent jours.

L'INDÉPENDANT A LA MODE

« Je ne veux rien de la faveur des cours :
Places, honneurs, ne me font point envie.
Suivant l'adage, il faut cacher sa vie ;
Je ne suis plus qu'un vieil hermite, un ours ;
On me croit mort... » Propos, pures grimaces !
Je le revis, au bout de quatre jours :
Mon ours avait trois cordons et deux places.

---

* VOULOIR ET POUVOIR [1]

D'un cœur tout plein de votre image,
Qui de vos vertus fait sa loi,
Je vous destinerais l'hommage...
Mais, hélas ! il n'est plus à moi.
Ce cœur si soumis et si tendre,
Un pur amour vous l'offrirait,
Mais, pour vous l'offrir, il faudrait
Commencer par vous le reprendre.

1. Inédit ; d'après la pièce autographe.

---

*SIX JOURS [1]

OU

LE RÈGNE D'UNE COQUETTE

Le premier jour, je lui dis : « Je vous aime »;
Le second jour, j'obtins un tendre aveu;
Je fus pressant, très pressant, le troisième;
Je demandai beaucoup, je reçus peu.
De mes désirs pour attiser le feu,
Ma déité donna le quatrième
A ses vapeurs. Plus heureux, le cinquième,
Dans son boudoir je vis l'heure d'amour
Prête à sonner; alors... — Et le sixième?
— Je regrettais, hélas! le premier jour.

---

*ÉPITAPHE DE MON AMOUR [2]

Ici gît mon amour! D'une tendre caresse,
Auprès d'Elvire, il naquit un matin.
Mais, hélas! plaignons son destin,
Au bout d'un mois, près d'elle, il mourut de vieillesse.

1. Inédit. C'est la première pensée de la chanson publiée sous le même titre; voyez plus haut page 269.

2. *Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon pour l'an 1805.*

*RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE[1]

De poursuivre Damon la Fortune se lasse :
Un emploi lucratif se présente, il l'obtient.
S'il ne remplit pas bien sa place,
Sa place le remplira bien.

---

*CONTRE

UN POÈTE TRAGIQUE[2]

Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicules tout bardé,
Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine...
Jamais secret ne fut, à coup sûr, mieux gardé.

1. Cette épigramme a paru, en 1804, dans la *Petite encyclopédie poétique,* que Millevoye avait été chargé de publier; elle y est signée M*** et ne porte pas de titre. C'est Capelle qui lui a donné un titre, en la réimprimant dans le *Portefeuille français pour 1806,* avec l'initiale M.

2. Cette épigramme anonyme figure dans la série des épigrammes de la *Petite encyclopédie poétique,* que Millevoye publiait en 1804. Nous pensons que ce *pédant* n'est autre que Luce de Lancival, ancien professeur de l'Université, auteur de la tragédie d'*Hector*.

* SUR

UNE FEMME VERTUEUSE.

La vertu de Doris est, dit-on, un modèle.
Je n'en suis pas très ébloui ;
Le péché n'eut jamais grande prise sur elle ;
Elle est aussi laide que lui.

1. Cette épigramme, sans nom d'auteur, a paru dans l'*Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon, pour 1806*, où Millevoye, qui en était le rédacteur, a publié différentes pièces anonymes, qu'on n'a pas recueillies dans ses œuvres.

POÉSIES FUGITIVES

*L'ANE TROP CHARGÉ [1]

Fable.

Un homme avait un âne, et grand et vigoureux.
Cet homme avec sa femme allant dans un village,
Janot doit être du voyage,
Jandot oit aller avec eux,
Janot doit porter le bagage.
Pauvre Janot, que je te plains
D'avoir affaire à de tels inhumains!

Un sac, deux sacs, trois sacs, puis encor la fermière :
Pauvre Janot, tu vas rester derrière.
Coups de pied, de bâton, de bride, vont leur train.
« Allez, Janot! — Tiens, femme, encore cette balle?»
Le baudet trop chargé resta dans le chemin;
Le fermier y perdit son âne et son latin.

1. Cette fable, écrite par Millevoye avant l'âge de treize ans, fut imprimée, quelque temps après, dans l'un des premiers numéros du Bulletin de la Société d'émulation d'Abbeville.

Bien loin je cherche ma morale
Et je la trouve sous ma main :
Qui trop embrasse, mal étreint.

---

* PLAINS-MOI [1]

Toi qui me préféras un jour,
Toi qui tiens mon âme asservie,
Plains-moi de conserver la vie
Et d'avoir perdu mon amour.
Plains-moi de cette indifférence,
Qui trop longtemps ferma ton cœur ;
Plains-moi de ta longue rigueur,
Plains-moi surtout de ma vengeance.

Élise m'a donné sa foi ;
Ma raison n'a pu se défendre,
Car Élise est un peu plus tendre
Et presque aussi belle que toi.
Plains-moi de la chaîne fatale
Qui doit nous séparer tous deux ;
Plains-moi du malheur d'être heureux
Entre les bras de ta rivale.

1. Inédit ; d'après la pièce autographe.

---

*A M. VIGÉE[1]

POUR LUI DEMANDER DES LEÇONS DE LECTURE

Auteur aimable, qu'Apollon
Couronne, par la main des Grâces;
Dans l'art heureux d'exprimer par le son,
J'ose suivre de loin vos traces.
Sur vous le dieu des arts répand plus d'un bienfait;
Pour moi, perroquet du Parnasse,
A dire bien ou mal ce que d'autres ont fait
Je borne toute mon audace.
Oh! que ne puis-je, comme vous,
Tirer de la lyre d'Horace
Des sons légers, brillants et doux;
Et, par un plus rare avantage,
Embellissant mes vers d'un prestige enchanteur,
Ainsi que vous, de l'avide auditeur,
Enlever le double suffrage!...
Ce talent n'est pas mon partage :
Mais, du moins, je serais content,
Je bénirais ma destinée,

1. *Almanach littéraire pour l'an 1805.* Cette pièce est anonyme dans ce recueil, dont Millevoye fut l'éditeur.

Si j'obtenais un seul instant,
Dans l'emploi de votre *journée.*
Heureux si ma *visite,* enfin,
Ne lassait point, comme tant d'autres!
Que ne ressemble-t-elle aux vôtres!
Elle plairait, j'en suis certain.
Ma Muse, à vos genoux, humblement est venue
Vous prévenir de mon dessein :
Qui connaît vos écrits désire votre vue;
Car il est dans votre destin
De nous faire aimer l'*entrevue.*
Si vous daignez, prodigue de vos dons,
Me guider... Ce bienfait vivra dans ma mémoire;
Je devrai tout à vos leçons;
Vous en aurez toute la gloire...
Ce sont là *mes conventions* [1].

1. Tous les mots imprimés en italique, dans cette pièce, sont des titres de poèmes composés par Vigée : *Ma Journée, les Visites, Mes Conventions. L'Entrevue* est une petite comédie en vers, représentée avec succès à la Comédie française.

*A JACQUES DELILLE

Le jour de sa fête [1].

Ton parrain a commis une erreur qui m'étonne,
Lorsque Jacques il t'a nommé,
Car ton patron est le fils de Latone,
Et non celui de Salomé.

Au jardin de Jésus, près des sources d'eaux vives,
Jacques avait, dit-on, de fréquents entretiens ;
Mais il aurait quitté le jardin des Olives,
Pour se promener dans les tiens [2].

Ton vaisseau [3] vaut bien mieux que sa petite nace :
Tu fis des vers charmants, et lui, de plats sermons.
Tous deux vous gravissez les monts :
L'un le Calvaire, et l'autre le Parnasse.

Le Saint ne composait épîtres, ni couplets ;
Mais il pêchait d'autant. Le même goût t'entraîné,
Car tu pêches dans l'Hippocrène,
Et les beaux vers tombent dans tes filets.

1. *Les Quatre Saisons du Parnasse,* 1806, Automne.
2. Allusion au poème des *Jardins,* par Delille.
3. Voyez la description du vaisseau, dans le poème de l'*Imagination. (Note de l'auteur.)*

Enfin, martyrisé, ton cher patron expire...
De son lot ne sois point jaloux :
Tes palmes, soit dit entre nous,
Valent bien celles du martyre.

---

*A DELILLE

EN LUI FAISANT HOMMAGE D'UN POÈME[1]

Vous savez de Booz l'histoire vertueuse,
Mais, entre nous soit dit, vous ne l'imitez pas :
L'indigent, abusé par sa main généreuse,
Croyant glaner, moissonnait sur ses pas.
Le légataire de Virgile
Aurait pu m'enrichir aussi...
Mais de votre moisson fertile
Vous ne laissez pas même échapper un épi.

1. Ces vers, signés M..., se trouvent dans l'*Almanach littéraire de 1806*, à la rédaction duquel Millevoye eut grande part. Le poème envoyé à Delille était sans doute l'*Amour maternel*.

A M. DE PARNY[1]

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE
L'Amour maternel.

A toi! très aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane;
Bon poète, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne!
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère:
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.

1. Voici la réponse de Parny à Millevoye, publiée dans *les Quatre Saisons du Parnasse,* 2e édition, 1806, Été.

Il est vrai, j'ai, dans mes beaux jours,
Chanté de profanes amours:
Du rigorisme qui me damne,
Adoptez-vous l'arrêt cruel?
Cet amour que l'on dit profane
Commence l'amour maternel;
Vous achevez donc mon ouvrage.
Mais honneur à votre Apollon,
Et que l'humble fleur du vallon
Au lis des jardins rende hommage!
Votre verve est brillante et sage;
Aux petits charlatans moraux,
Qui viennent au pied du Parnasse
Établir d'ennuyeux tréteaux,

Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus,
On répète tes *oremus;*
Tu plaisantes : je moralise.
Nous avons chacun notre emploi.
Ainsi, dans la même famille,
J'édifierai la mère, et toi,
Tu feras soupirer la fille.
Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle;
La tienne, l'immortalité.

Vous laissez leur risible échasse,
Et leur vieux baume inefficace,
Et le vide pompeux des mots.
Un sentiment vrai vous inspire,
Et vos chants sont purs comme lui.
D'autres feront crier la lyre :
Combien de beaux vers aujourd'hui
Que sans fatigue on ne peut lire!
Poursuivez donc et laissez dire
Ces graves et doctes élus,
Si bien payés et si peu lus,
Dont la muse tout emphatique
Préfère, à l'élégance antique,
A la justesse, à la clarté,
Parures du chant didactique,
D'un nouveau pathos poétique
L'ambitieuse obscurité.

*LES DEUX MESSAGES

Au poète Le Brun, le jour de sa fête [1].

Dans les vastes plaines de l'air,
La douce Colombe de Gnide
Rencontra l'aigle au vol rapide,
Ambassadeur de Jupiter.
« De Vénus belle messagère,
Où vas-tu, Colombe légère?
Dit l'oiseau du maître des dieux.
— Je vais, de la part de Cyprine,
A qui la célébrera mieux,
Porter un bouquet glorieux,
Cueilli sur la double colline.
Au poète aimable et charmant,
Du tendre et délicat Tibulle
Je porte aussi le compliment.
Même au vif et malin Catulle,
Non sans quelque petit scrupule,
Je dois servir de truchement.
— Un sujet semblable m'appelle,
Dit l'aigle, et je vais, en ce jour,
Fêter, au terrestre séjour,
Un chantre à la lyre immortelle.
De Pindare sa voix fidèle,

1. *Almanach dédié aux Dames*, 1809, pièce signée M. M.

A ressuscité les concerts ;
Et d'une plume de son aile
Il écrivit ses doctes vers.
De son arc épigrammatique,
Le trait du carquois satirique
Contre les sots est décoché,
Ou sa main, chère à Polymnie,
Allume au flambeau du génie
La lampe fatale à Psyché[1] !
Mais, tandis qu'ici je m'arrête,
L'heure fuit, et déjà s'apprête
Une douce solennité :
Je cours, à ce mortel vanté,
Présenter, pour bouquet de fête,
Son brevet d'immortalité.
Au surplus, Colombe azurée,
Vous me paraissez en retard ;
Montez sur mon aile sacrée,
Je vous jetterai quelque part. »
De cette noble politesse,
La Colombe sent tout le prix ;
Sur les ailes de son altesse,
En un moment, le poste est pris.
Dans notre moderne Lutèce,
Ils arrivent avec vitesse,
Et les deux messagers, surpris,
Descendent à la même adresse.

1. M. Le Brun a célébré Psyché, dans un chant de son poème intitulé : *Les veillées du Parnasse. (Note de l'auteur.)*

*A M. DE PONGERVILLE[1]

Les châtelains de nos romans
Ne sont pas grands sorciers peut-être;
Mais de fidèles nécromants
Ont tous de l'esprit, pour leur maître.
Vous prouvez, par des vers charmants,
Dons de la muse qui vous aime,
Qu'on peut, en fait d'enchantements,
Faire ses affaires soi-même.

Du moment qu'on est arrivé
Dans ces manoirs d'étrange sorte,
Un vieux pont de fer est levé,
Qui s'oppose à ce qu'on en sorte.
Pour retenir qui vous fuirait,
Vous possédez certain attrait,
Qui sur les ponts-levis l'emporte;
Et, par cet aimable secret,
De votre château l'on pourrait
Baisser les ponts, ouvrir la porte,
Que personne n'en sortirait.

1. Publié, par Pongerville lui-même, dans l'édition des Œuvres de 1865, Garnier frères.

* POUR LA FÊTE D'UN AMI

Le jour de saint Joseph [1].

Prends un rosaire, ami Phébus,
Change ta chlamyde en soutane,
Ou, sans appel, on te condamne,
Pour crime de lèse-orémus.
Aussi, d'un ton plus raisonnable,
Rimant avec componction,
Je vais, pour un Joseph aimable,
Saintement déployer, à table,
Ma dévote érudition.
Certain Joseph à barbe grise,
Perle antique des bons maris,
Céda son épouse soumise
A certain ange au doux souris,
Qui la trouvait fort à sa guise :
Aurait-on mieux fait à Paris?
De votre compagne chérie,
Si pourtant Marie avait eu
Les grâces, l'esprit, la vertu,
Joseph n'eût point cédé Marie,
Comme le doyen des nigauds;
Et Gabriel, je vous le jure,

1. *Belzunce,* 1re édition, 1808.

Ange un peu fat de sa nature,
En était pour ses madrigaux.
Dans la légende, on préconise
L'autre Joseph... N'oublions pas
Cet Hippolyte de l'Église,
Dont la chasteté scandalise
Quelques païennes d'ici-bas.
Par ses frères, maudite engeance,
Un beau jour, au milieu des champs,
Il fut jeté sans connaissance,
Mis au rabais par des marchands...
O temps d'hébraïque innocence,
Que vos souvenirs sont touchants!
Une famille un peu plus tendre
Fête le Joseph d'aujourd'hui :
Ses amis, au lieu de le vendre,
Eux-mêmes se vendraient pour lui.

---

* RÉPONSE A UN BILLET [1]

Un seul mot quelquefois vaut mieux qu'un gros volume :
Votre billet charmant me le prouve, en ce jour,
Zulmis; on voit, à votre plume,
Que vous avez coupé les ailes de l'Amour.

1. Ce madrigal, signé M***, se trouve imprimé dans le tome III de la *Petite Encyclopédie poétique*, de Capelle.

*LA MAIN DROITE

ET

LA MAIN GAUCHE[1]

Fable.

Les deux Mains disputaient de mérite et d'honneur:
« De la faveur, je suis l'éclatant témoignage,
Dit la Droite; je sers le talent, le courage.
— C'est de mon côté qu'est le cœur,
Dit la Gauche; avouez, ma sœur,
Que rien ne vaut cet avantage? »

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édition, an X. Un auteur connu a publié, dans l'*Almanach des Muses* de l'an IX, un morceau fort ingénieux sur le même sujet. Comme celui-ci pourrait être cru une réminiscence, l'auteur observe qu'il a paru, longtemps avant l'autre, dans le *Courrier des spectacles.* (*Note de l'auteur.*)

*LE BAISER[1]

Par ce baiser, que m'a donné Lucile,
Feux du désir sont encore attisés.
Calmer l'ardeur de mes sens embrasés
Serait pourtant une œuvre si facile!
Baiser d'amour est la lance d'Achille :
Il guérit seul les maux qu'il a causés.

---

*A M. VIGÉE

EN LE PRIANT
D'OFFRIR A MADAME LE BRUN SA SŒUR
UN VOLUME DE MES POÉSIES[2]

Daignez faire agréer cette offrande légère,
Tribut d'un juste admirateur...
Que n'a-t-il les talents du frère,
Pour célébrer ceux de la sœur?

1. *Hommage aux Dames,* 1809, pièce anonyme.
2. *Almanach dédié aux Dames,* 1821.

---

* ENVOI DU *VOYAGEUR*

A Madame R. de S.-J. d'A.
(Regnault de Saint-Jean d'Angely) 1.

Si l'objet, un peu trop vanté,
Que Pétrarque choisit pour muse,
Avait joint, comme vous, l'esprit à la beauté,
Aimable Laure, ou je m'abuse,
Ou mon *Voyageur* enchanté
N'aurait voyagé qu'à Vaucluse.

A MADAME ***

QUI M'ENGAGEAIT
A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS
SUR
l'Indépendance de l'homme de lettres

Après le bien, qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre *indépendance*,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence
Garder longtemps auprès de la beauté.

1. *Belzunce*, 1re édition, 1808.

Aussi, j'éprouve une terreur profonde :
En ces moments solitaires et doux,
Lire en secret la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME ***
A SON DÉPART

Sous les regards de Lutèce enchantée,
Elle brillait, la reine du printemps !
Un jour, hélas ! elle fut transplantée,
Et nos bosquets la pleurèrent longtemps.
Mais de la fleur il reste quelque chose ;
Son doux parfum charme encor ce séjour,
Et tout cœur tendre, aux lieux où fut la rose,
Ne peut passer, sans y rêver d'amour.

ÉPITAPHE DE ***

Ici dort une amante, à son amant ravie :
Le Ciel vers lui la rappela.
Grâces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT

Sous ce champêtre monument,
Repose une fille encor chère.
Elle n'a vécu qu'un moment :
Plaignez sa mère !

---

* ÉPITAPHE [1]

Naïveté, pudeur, attraits,
Esprit, grâces, bonté, folie,
A l'ombre de ce noir cyprès,
Dorment, sous le nom de JULIE.

1. Imprimé, sans nom d'auteur, dans l'*Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon pour l'an 1805*, que Millevoye a publié, en y insérant beaucoup de petites pièces anonymes, tirées de son portefeuille.

QUATRAINS

*I

Myrtil, sur le sein d'Aspasie,
Mit une rose : au même jour,
Rose y mourut de jalousie,
Et Myrtil y mourut d'amour[1].

II

*IMITATION D'UNE ÉPIGRAMME DE L'ANTHOLOGIE[2]

L'œil droit manque à Myrtil et l'œil gauche à Chloris,
Et même beauté les décore.
Myrtil, cède à Chloris l'œil qui te reste encore ?
Tu seras Cupidon, elle sera Cypris.

1. Ce quatrain, qui est certainement de Millevoye, avait paru d'abord, sans nom d'auteur, parmi les *Épigrammes* de la *Petite Encyclopédie poétique* (1804), et alors *Azélie* remplaçait *Aspasie ;* plus tard, Millevoye l'a fait reparaître dans l'*Almanach des Dames* de 1809, qu'il s'était chargé de publier.

2. Ce quatrain, qui est publié, sans nom d'auteur, dans l'*Almanach des Dames* de 1809, est encore de Millevoye.

III

* L'INNOCENCE [1]

D'une fleur étrangère, auriez-vous connaissance ?
Née au lever du jour, mourante à son coucher,
Comme la sensitive elle fuit le toucher :
Un souffle la détruit... On l'appelle *innocence.*

IV

* IMPROMPTU A UNE DAME EN LUI PRÉSENTANT DEUX POMMES [2]

Lorsque Vénus obtint la préférence,
Douce faveur paya l'heureux Pâris.
Je vous ai vue, et j'ai doublé le prix :
Daignerez-vous doubler la récompense ?

1. Ce quatrain, qui fut publié, sans nom d'auteur, dans l'*Almanach des Dames* de 1809, doit être aussi de Millevoye.

2. Millevoye, qui vida son portefeuille dans l'*Almanach des Dames* de 1809, sans oser signer toutes les pièces de vers qu'il y insérait, est à coup sûr l'auteur de ce quatrain.

SATIRES

* SATIRE

DES

ROMANS DU JOUR

CONSIDÉRÉS DANS LEUR INFLUENCE
SUR LE GOUT ET LES MŒURS
DE LA NATION

Pièce couronnée par l'Athénée de Lyon qui en a proposé le sujet en 1801 [1].

Je respire : à la fin, j'ai chassé mon libraire.
A ses soins fatigants je devais ce salaire;
Ma bile avait besoin de s'épancher sur lui.
Depuis assez longtemps, ce colporteur d'ennui,
De ses romans du jour, coup sur coup, m'assassine;

1. Cette satire, dont la première édition avait paru, à Paris, chez Capelle, an XI-1802, in-12, fut ajoutée ensuite à la seconde édition des *Plaisirs du Poète,* en 1804, et n'a pas été réimprimée depuis.

Non, je ne lirai plus que Molière et Racine.
C'en est trop, je suis las de ces tristes récits,
Gigantesques enfants de cerveaux rétrécis;
Loin de moi ces cachots, ces lampes sépulcrales,
Ces spectres échappés des rives infernales,
Et ces châteaux affreux, noir séjour de la mort,
Avec leur tour de l'*Est,* ou du *Sud,* ou du *Nord!*
Je hais tous ces romans, dont la lecture aride
Dessèche mon esprit et laisse mon cœur vide.

Autrefois, Don Quichotte et ses nobles travers
Égayaient mes loisirs, au sein des longs hivers;
J'y puisais, en riant, des leçons importantes.
Que ne peux-tu revivre, ingénieux Cervantes!
Oh! combien tu rirais de nos romans nouveaux,
Et de nos écrivains, plus fous que ton héros!
Comme l'on te verrait, dans tes malignes pages,
Fronder le sot orgueil de ces chétifs ouvrages!
Et comme ton curé, frémissant de courroux,
Soudain au feu vengeur les condamnerait tous!

Et toi, conteur brillant, peintre aimable et fidèle,
Arioste! reviens nous servir de modèle!
Vif et souple écrivain, doux tourment des lecteurs,
Fantastique habitant du pays des erreurs:
Le croiras-tu? *Le Moine* et *la Nonne sanglante*
Font oublier Roland, Roger et Bradamante!
Des portraits monstrueux ou de maigres pastels
Remplacent aujourd'hui tes tableaux immortels.
L'*Esprit* a rabaissé le vol de la pensée;

Les Beaux-Arts sont en deuil; et triste et délaissée,
La Gloire, gémissant sur ses lauriers flétris,
Contemple avec douleur ses fastes appauvris.
Le Dieu des vers lui-même a perdu son délire;
Un murmure plaintif vient errer sur sa lyre :
Il soupire, il languit, méconnu des mortels;
Le feu sacré s'éteint sur ses derniers autels.
Un nouvel ennemi menace sa puissance;
Du noir roman, le Drame a reçu la naissance;
Il vient, les yeux hagards, le bras ensanglanté,
Et son père lui-même en est épouvanté.
Par ce monstre aujourd'hui la scène est investie :
Il fait fuir Melpomène et larmoyer Thalie,
Veut régner en despote, et, du même poignard,
Immole le bon goût, et la raison, et l'art.
Ses infernales sœurs, les noires Pantomimes,
O Racine ! ont proscrit tes ouvrages sublimes :
Il faut parler aux yeux, et tu parlais au cœur.
Le Théâtre n'est plus qu'un triste champ d'horreur.
Dramaturges fameux, poursuivez ! Que nos belles
Viennent s'épanouir, à vos pièces nouvelles.
Faites, comme Shakspeare, avec un art divin,
Trébucher sur la scène un héros pris de vin;
Et placez, comme lui, dans vos drames célèbres,
De grossiers fossoyeurs, mauvais plaisants funèbres:
Ainsi l'on vous verra, copistes effrontés,
Imiter les défauts, sans saisir les beautés.

Plus funestes encor, des romans condamnables
Osent mêler l'histoire avec d'absurdes fables,

Et d'un nom respecté revêtant des erreurs,
Abusent aisément les vulgaires lecteurs.
Pour eux, tout se confond. Leurs lignes mensongères
Changent les lieux, les temps, les mœurs, les caractères ;
Portent, à l'avenir, des traits défigurés ;
Flétrissent sans pudeur les noms les plus sacrés ;
Du siècle qui n'est plus compromettent la gloire...
Eh ! n'est-ce point assez des fautes de l'histoire,
Sans que d'autres romans, avec impunité,
Aillent mentir, pour elle, à la postérité !

Peindrai-je des romans plus vils, plus exécrables ?
Faudra-t-il d'Augias nettoyer les étables !
Quels dégoûtants ramas de lubriques fureurs,
Raffinement affreux de tranquilles horreurs !
Quel écrivain sans mœurs, sans honneur et sans honte,
Quel monstre a pu tirer, des bourbiers d'Amathonte,
Ces tableaux révoltants, hideux d'impureté,
Et qui feraient haïr jusqu'à la volupté !
Qui peut voir, sans frémir, la brutale licence
Profaner dans sa fleur la timide innocence,
Le vice prospérer ; la vertu, dans les pleurs,
Se débattre et tomber sous le poids des malheurs !...
Désigner cet écrit, c'est peindre tous les crimes...
Muse ! efface son nom, il souillerait mes rimes.

Moins obscène, *Faublas* n'est que plus dangereux :
Son style est séduisant, ses effets sont affreux.
Linval, simple et timide, heureux, mais sans ivresse,
Échappant à l'enfance, attendait la jeunesse ;

Aucun désir encor ne troublait son sommeil,
Aucun songe brûlant ne hâtait son réveil ;
Sa vie était tranquille et son âme était pure.
Un jour a tout détruit ! La perfide lecture
De ce livre, chargé de portraits odieux,
A déchiré le voile épaissi sur ses yeux.
Déjà l'adolescent, qu'un feu secret dévore,
Cherche, désire, apprend et veut apprendre encore.
Un héros jeune, aimable, heureux, indépendant,
Le séduit, et bientôt le lecteur imprudent
S'attache à ses destins et le choisit pour maître.
Il quitte, d'un œil sec, les lieux qui l'ont vu naître,
Lieux si chers, et pour lui désormais sans douceurs ;
Son père déjà vieux, ses innocentes sœurs,
Sa mère qui gémit... Elle en mourra... n'importe !
Rien ne peut l'arrêter, et son malheur l'emporte,
Il part. Heureux encor si ses vœux criminels
N'ont déjà convoité les trésors paternels !
Heureux, si, de ses mains, au crime moins novices,
Il ne les ravit point, pour en nourrir ses vices,
Et s'il n'a point encor follement dispersé
Cet or laborieux, avec peine amassé !
Quand son cœur, détrompé d'une erreur qui l'enchante,
Sentira du remords la pointe déchirante ;
Quand il sera réduit, dans l'horreur de son sort,
A demander au Ciel le bienfait de la mort,
Alors, sous les lambeaux qui couvrent la misère,
Il se ressouviendra qu'il eut jadis un père.
Il reviendra chercher ses parents malheureux...
Mais trop tard ; le tombeau sera fermé sur eux !

Telle est de ces écrits l'impression funeste.
O mère ! arrache-les à ta fille modeste ;
Cours, hâte-toi... Peut-être il n'est déjà plus temps !
Depuis que Célimène adore les romans,
Tout en elle est changé. Distraite, embarrassée,
Célimène n'a plus qu'une seule pensée ;
Son maintien la trahit ; ses yeux, chargés d'amour,
S'entr'ouvrent avec peine à la clarté du jour.
Quelquefois, sans sujet, elle verse des larmes ;
Un feu secret flétrit et dévore ses charmes :
La fraîcheur, l'enjouement, l'heureuse aménité,
Qui voile la laideur et pare la beauté,
Tout est perdu pour elle. En désordre, égarée,
De désir palpitante et d'amour altérée,
Elle rêve un amant, elle appelle un vainqueur !
Qu'un séducteur alors, épiant sa langueur,
S'offre à ses yeux, paré des grâces du jeune âge ;
Qu'une feinte candeur colore son langage ;
Qu'il flatte habilement son erreur et son goût,
Son cœur attend l'amour, l'amour obtiendra tout.
Déjà le repentir a suivi la faiblesse ;
Après l'avoir séduite, un ingrat la délaisse...
Peut-être on la verra, dans un réduit obscur,
De nos Phrynés, un jour, grossir le nombre impur,
Des temples de Vénus dangereuse prêtresse,
Changer, en calculant le prix d'une caresse,
Le plaisir en trafic et l'amour en métier,
Et vendre le remords à qui le veut payer.
Peut-être, méditant l'horreur d'un suicide,
Elle gagne à pas lents une rive homicide,

Frissonne; mais, s'armant d'un courage nouveau,
Prend la mort pour refuge et l'onde pour tombeau.
De ces égarements, trop coupables ministres,
Qui ne vous maudirait, à ces tableaux sinistres?
Vous avez, corrompant nos esprits et nos cœurs,
Sapé les fondements de l'empire des mœurs;
Vous marchez, entourés des vices et du crime,
Et chacun de vos pas rencontre une victime.

O vous, nos bons aïeux! vous n'aviez point nos goûts,
Et vos plaisirs, plus purs, étaient aussi plus doux!
Un sage, à ses enfants, dans vos longues soirées,
Lisait du livre saint les pages révérées,
Mêlait quelques leçons à ces pieux récits,
Des vertus de son père entretenait ses fils;
Sa fille à ses côtés, d'une voix douce et pure,
Achevait quelquefois la touchante lecture.
Oh! comme, en l'écoutant, le cœur est suspendu!
On dirait que sa bouche embellit la vertu.
De grâce et de pudeur, rare et parfait modèle,
Elle est simple, ingénue, et sage autant que belle,
Et, lorsque son cœur bat pour la première fois,
La raison est toujours d'accord avec son choix.
Un penchant vertueux se montre sans mystère,
Elle voit son amant, sous les yeux de son père :
Le Ciel bénit leurs feux, et l'hymen, à son tour,
Vient serrer les doux nœuds qu'a commencés l'amour.

De nos jours, ces vertus ne sont qu'un ridicule :
Les devoirs les plus saints s'immolent sans scrupule;

Ce jeune enfant... il souffre! On ne plaint point son mal...
Il appelle sa mère... et sa mère est au bal !...
Mère ! elle ne l'est plus. Voluptueuse, ardente,
Voyez-la, tout entière à la valse enivrante,
Sous les yeux d'un époux, qui feint de ne rien voir,
S'assurer l'avant-goût des plaisirs du boudoir.
Partout, vice, folie, impudeur et scandale.
Pourquoi donc, aveuglés par une erreur fatale,
Ces deux époux, hier l'un de l'autre adorés,
Brisent-ils aujourd'hui les nœuds les plus sacrés?
Osent-ils, outrageant l'amour et la nature,
Sous le nom du divorce, invoquer le parjure ?
Et tous les orphelins, au mépris condamnés,
Expiant dans les pleurs le crime d'être nés !...
Je sens, sur ces objets de tristesse et d'alarmes,
S'arrêter mes pinceaux, détrempés de mes larmes.

Voyez et répondez, écrivains malheureux !
Quel délire a dicté vos romans désastreux?
Quel démon vous a dit : « Écris, écris sans cesse,
« Fatigue l'imprimeur et fais gémir la presse !
« Ne te repose point : entasse, à tous moments,
« Sottise sur sottise et romans sur romans;
« Assouvis sans pitié la fureur qui t'anime,
« Et choisis la vertu pour première victime... »
Ma verve, à ce penser, s'allume de courroux!
Pour vous justifier, que m'alléguerez-vous?
Le besoin? L'assassin, monstre en horreur au monde,
Le voleur qui m'attend dans la forêt profonde,
Doivent donc, comme vous, trouver grâce à nos yeux ?

Non, il faut les absoudre, ou vous punir comme eux.

Mais, vous, jeunes auteurs, qu'un plus beau zèle enflamme,
Enfants abandonnés, que le bon goût réclame,
Si, plein d'un noble espoir, votre cœur s'est flatté
De fixer les regards de la postérité ;
Si de créer enfin le besoin vous consume,
Que de sujets plus beaux appellent votre plume !
Chantez les vrais plaisirs, la loyauté, les mœurs,
L'amour et l'amitié, doux besoin de nos cœurs ;
Que l'humanité sainte en vos écrits respire !
A de vastes travaux, si votre orgueil aspire,
Consacrez des héros les belles actions ;
Retracez à grands traits les maux des passions.
Par des portraits frappants, faites rougir le vice ;
De lui-même effrayé, que le crime pâlisse !
Je veux que votre ouvrage utile, avec douceur,
Conserve du roman la forme et la couleur.
Un bon roman vaut mieux qu'un traité de morale :
De l'homme à l'écrivain rapprochant l'intervalle,
Il frappe tous les yeux, il parle à tous les cœurs ;
Chacun y reconnaît ses penchants et ses mœurs.
La leçon, plus aimable et bien mieux retenue,
Dans le cœur attendri doucement s'insinue ;
Sur un récit touchant on aime à revenir,
Et la lecture en nous laisse un long souvenir.
De *Paul et Virginie,* en traçant la peinture,
Bernardin est encore peintre de la nature.
Quel ton de vérité ! Quel sentiment profond !
Avec l'âme de Paul, mon âme se confond.

Ange de la pudeur, je crois voir Virginie
Remonter vers les cieux, sa première patrie.
Tout est simple, attachant; rien d'outré, rien de faux:
Dans leur grandeur modeste, imitez ces tableaux.
Peut-être un Aristarque, injuste et despotique,
Accordera la palme à l'auteur emphatique,
Qui, dans ses vains écrits, toujours vides de sens,
Faisant choquer entre eux des mots retentissants,
Exhale, à chaque page, en prose boursouflée,
Le magnifique ennui de sa verve ampoulée.
Bravez de tels censeurs : leur plaire est un défaut;
Qui n'écrit que pour eux leur ressemble bientôt.
Qu'importent leurs arrêts et leur vaine ironie?
La Critique des sots est l'encens du Génie.

*ETRENNES AUX SOTS

1802 [1].

En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.

FIGARO.

PRÉFACE DIALOGUÉE

L'AUTEUR, L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR.

Bonjour, Monsieur! D'un manuscrit,
Je viens vous proposer l'affaire.
Vous avez, dit-on, de l'esprit,
Et vous lisez, quoique libraire.

L'ÉDITEUR.

Quel sujet avez-vous choisi
Pour exercer votre génie?
Est-ce un roman?

1. Ce petit ouvrage a paru, sans nom d'auteur, à Paris, chez Capelle, 1807, in-18; mais l'auteur, qui le désavouait, ne l'a jamais fait réimprimer depuis.

L'AUTEUR.

Non, Dieu merci;
Je n'eus jamais cette manie.

L'ÉDITEUR.

Est-ce une ode à notre Hèros?

L'AUTEUR.

Non, c'est une èpître sans faste;
Enfin, des Étrennes aux sots.

L'ÉDITEUR.

J'en conviens, le sujet est vaste;
Il peut prêter, sans contredit.

L'AUTEUR.

Si chaque sot en fait emplette,
Vous en aurez un grand dèbit;
Achetez-moi mon manuscrit,
Mon cher, votre fortune est faite.

L'ÉDITEUR.

Je n'ai qu'un mot: se vendra-t-il?

L'AUTEUR.

Le raisonnement est subtil!
C'est bien là parler en libraire.
Jugez donc que dans cette affaire
Tant de monde est intèressé,
Qu'on n'aura rien de plus pressè
Que d'acheter un exemplaire...

L'ÉDITEUR.

Votre plan est-il bien tracé?
Vos vers sont-ils soignés?

L'AUTEUR.

Qu'importe!
Tant de soins seraient superflus;
C'est souvent un défaut de plus,
Dans un ouvrage de la sorte.

L'ÉDITEUR.

Vous nommerez-vous?

L'AUTEUR.

A quoi bon
Signer des vers sans conséquence?
Quand le lecteur saura mon nom,
Voyez un peu la belle avance!

L'ÉDITEUR.

Vous le tairez donc?

L'AUTEUR.

Oui, vraiment.
Je ne suis pas pusillanime;
Mais je resterai prudemment
Sous le manteau de l'anonyme.
Les vers clandestins des auteurs
Font le renom de leurs libraires;
Moi, je vous laisse les honneurs,
Et je retiens les honoraires.

ÉTRENNES AUX SOTS

Jadis Voltaire *a pu*[1], prodigue de bons mots,
Offrir, à pareil jour, ses *Étrennes aux sots :*
Son vers heureux, brillant de finesse et de grâce,
Des Geoffroi de son temps a corrigé l'audace.
Ce sujet aujourd'hui nous inspire bien mieux;
Nous pouvons moissonner où glanaient nos aïeux.
Sur les pas de Chénier, franchissons la carrière :
La Critique, en sifflant, *nous ouvre la barrière*[2].
Honneur à toi, Chénier! *Gloire* à toi *dans les hauts*[3]*!*
Tes *Nouveaux Saints* vivront, en dépit des journaux;
Les journaux font bâiller, et tu nous as fait rire.
Sois mon maître et mon guide, aux champs de la satire.
Ne dis pas que l'auteur de ce malin projet,
En chantant la sottise, est plein de son sujet.

1. On nous a observé que cet hémistiche était presque le même que le premier de *l'Homme des champs :* « Boileau jadis a pu, etc. » Nous n'en disputons pas la propriété. (*Note de l'auteur.*)

2. Réminiscence d'un beau vers de Chénier :

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière.

(*Note de l'auteur.*)

3. Voyez le premier vers des *Nouveaux Saints.* (*Note de l'auteur.*)

Commençons, accourez, farfadets littéraires!
Recevez mon hommage et mes souhaits sincères.
Puisse ce nouvel An protéger, dans son cours,
Vos savants jeux de mots, vos profonds calembours!
Puissiez-vous voir encor nos indulgents lycées,
En extase, applaudir vos lignes cadencées!
Puisse, tous les matins, le *Journal de Paris*
Offrir une colonne à vos morceaux chéris!
Et, vous, qui parcourez la route du théâtre,
Que de vos ambigus le public idolâtre
Souvent par ses bravos interrompe l'acteur;
Qu'à la fin de la pièce il demande l'auteur;
Ou si l'événement, à vos succès contraire,
Vous condamne aux sifflets de ce maudit parterre,
Qu'il vous siffle du moins avec ménagement,
Et que, si vous tombez, vous tombiez doucement!

Mais, à ce mot fatal, j'aperçois la cohorte
De nos auteurs tombés, que le courroux transporte.
L'un d'eux semble tenir faiblement un poignard...
Ah! je te reconnais, jeune auteur d'*Alhamar!*
Tu me parais encor tout froissé de ta chute;
Tu t'attendais pourtant, sans prévoir ta culbute,
A briller sur la scène où brille Legouvé;
L'instant viendra peut-être, il n'est pas arrivé;
Ne te rebute point, te voilà sur la route...
Courage! il n'est, dit-on, qu'un premier pas qui coûte.

Venez le consoler, Carrion de Nisas!
Votre *Montmorenci* se soutient; mais, hélas!

Malgré vos vers en prose et vos froides maximes,
Trébucher et *tomber* sont un peu synonymes.
J'allais vous oublier, Luce de Lancival;
Vous êtes, je l'avoue, un rimeur sans égal :
Il me souvient encor de votre *Périandre!*
C'était là... Mais des morts ne troublons point la cendre.
D'ailleurs, vos vers sont beaux, quand vous lisez vos vers.
Dites-moi maintenant, par quel petit travers,
De doubler votre nom vous avez pris la peine?
C'est être prévoyant, mais l'imposture est vaine;
Vos deux noms, fiez-vous à ma sincérité,
N'iront, ni l'un ni l'autre, à la postérité.

Et toi, quelques instants l'amant de Melpomène,
Lemercier, jeune encor, promis à notre scène?
Après s'être élevé, faut-il tomber sitôt?
L'auteur d'*Agamemnon* a pu faire *Pinto!*
Pinto, difforme enfant, la honte de son père!
Je vois *Agamemnon* s'indigner d'un tel frère.
Les tragiques pinceaux sont tombés de tes mains :
Melpomène s'occupe à rimer des dizains,
Plaisir bien innocent, travail un peu futile,
Mais bien moins long que l'autre, et beaucoup plus facile.
Tu prends le bon moyen... Ah! que n'as-tu plutôt,
Dans son silence auguste, imité Petitot?

Quelle ombre m'apparaît sur la lyrique scène?
Je vois, à ses côtés, *Hécube* et *Polyxène,*
Un camp, un incendie... Oh! c'est ce bon Milcent,
Un parfait honnête homme, un vieil auteur naissant.

Il promet ! Aux vers près, son *Hécube* est sublime.
Ce poète ira loin. Demandez à Devisme :
Devisme s'y connaît, il est homme de l'art ;
Car il aime Milcent et déteste Guillard.

Mais changeons de héros. Rimeurs du bas étage,
Qui de vous, le premier, mérite mon hommage ?
Fort bien. Voici Chazet, Chazet, qui, tous les jours,
S'accoutume aux sifflets, ainsi qu'aux calembours.
A cet air attentif, que partout il conserve,
Peut-être croyez-vous qu'il pense, qu'il observe ?
Non, il cherche deux sens aux plus graves propos,
Scrute chaque syllabe et tourmente les mots,
Se met, pour être sot, l'esprit à la torture...
Eh ! mon ami, crois-moi, laisse agir la nature.

Aude, parmi les sots, brille, à la Montausier ;
Mais il trempe sa plume en un sale encrier.
Il veut, au premier jour, faire oublier Molière :
« Molière, nous dit-il, n'avait pas ma manière.
« Moi seul, j'ai de l'esprit, du comique, du sel,
« Et Scapin n'est qu'un sot près de *Cadet Roussel.*
« Qu'Henrion et Bonnel, rimailleurs plats et tristes,
« Griffonnent des couplets pour les *Jeunes artistes ;*
« Que Dorvigny, tranquille au milieu des sifflets,
« Tâche d'achalander *l'Auberge de Calais*[1] ;

1. Pièce nouvelle du cit. Dorvigny, qui a fini avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire un coup de sifflet. (*Note de l'auteur.*)

« Que le très lourd Léger, auteur, acteur sans gloire,
« *Vole,* pour arriver au temple de Mémoire,
« Et s'enrichisse un peu par des emprunts forcés ;
« Aux tréteaux de Brunet, je règne, c'est assez.
« *Madame Angot,* je crois, vaut bien *Iphigénie :*
« Racine a de l'esprit, mais, moi, j'ai du génie. »

Quel bruit ! Lebrun, *lançant les foudres du génie,*
Fait *rouler* dans ses vers des *torrents d'harmonie,*
Et, prenant à nos yeux *un vol inattendu,*
Un homme tel que lui cesse d'être entendu.
Il sent ce noble orgueil d'un poète lyrique,
Et de signer Pindare a l'heureuse rubrique.
Sois modeste, Lebrun : faut-il t'en avertir ?
Ton *immortalité* pourrait aussi *mourir.*
Descendrai-je, à présent, de Lebrun à Cubière ?
Citerai-je Fayolle, ou bien Lachabeaussière,
Estimable écrivain, poète marital [1],
Qui, même en traduisant, est tout original ?
Citerai-je Feydel, qui parle en logogriphes ?
Du chaudronnier Gobet les Contes apocryphes ?
Les Notices sans fin du petit Mahérault,
Lui-même, son trompette, ainsi que son héraut ;
Mahérault, le beau-fils de la littérature,
Recherché dans son style autant qu'en sa parure ;
Agréable Titus, Incroyable aux beaux airs,
Qui fait des vers en prose et de la prose en vers ?

1. Il fait des vers à sa femme et traduit des morceaux d'Homère. (*Note de l'auteur.*)

Laissons, pour un moment, tous ces petits auteurs.
Quoi donc ! à censurer, n'est-il que des rimeurs ?
Ne vois-je pas Lalande, immortel astronome,
Qui ne croit pas en Dieu, mais se croit un grand homme.
Il veut nous faire voir la lune en plein midi...
N'importe, je l'approuve en son projet hardi.
Ce Dieu, dont tant de fois il nia l'existence,
En le créant si laid, méritait sa vengeance.
Moi, j'aime son front chauve, et je crois, en effet,
Que le feu du génie a brûlé son toupet.

A quelques pas de lui, Silvain vient m'apparaître,
Silvain qui, délaissant le chalumeau champêtre,
De la religion ne se faisant qu'un jeu,
De l'athéisme aussi voulut tâter un peu.
Lui, que l'on vit jadis, au son des cornemuses,
Endormir les lecteurs de l'*Almanach des Muses*,
Abjurant aujourd'hui son antique fadeur,
Fait un Dictionnaire et nie un Créateur.
Oh ! qu'un Dictionnaire est une belle chose !
Contre un livre pareil, c'est en vain que l'on glose.
Il ne demande pas de grands efforts d'esprit ;
Il peut être diffus, négligé, mal écrit ;
Mais, dès qu'on en fait un, on est un homme unique,
Et l'on a de l'esprit... par ordre alphabétique.
Je m'en rapporte à toi, néologue Mercier !
Tu viens de t'exercer dans ce noble métier [1].
Il ne te manquait plus qu'une idée aussi bonne,

1. *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux*, par Mercier. Paris, Moussard, 1802, 2 vol. in-8°.

Pour qu'un nouveau fleuron embellît ta couronne ;
Mais je ne trouve point, parmi tes mots divers,
Un mot qui puisse bien peindre tous tes travers.
Pourquoi donc, entassant système sur système,
Ne te voit-on jamais d'accord avec toi-même?
Au milieu des projets éclos de ton cerveau,
Ton système du monde est inouï, nouveau;
Oui, la Terre à la broche a vraiment bonne mine:
Je reconnais bien là ton goût pour la cuisine.

Que vois-je? C'est l'antique et féconde Genlis :
Ses *Petits Émigrés* sont tout à fait polis;
Les heures du boudoir, pour elle, sont passées:
Par celles de l'église, elles sont remplacées;
Son petit *La Bruyère* est fort original,
Et je suis enchanté de son *Herbier moral.*
Elle y parle souvent de ses jeunes années;
Elle aime à rappeler ces aimables journées,
Où la dame, dit-on, livrée à d'autres soins,
De l'éducation s'occupait un peu moins.
Ses yeux étaient fort beaux, dit-elle: il faut l'en croire;
Mais c'est ce qui s'appelle avoir bonne mémoire.
Le révérend La Harpe est avec elle au mieux,
« *Et ces deux grands débris se consolent entre eux.* »
Je ne finirais pas, si chaque ridicule,
Si chaque sot devait passer sous ma férule;
S'il fallait désigner tant de rimeurs sans goût,
Qui, maigres, affamés, ont, en tout et pour tout,
Un réduit près des cieux, pour leur laboratoire;
Pour Apollon, la faim; pour esprit, leur mémoire;

Et qui, d'un ton fort humble, ou rimant de travers,
Brochant des opéras, faisant de petits vers,
Arrangeant, contents d'eux, leurs petites pensées,
Prennent pour de l'esprit des pointes émoussées ;
S'il fallait peindre un fat[1], dont le seul agrément
Est de savoir valser assez passablement,
Et dont l'ambition se trouve satisfaite,
Pourvu qu'il ait les pieds légers comme la tête,
Qu'il accorde au talent un souris protecteur,
Et qu'il donne à propos sa parole d'honneur.
Parlerai-je d'un autre[2], encor plus incommode ?
Vain, stupide, ennuyeux, entiché de la mode,
Auteur à sa manière, inventant chaque jour
Quelque futilité, quelque nouvel atour ;
Bouffi d'avoir créé tant de beautés si rares,
D'avoir fait adopter des costumes bizarres,
Et d'avoir enrichi d'un usage nouveau
Pour nouer la cravate et placer le chapeau.
Dirai-je d'autres sots, qui, d'un ton didactique,
Hérissant leurs discours du jargon politique,
Nous poursuivent partout, s'attachent à nos pas,
Et de nous fatiguer ne se fatiguent pas ?
Les verra-t-on, debout, dans le café Procope,
Crier à perdre haleine et tomber en syncope ?
Ou bien, plus modérés, prenant du chocolat,
Régler tranquillement les destins de l'État,

1. Trénis, devenu plus tard comte de Châtillon.
2. La Mésangère, auteur du *Journal des Dames et des Modes*.

Tandis que l'auditeur, avide de merveilles,
Ouvre à la fois les yeux, la bouche et les oreilles,
D'avance se soumet à leur décision,
Et bâille de surprise et d'admiration ?

Des défauts de l'esprit, passant à ceux de l'âme,
Pour la satire austère, abjurant l'épigramme,
Faudra-t-il vous montrer, sous de mâles crayons,
Le valet en dorure et le maître en haillons,
Et le luxe insolent, et l'arrogance extrême
Du fournisseur fripon, qui s'est fourni lui-même ?
Non, assez ! Les Piis, les Barrés, les Radets,
De ces froids lieux communs ont lardé leurs couplets.
Célébrer tous les sots ! L'entreprise est hardie :
Je n'en ai pu chanter qu'une faible partie.
Fallait-il répéter ce qu'on a dit cent fois ?
Il n'est, en pareil cas, que l'embarras du choix ;
Et, comme a dit Boileau, ce critique sévère,
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

*LES *J'AI VU*

DE LA PROMENADE DE LONGCHAMP[1]

J'ai vu cette brillante fête,
Fête des Grâces, des Amours,
Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.
J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes,
Pour venir assiéger les cœurs.
J'ai vu la toilette nouvelle,
Et, d'honneur, j'en suis enchanté;
Ces dames mettent tant de zèle
A retracer l'antiquité,
Qu'on les verra, si cela dure,
Quittant l'habit grec ou romain,
Reprendre la simple parure
De la mère du genre humain.
J'ai vu tour à tour d'autres belles,

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édition, an X.

Se livrant à des goûts nouveaux,
Oser, amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux...
Comme tomber n'est pas descendre,
Belles, prenez garde aux faux pas :
Vous risquez... Vous devez m'entendre ;
Et Boufflers a su vous apprendre
Ce qu'il arrive en pareil cas.
J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus, en chars brillants :
Ces messieurs se tenaient dedans,
De l'air dont on se tient derrière.
J'ai vu l'intrigant Dorival,
Qui faisait aujourd'hui figure,
Et demain vendra le cheval,
Afin de payer la voiture.
J'ai vu (ne les imitons pas)
Des diseurs de bons mots bien plats,
Lançant quelque pointe bien ronde
Des lazzis parfois un peu gras,
Mais qui font rire tout le monde.
O Muse ! passons sur cela,
Et prenons des accents funèbres.
J'ai vu *Campos, ubi Troja...*
J'ai vu les ruines célèbres
Du temple, où jadis, ce jour-là,
Les nonnettes chantaient ténèbres
Avec les filles d'Opéra.
J'ai vu la foule confondue
Revenir, au déclin du jour,

Par la longue et sombre avenue
De ce bois, planté par l'Amour,
Où, dit-on, à l'Hymen son frère,
Le fripon joua plus d'un tour;
Bois charmant, où le doux Mystère
Établit avec lui sa cour.
J'ai vu l'amant et son amie,
Dans leurs yeux portant le bonheur;
Je les ai vus d'un œil d'envie,
Et me suis dit, au fond du cœur:
« Ah! dans ce bois, aimable Laure,
Que ne puis-je avec toi rêver!
Je ne voudrais m'y retrouver,
Qu'afin de m'y reperdre encore. »

VARIANTES

SATIRE DES ROMANS DU JOUR

La *Satire des romans du jour*, que Millevoye n'a pas admise dans ses OEuvres complètes, malgré le mérite de cette pièce, qui fit pourtant sensation dans le monde littéraire, avait été réimprimée, une seule fois, avec les *Plaisirs du Poète* (Paris, Capelle et Renard, 1804, in-18). Les variantes de cette seconde édition ne sont pas indignes d'être recueillies.

. . . . . J'ai chassé mon libraire:
A son zèle importun je devais ce salaire...
J'y puisais des leçons, dans ces fables charmantes...
Oh! combien tu rirais de nos romans nouveaux
De leurs fades auteurs, plus fous que ton héros!...
. . . . . les sombres Pantomimes
Ont proscrit parmi nous les chefs-d'œuvre sublimes.
O Racine! tes vers sont froids et sans couleur!...
Courage, auteurs profonds! poursuivez!...
Plus funestes encor, des écrits méprisables,
Bizarre accouplement de l'histoire et des fables,
Portant à l'avenir des traits défigurés,
Flétrissent sans pudeur les noms les plus sacrés;
Plus de frein, plus de lois: leurs lignes mensongères
Dénaturent les lieux, les temps, les caractères,
Cachent la vérité sous de vains ornements,
Des sages confondus tronquent les monuments,
Et du siècle écoulé compromettent la gloire...

Moins obscène, *Valcour* n'est que plus dangereux...
Aucun songe brûlant ne hâtait son réveil ;
Il croyait aux vertus... On y croit à cet âge !
De quinze ans d'innocence, un jour détruit l'ouvrage ;
Oui, d'un livre fatal les tableaux odieux
Ont déchiré le voile épaissi sur ses yeux...
Un héros jeune, aimable, heureux, indépendant,
Séduit bientôt son âme, et, lecteur imprudent,
Il s'attache à son sort et le choisit pour maître...
O mère ! arrache-les à ta fille modeste...
Célimène brillait, belle de vingt printemps ;
Languissante aujourd'hui, distraite, embarrassée,
Célimène n'a plus qu'une seule pensée...
Déjà s'offre à ses yeux un brillant séducteur ;
Déjà, réalisant l'image qu'elle adore,
Elle boit à longs traits un poison qu'elle ignore,
Et son âme, cédant au doux besoin d'aimer,
Se livre tout entière à qui la sut charmer...
Ainsi je vois partout marcher, du vice au crime,
Et chacun de mes pas rencontre une victime.
Nos modestes aïeux goûtaient d'autres plaisirs :
Ils ne profanaient point leurs vertueux loisirs.
Un sage, à ses enfants, dans les longues soirées...
On dirait que sa bouche embellit la vertu.
Mais, pour nous, la vertu devient un ridicule...
Savourer l'avant-goût des plaisirs du boudoir...
Que l'humanité sainte en nos écrits respire !
De l'austère Clio saisissez les pinceaux :
Dérobez les grands noms à la nuit des tombeaux...

NOTES

SATIRE DES ROMANS DU JOUR

Page 326, vers 3. — Il eût été trop long et trop rebutant de faire l'énumération de ces tristes romans, qui se ressemblent tous, et qui tous ne ressemblent à rien. Nous ne citerons pas *le Moine, les Mystères d'Udolphe, Hubert de Levrac, l'Abbaye de Grasville,* et autres de cette force: nous renverrons le lecteur aux catalogues de quelques-uns de nos libraires. Au reste, rien n'est plus aisé à concevoir et à exécuter qu'un pareil ouvrage ; il n'exige ni talent, ni goût, ni esprit, ni imagination. Il suffit d'amonceler, sans ordre et sans choix, des aventures incroyables, des idées bizarres et incohérentes ; de revêtir tout cela d'un style extravagant ; surtout de choisir à son livre un titre bien ambigu, qui promette tout, sans rien tenir : on est sûr de trouver un libraire assez sot pour l'acheter, et des lecteurs encore plus sots pour le lire, et voilà un roman nouveau.

Les romans de ce genre ne sont pas précisément de ceux qui gâtent le cœur, mais, du moins, est-il vrai qu'ils sont bien susceptibles de gâter l'esprit ; ils font, sur les personnes raisonnables, les mêmes effets que font, sur les enfants, les histoires de revenants et les contes de fées. Les romans anglais ont été fort à la mode; nos jolies femmes avaient, sur leur toilette, de ces écrits ennuyeux et lugubres, comme elles auraient eu Parny, Boufflers, et Gentil-Bernard. Nous avons été longtemps inondés

d'une foule de monstrueuses productions, qu'Anne Radcliffe enfantait dans un sombre délire. Elle n'est plus; puisse-t-elle avoir emporté son génie dans la tombe!

Page 326, vers 29. — Ce roman est, sans contredit, la meilleure critique qui ait été faite des romans. Son mérite doit être considéré sous le double rapport de la littérature et de la philosophie. On s'amuse, on s'instruit, avec le romanesque Don Quichotte, toujours fou dans ses actions et sage dans ses discours. Il n'est pas jusqu'aux éternels proverbes du bonhomme Sancho, qui n'aient aussi parfois un sens très profond. Enfin, le but de cet ouvrage est de guérir des folies d'une imagination exaltée. Les romans nouveaux de spectres, de revenants, ne font-ils pas précisément le contraire?

Page 326, vers 20. – Aucun écrivain ne fut peut-être doué d'une imagination plus brillante, d'un talent plus souple; il possède l'art de conduire au but par des chemins détournés, mais toujours couverts de fleurs, et d'amener le lecteur doucement, et sans qu'il s'en aperçoive, où il désirait le faire venir. Sa course paraît irrégulière, et cependant elle ne l'est pas. L'art la dirige, et on dirait qu'il se laisse aller au hasard. Pour puiser une comparaison dans son propre ouvrage, c'est l'Hippogriffe, qui s'élance avec légèreté dans les plaines de l'air, et qui, par la souplesse et la grâce de ses mouvements, semble bondir en liberté, lorsqu'il obéit à la main qui le guide. Voltaire seul a saisi quelques instants la manière de l'Arioste, dans la *Pucelle;* encore, ne l'a-t-il pas toujours égalé. Le désir, ou plutôt le besoin d'être sardonique a souvent rabaissé son vol vers la terre, tandis que l'Arioste planait indépendant dans les espaces imaginaires, et se promenait avec délices dans le riant pays des illusions.

Page 326, vers 27. — Il semble que l'art, qui, jusqu'à Racine, avait été toujours croissant, une fois parvenu à ce degré d'élévation, ait été forcé de redescendre. Le

siècle, qui suivit le Grand Siècle, semble déjà s'écarter de cette noble simplicité, qui sert d'empreinte au génie ; dès lors l'esprit entre en possession des genres, où il ne peut qu'être nuisible. Sans chercher à rien ôter au mérite dramatique de Voltaire, on ne peut se dissimuler que, généralement, il n'a point égalé Racine; plus brillant que lui, mais moins vrai, il fait souvent avec l'esprit ce que l'autre faisait avec le cœur. Les romans spirituels étaient aussi plus à la mode que dans le siècle précédent. Depuis Voltaire, cette branche parasite de la littérature s'étendit encore et épuisa de plus en plus la sève du génie.

Le genre outré, genre trop commun dans les écrits du jour, provient visiblement du goût exclusif pour les romans nouveaux. L'imagination, accoutumée aux situations bizarres et hors de nature, prend de la simplicité pour de la faiblesse. Au théâtre, le spectateur, accoutumé à de grands effets, les cherche sans cesse et préfère un style ambitieux et vain à cette qualité inappréciable, à laquelle, parmi nous, un littérateur instruit et trop connu a donné le nom de *pudeur de style*. Racine lui-même a pu paraître timide à leurs yeux ; peut-être ne trouvent-ils pas dans ses pièces assez de *mouvement théâtral;* peut-être seraient-ils de l'avis de cet ignorant, qui voulait que dans *Phèdre* on mît en action le récit de Théramène!

Page 327, vers 6 — Le drame est d'une classe hétérogène dans l'art dramatique ; il tient de la comédie, sans avoir son aimable enjouement, et de la tragédie, sans en avoir la pompe et la majesté. Ce n'est guère qu'un roman, plus ou moins intéressant, mis en action. Il peut beaucoup influer sur l'une ou l'autre scène, en ramenant dans la comédie le genre larmoyant, et dans la tragédie les fastidieuses déclamations, les reconnaissances romanesques, etc.

Page 327, vers 26. — Les romans *historiques* du jour! Jamais titre ne fut plus usurpé que celui-ci. Existe-t-il un ouvrage plus *antihistorique,* que celui qui s'efforce

de donner à ses mensonges l'air de la vérité, sur des sujets où souvent est attaché le sort des familles, et qui trouble ainsi sans pitié le repos des vivants et la mémoire des morts ? Nous pourrions en citer plusieurs, où l'on mêle, à des vérités terribles, les plus puériles fictions. Fussent-ils fidèlement représentés, ces tableaux sont trop près de nous ; il n'est pas encore temps de nous les offrir. L'Histoire elle-même ne doit encore que les recueillir et laisser reposer son burin. Quant aux romanciers, qui n'ont eu que le faible mérite de la gagner de vitesse, qu'ils se souviennent qu'en croyant ajouter à l'intérêt par des ornements étrangers, ils le détruisent. On ne s'attache plus que faiblement à une narration, qui ne paraît ni vraie, ni vraisemblable ; tandis qu'un récit simple et nu de ces grands événements laissera dans l'âme une trace profonde.

Page 328, vers 8. — Il existe plusieurs classes parmi ces dégoûtantes productions : la première et la plus odieuse est celle de ces romans, qui sont devenus, pour ainsi dire, les *livres élémentaires de la débauche*. Après avoir nommé *Justine*, on peut se dispenser de nommer tous les autres. Cet abominable ouvrage s'est fait une sorte de réputation, comme Cartouche s'en est fait une. Ce n'est pas seulement une série d'aventures révoltantes, mais encore un traité complet du vice crapuleux, du crime atroce et réfléchi. Le second titre indique assez le but de l'auteur : *les Malheurs de la Vertu!* On devine la preuve affreuse qu'il en veut tirer. L'honnête homme qui a commencé à parcourir ce livre le jette bientôt loin de lui avec horreur, et le libertin lui-même est forcé d'en détourner la vue.

La seconde classe de romans dangereux renferme ceux, qui, sans avoir les intentions perfides du précédent, se bornent à offrir des tableaux licencieux et obscènes, sans aucun voile, sans aucune retenue. Ils allument l'imagination déjà si inflammable du jeune homme, qui s'abandonne au torrent des passions avec toute l'impétuosité de son âge.

Dans la troisième classe, on peut comprendre ces romans moins pernicieux en apparence, mais, en effet, plus séduisants et plus à craindre, où l'auteur met tout son art à cacher le précipice et y entraîne, lorsqu'on ne s'en défie pas. Ces sortes d'ouvrages attisent bien davantage les désirs du jeune homme, en lui offrant les tableaux de la séduction, à travers une gaze, que s'ils les lui offraient entièrement nus. Ils sont par là bien plus à craindre que ceux qui, dans leur obscénité, conservent du moins une sorte de franchise, comme les Épigrammes de Piron sont moins dangereuses que les Contes de La Fontaine.

Page 330, vers 22. — Ce serait une chose curieuse et utile d'apprendre, par un récit fidèle, les motifs qui ont porté la plupart de ces malheureuses victimes de la débauche à prendre ce parti avilissant. Il est presque sûr que les vices, attribués en elles à un mauvais naturel, ne sont souvent que l'effet de lectures pernicieuses, faites dans un âge tendre, et du peu de soin que les parents ont pris d'en arrêter les progrès funestes. Telle femme perdue, peut-être, sans l'influence des mauvais livres, eût été fidèle épouse et bonne mère de famille. Mais une première erreur l'a fait tomber d'abîme en abîme, jusque dans le dernier gouffre du vice.

Page 330, vers 28. — Combien voyons-nous, chaque jour, de jeunes infortunées, pour qui, selon l'heureuse expression d'un de nos poètes satiriques, *le Pont-Neuf devient le rocher de Leucade*[1]*!* Qui a pu les exciter à quitter volontairement la vie, dans l'âge d'en jouir ? Ne serait-ce point que leur imagination, frappée de l'exemple de quelque héros de roman, placé dans une situation à peu près semblable à la leur, aura adopté leur délire et voulu mourir, comme eux, d'un trépas héroïque ? A l'aspect de cette mode barbare de se détruire (car à Paris, tout devient mode, jusqu'aux choses qui révoltent la nature), on n'a pas le temps de réfléchir, on frémit.

1. Joseph Despaze, auteur des *Cinq satires*. (*Note de l'auteur.*)

Page 332, vers 23. — Il vaut mieux, sans contredit, exercer un art, même un métier, utile à la société, que de lui être nuisible par ses écrits : *Soyez plutôt maçon.* Le besoin est un des puissants véhicules de nos libellistes et de nos petits romanciers; la plupart écrivent, avant de savoir lire : c'est une chose vraiment plaisante de parcourir leurs manuscrits, chargés de fautes de français, de locutions triviales, et habituelles sans doute à l'écrivain, et enfin de fautes d'orthographe ! N'importe, on met tout cela sur le compte de l'imprimeur.

Page 333, vers 16. — La morale, présentée sèchement, ennuie; le roman, s'il est intéressant et bien construit, ne manque jamais d'amuser. Comme on l'a dit tant de fois, d'après le Tasse : *Il faut emmieller les bords du vase à l'enfant malade;* et, comme les hommes sont presque tous de grands enfants, il faut donc se servir avec eux d'un pareil moyen. Rien n'est plus difficile à réunir, que les qualités qui constituent un bon roman. Ceux de Fielding, de Richardson, et, parmi nous, de Le Sage, de l'abbé Prévost, de celui de J.-J.-Rousseau lui-même, quoiqu'en général admirables par l'invention, les caractères, la conduite et l'éloquence, ont pourtant aussi leur partie, sinon faible, du moins dangereuse. J'ouvre *Clarisse;* je lis, je suis entraîné : le personnage de Clarisse est sublime, mais celui de Lovelace, si bien tracé, est malheureusement trop aimable ; il faut, malgré soi, s'intéresser à lui. Ce livre, pour une Clarisse, a fait peut-être vingt Lovelace.

Venons à la *Nouvelle Héloïse;* quel feu ! quelle âme ! quel tableau vrai des passions ! Mais, aussi, que d'art ! que de dangers ! Quel est le jeune homme qui, ayant lu avidement cet ouvrage, ne brûle d'être le Saint-Preux d'une autre Julie; dût-il, comme lui, violer les nœuds de l'hospitalité, abuser de la confiance d'un homme respectable, égarer enfin une femme céleste et trop sensible ! Quelle est la jeune personne, qui, après avoir dévoré les lettres brûlantes des deux amants, ne soit prête à imiter Julie dans ses faiblesses et non dans ses vertus? La

Nouvelle Héloïse est un livre d'autant plus dangereux, qu'il paraît l'être moins : l'image de la vertu y remplace la vertu même, lorsque celle-ci a disparu ; les craintes de succomber, les résolutions, les combats, les remords, rien n'est oublié ; la chute est tellement préparée, qu'elle se fait sans qu'on s'en aperçoive : et voilà où est, pour l'inexpérience, le danger de cette lecture.

Page 333, vers 24. — Nous citons avec plaisir ce roman, qui réunit aux charmes du style une touchante simplicité dans l'action, une grande vérité dans les caractères et dans les couleurs locales. Nous aurions pu parler ici de plusieurs autres romans estimables, qui nous réconcilient avec ce genre d'écrire, et surtout consigner le nom de plus d'une femme aimable et spirituelle, qui fait passer dans ses ouvrages les grâces et la sensibilité de son sexe ; laissons ce soin à une plume connue, et bornons-nous à rendre hommage aux écrivains, amis du goût et des mœurs, qui ont su échapper au commun naufrage, mais qui, par malheur, sont en trop petit nombre :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

ÉTRENNES AUX SOTS

Page 339, vers 27. — Auteur d'une tragédie sur *Montmorenci,* qui eut ce que l'on appelle un *succès d'estime.* Une situation du Ve acte a fait quelque effet. Mais les vers ! les vers ! En voici un fort beau et fort tragique :

Duc de Montmorenci, retournez en prison !

Quelle noble simplicité ! On la trouve souvent dans cet ouvrage.

Page 340, vers 24. — Petitot, auteur de quelques tragédies ; l'une s'appelait *Geta,* que le parterre *par terre*

jeta, a dit un mauvais faiseur de calembours. Il a aussi un *Laurent de Médicis;* cette pièce est sage, fort sage, même trop sage; l'auteur ressemble à ces personnes, qui ne sont sages que par faiblesse de tempérament.

Page 341, vers 2. — Voyez la lettre où il proposait de changer l'heure de l'Opéra; elle était élégante et fleurie: *Les richesses de Pan!* etc., etc., etc. Il a aussi une femme bel esprit. Qui se ressemble s'assemble.

Page 342, vers 7. — Nous nous sommes servis, dans ce vers et dans les suivants, des expressions de l'auteur. Dans l'une de ses odes, on trouve cette strophe étrange:

Mon âme, de gloire effrénée,
Prenant un vol inattendu,
Se plonge dans sa destinée,
Aux yeux de l'Obstacle imprévu.

On n'ignore pas qu'il signe PINDARE, et que son mot favori est: *Un homme comme moi.*

Page 342, vers 14. — Allusion à un quatrain, que Lebrun a fait insérer dernièrement dans la *Décade philosophique*. Le voici:

Rien ne vit à jamais; le dieu de la lumière,
Ainsi que Newton, périra.
Cieux! vous disparaîtrez; et toi, divin Homère,
Ton *immortalité mourra*.

L'immortalité qui meurt! Oh! profondeur!

Page 342, vers 20. — *Chaudronnier* est un peu fort; il n'est que marchand de fer; encore, a-t-il la tête plus dure que son enclume. Lisez ses Contes pour dormir; on les trouve partout, il en farcit chaque jour le *Journal de Paris*, digne théâtre de sa gloire.

Page 342, vers 26. — Je me rappellerai toujours d'avoir

assisté à une séance de rentrée des Écoles centrales. Mahérault parle longtemps et ne dit rien. Il lut deux éternelles Notices sur Deparcieux et Leblanc, écrites du style le plus faux et le plus maniéré ; sans doute, ayant besoin de reposer sa voix, le citoyen Mahérault crut faire une grâce à un professeur estimable, en lui *permettant* de lire, *entre deux notices*, le discours d'ouverture dont il était chargé ; l'air protecteur de l'*homme aux notices* scandalisa quelques personnes. Le professeur, homme instruit et modeste, le méprisa et fit bien.

Page 343, vers 11. — Silvain Maréchal fait, comme cela, le méchant ; mais il est bon homme, au fond ; il a beaucoup écrit, il a fait autrefois le *Dictionnaire des amants ;* il a fait depuis peu le *Dictionnaire des athées*. C'est avoir une curieuse vocation pour les dictionnaires ! Il y a quelques bonnes idées dans *Pour et contre la Bible*, le dernier ouvrage qu'il ait publié.

Page 344, vers 6. — Selon Mercier, le Soleil est un foyer, devant lequel tourne la Terre. Voilà ce qu'il prétend ou plutôt ce qu'il prétendait ; car il est possible qu'il dise aujourd'hui tout le contraire : c'est un de ses péchés d'habitude.

Page 344, vers 12. — C'est là que Mme de Genlis conseille aux jeunes gens de s'attacher de préférence à des femmes d'un âge mûr, bien mûr : C'est, dit-elle, le meilleur moyen de se former. Le conseil est bon. *M. Josse, vous êtes orfèvre !* Madame de Genlis, vous êtes... d'un âge mûr.

ÉPITRES

*A MES LUNETTES[1]

O vous, dont le secours me donne
L'avantage, pour moi si doux,
De mieux voir ce qui m'environne,
O mes lunettes ! c'est pour vous
Que rapidement je griffonne,
Sans recherches et sans apprêts,
Quelques tirades imparfaites,
Quelques vers un peu faibles... Mais
Un auteur, avec ses lunettes,
N'y regarde pas de si près.
Je n'adopte point la méthode
Du petit-maître chevrotant,
Qui prétendait, en vous portant,
Mettre les défauts à la mode.
Moi, je n'use point de détour :

1. *Les Plaisirs du Poète,* 1re édition, an X.

Ma misère est assez commune,
Je m'en console chaque jour,
Car, pour compagnons d'infortune,
J'ai Thémis, Plutus et l'Amour.

Mes lunettes, je le confesse,
Vous m'êtes d'un bien grand secours!
Par exemple, à vous j'ai recours,
Pour voir... un époux sans maîtresses,
Un homme en place sans fierté,
Un philosophe sans faiblesses,
Un poète sans vanité.
Mais quand j'aperçois, au contraire,
Un fat, qui, jusques au menton
Enfoncé dans son pantalon,
Croit pouvoir tout dire et tout faire;
Des prudes à l'air affecté;
Des sexagénaires coquettes,
Qui rassemblent sur leurs toilettes
Les vieux débris de leur beauté;
Je vous soulève, ô mes lunettes!
Et grâce au Ciel, je ne vois plus,
Au lieu de cette sotte engeance,
Qu'un nuage épais et confus
Qui m'en épargne la présence.

Sans votre indulgente assistance,
Que de biens me seraient ravis!
Pourrais-je, sur les prés fleuris,
Sur la consolante verdure,

Promener mes regards ravis,
Aux champs admirer la nature...
Ou bien l'admirer à Paris?
Pourrais-je voir les jeux, les ris,
De nos belles suivre les traces?
Distinguer les brillants contours
D'un sein qui sert de trône aux Grâces,
Et de reposoir aux Amours?
Sans lunettes, lés faibles vues,
Souvent, sans se douter de rien,
Commettent de lourdes bévues :
C'est justement par ce moyen,
Que plus d'un de ma connaissance,
Sans doute n'y voyant pas bien,
Aura pris, par inadvertance,
Le bien d'un autre pour le sien.
Moi-même, ô lunettes propices,
On me verrait, sans vos services,
Opérer d'une autre façon
Mainte étrange métamorphose;
Prendre peut-être... que sait-on?
Un usurier pour un Caton,
Un gazetier pour un Platon,
Un Midas pour un Apollon,
Et Zoïle pour quelque chose.

*A MON DERNIER ÉCU[1]

Reste de mon léger trésor,
O toi, ma dernière ressource,
Toi qui du moins peuples encor
La solitude de ma bourse,
Écu modeste ! il faut partir.
De ce départ mon cœur murmure :
Pourtant, la nécessité dure
Me commande d'y consentir.
Il est venu, l'instant critique !
Je voudrais te garder en vain ;
Je crains trop le fatal destin
D'un auteur blême et famélique,
Puisqu'on nomme *mourir de faim*
Une licence poétique.
Souvent je m'égare, en esprit,
Dans un séjour imaginaire,
Et, d'un essor involontaire,
Je vole aux cieux... Mais l'appétit

1. *Les Plaisirs du Poète*, 2e édition, 1804.

M'ôtant cette erreur salutaire,
Indiscrètement m'avertit
Que je suis encor sur la terre.
Je l'avouerai de bonne foi,
Je te regretterai sans cesse.
Ami fidèle, auprès de moi,
A peu près seul de ton espèce,
Depuis longtemps j'avais sur toi
Réuni toute ma tendresse.
Pauvre écu ! quel sera ton sort ?
Iras-tu courir par la ville,
Ou languir dans le coffre-fort,
D'un vieux harpagon imbécile ?
En un seul jour, te verra-t-on
Passer, d'une course rapide,
Du pauvre à l'opulent avide,
Ou de l'honnête homme au fripon ?
Par une affreuse destinée,
Devrais-tu, partout dédaigné,
Aller, invalide et rogné,
Finir tes jours à la Monnaie ?
Ou bien, de ce riche nouveau
Habitant les énormes caisses,
Te perdre, mince filet d'eau,
Dans l'océan de ses richesses ?
De moi tu te ressouviendras ;
Et si le grand monde t'ennuie,
Mon cher écu, tu te diras :
« Avec mon ancien maître, hélas !
Je passais doucement ma vie ;

Chez lui, je ne me trouvais pas
En si nombreuse compagnie. »

Que d'écueils s'offrent devant toi !
Pour tes mœurs je tremble d'avance.
Tu rempliras plus d'un emploi
Bien à charge à ta conscience...
Sans honte, dis la vérité :
Ouvriras-tu, chaque semaine,
Le temple si peu respecté
De Thalie ou de Melpomène,
A ce petit-maître affecté,
Fat par penchant, sot par nature
Qui, parlant ab hoc et ab hac,
Juge de la littérature
Comme d'un jabot ou d'un frac?
Payeras-tu le lourd libelliste,
Qui, de maint auteur en crédit,
Grossit effrontément sa liste,
Et dîne du mal qu'il a dit?
T'étalant avec impudence,
Viendras-tu siéger sans remord,
Sur ces tapis, maudits du sort,
Dont la couleur est l'espérance,
Et dont les effets sont la mort?

Encor si, par toi, l'opulence
Avec mystère secourait
La noble et timide indigence !
Cette image, du moins, pourrait

Me consoler de ton absence...
Vœux inutiles ! vain regret !...
On parle tant de bienfaisance,
Qu'on se dispense du bienfait.
Tu riras de notre faiblesse,
De nos vices, de nos travers,
Et tu sauras que ton espèce
Gouverne tout dans l'univers.
Tu sauras comme l'égoïste,
Isolé dans son froid bonheur,
Vit et meurt, solitaire et triste,
Sans se douter qu'il ait un cœur;
Comme la richesse inhumaine
Insulte au mérite indigent;
Comme enfin ce siècle d'argent
Au siècle de fer nous ramène.
Heureux, si tu peux conserver
Ta candeur et ton innocence,
Et si tu sais te préserver
Des erreurs de l'humaine engeance !

Mais déjà tu fuis loin de moi;
J'entends sonner l'heure funeste...
Adieu, cher écu : souviens-toi
Du meilleur ami qui te reste.
Si tu reviens, un jour, loger
Dans mon asile poétique,
Je te promets de rédiger
Ton *Voyage philosophique.*

* A MON AMI

Pièce couronnée, en l'an X, par le Lycée de Toulouse [1].

Toi, qui, loin des cités, dans tes modestes champs,
Respires à l'abri des sots et des méchants,
Euphémon ! à ton sort combien je porte envie!
La nature est à toi, rien ne manque à ta vie :
Tes plaisirs, achetés par de légers travaux,
Renaissant tous les jours, sont tous les jours nouveaux.
Fidèle à tes vallons, au toit qui te vit naître,
Tu ne quittas jamais ton asile champêtre,

1. Publié dans la seconde édition des *Plaisirs du Poète* (1804), avec cette note : « Les bornes prescrites par le Lycée de Toulouse pour l'étendue des pièces du concours ne permettaient guère plus de développement dans ce sujet, que peut-être l'on trouvera trop vaste pour avoir été traité trop succinctement. Je n'ai point prétendu faire une satire sur Paris : je me suis borné à rassembler, dans le cadre de l'épître, quelques traits principaux ; j'aurai atteint mon but, si j'ai pu réussir à les retracer avec assez de force et de vérité. »

Et jamais de Paris l'éclat pernicieux
Ne fatigua ton cœur et n'éblouit tes yeux.
Tu veux que mon pinceau trace, sans imposture,
De nos goûts, de nos mœurs, la sévère peinture :
Tu le veux?... Je ne puis offrir à tes regards
Qu'une ébauche imparfaite et quelques traits épars

Va, de tes heureux champs la paisible innocence
Vaut bien les faux plaisirs de cette enceinte immense,
Séjour tumultueux, où les peuples divers
Semblent en un seul point rassembler l'univers.

Paris est un tableau, dont la vaste étendue,
Dont l'ensemble imposant, de loin charment la vue;
Mais le prestige est court : observé de plus près,
Il perd de ses couleurs les magiques attraits.
Que voit-on dans ces lieux, que l'espoir divinise?
Une foule d'oisifs, nourrissant leur sottise
De vers, de politique et de colifichets,
De notre vieille enfance insipides hochets;
Un public inconstant, par des arrêts frivoles,
Élevant tour à tour et brisant ses idoles;
D'éphémères essaims de rimeurs innocents,
Se prêtant l'un à l'autre un narcotique encens
Promenant doucement leurs lignes cadencées
Des boudoirs aux salons, des salons aux lycées;
Des sophistes gagés, prompts à tout décrier,
Ignorants par usage, et pédants par métier;
Des philosophes vains, que l'erreur déifie,
Ennemis déclarés de la philosophie;

L'effréné novateur, prêchant au genre humain
Que la vie est pour nous un jour sans lendemain;
Qui, reniant un Dieu, dans son erreur profonde,
Attribue au Hasard l'œuvre immense du monde,
Et prétend, dégradant l'homme et sa dignité,
Aux portes du tombeau borner l'éternité.

La licence effrénée, à l'ignorance unie,
Superbe, ose lever une tête impunie.
Le jeune homme, sans mœurs, à ses erreurs livré,
De l'éducation brise le frein sacré,
Perd, avec le bon ton et la délicatesse,
Ce vernis séduisant, qu'on nomme politesse,
Et, de lui seul épris, tiède ami, froid amant,
Oppose le jargon au feu du sentiment.
Cette beauté du jour, au soin de sa parure,
Dépense des moments qu'implore la nature :
Elle embellit ses traits; et son cœur desséché,
Des penchants les plus doux froidement détaché,
Incapable d'amour, prend pour une chimère
Ces droits, ces noms sacrés et d'épouse et de mère.
Vertueux Euphémon! verrais-tu sans horreur
Cette mère, à sa fille, enseigner l'impudeur?
Pour briser ses liens, ce couple sacrilège
Invoquer de nos lois le fatal privilège?
Cet époux, lâchement se laissant outrager,
Reconnaître un rival, sans oser se venger,
Et lui-même, affichant ses indignes tendresses,
Prodiguer ses trésors à de viles maîtresses?
Mille autres, au mépris accoutumant leurs fronts,

Spéculer sur leur honte et s'enrichir d'affronts?
Tu frémis!... Ah! demeure en ton hameau paisible:
Tu chéris constamment une épouse sensible;
Elle ne rougit point d'adorer son époux,
Et vos plaisirs plus purs en sont aussi plus doux.

Dieux! quels flots d'usuriers, d'une rapide course,
De la Grève échappés, s'élancent à la Bourse!
Vois ce voleur privé, plus fier, plus arrogant,
Souple caméléon, dangereux intrigant,
Qui, formant son bonheur de la perte commune,
Sur d'immenses débris élève sa fortune :
Tranquillement assis sur un char opulent,
Il révolte Paris de son luxe insolent.

Veux-tu voir opposés, par un frappant contraste,
Les crimes aux vertus, et l'indigence au faste?
Parmi ces malheureux, qui viennent, tous les jours,
De la pitié tardive implorer les secours,
Regarde ce rentier, tendant sa main débile,
Au seuil d'une maison, autrefois son asile :
Il en parcourt les murs d'un regard désolé,
Et de ses yeux éteints une larme a coulé.
Aux lieux où l'habitude, où le hasard rassemble
Les ennuyeux du jour, ennuyés d'être ensemble,
Dans ces pompeux jardins, contemple, vers le soir,
Tristes, les yeux baissés, et sous un crêpe noir,
Échappant aux regards de la foule importune,
Celles de qui le nom redouble l'infortune :
N'entends-tu pas leur voix plaintive, s'unissant

Aux douloureux accords du clavier gémissant?
Hélas! ces mêmes lieux, où gémit leur tristesse,
Les virent autrefois, brillantes de richesse,
D'un peuple curieux attirer le concours...
Aujourd'hui, les talens qui charmaient leurs beaux jours
Deviennent le soutien de leur faible existence.
Le passant les écoute avec indifférence,
Et, refusant des pleurs à des maux si touchants,
S'éloigne, en répétant les refrains de leurs chants.

Mais, des vices que l'œil avec effroi contemple,
Devant nous, Euphémon, je vois s'ouvrir le temple,
Entrons. Ose me suivre en ces lieux abhorrés,
Au noir démon du jeu repaires consacrés.
La Fortune s'y joue avec les Euménides,
Et rit au bruit fatal de ces dés homicides.
Auprès d'un tapis vert, où la Mort vient s'asseoir,
Cachant ses traits hideux sous les traits de l'espoir,
Vois-tu, pâle et défait, ce joueur taciturne,
Veiller, à la lueur de la lampe nocturne?
Il veille... Mais demain, expiant ses revers,
D'une éternelle nuit ses yeux seront couverts.

Vers le même séjour, de beautés impudiques
Mille groupes épars, errant sous ces portiques,
Provoquent le passant d'un regard effronté,
Exhalent l'air du vice en leur souffle infecté.
Quelle foule s'empresse autour de ces sirènes!
Qui les suit, sans rougir, dans leurs antres obscènes?
Le jeune désœuvré, précoce adolescent,

Dans l'art de s'avilir, déjà vieux en naissant;
Le débile vieillard, que la tombe réclame;
Des Crésus, excités par un caprice infâme,
Qui, d'un front jaunissant effrayant le plaisir,
Viennent au prix de l'or marchander un désir;
Des pères, des époux, qui du chaste hyménée
Outragent sans pudeur la chaîne fortunée;
Et d'avance, à des fils de leur faute innocents,
Transmettent le fardeau de leurs jours languissants.

Doux fruit à peine éclos, et froissé par le crime,
D'où s'échappe, grands dieux, cette faible victime,
Qui, mourante, et les traits abattus et flétris,
Afflige les regards, de ses jeunes débris?
La honte couvre encor son front presque novice:
Hélas! cette beauté, loin des gouffres du vice,
Doucement asservie à de modestes nœuds,
Eût embelli les jours d'un mortel vertueux!

Eh bien, cher Euphémon, la débauche préside
Aux lieux où d'un Sénat la majesté réside!
Quand Thémis y proclame et son culte et nos lois,
De profanes clameurs se mêlent à sa voix;
Et les mœurs, les vertus, dans leur temple outragées.
Font retentir leur plainte, et ne sont pas vengées!

Trop heureux si, du moins, au delà de ces murs,
Le vice n'allait point rouler ses flots impurs!
Mais il s'élance encor loin de cette demeure,
Et le crime en tous lieux veille et frappe à toute heure.

La femme au désespoir, que trompe un séducteur,
Croit, par un attentat, expier une erreur,
Et pour sauver l'honneur, mère dénaturée,
Étouffant la nature en son âme égarée,
Va plonger son enfant au fond de ce séjour,
Asile trop étroit des fils d'un fol amour,
Qui, punis en naissant du crime de leur père,
Ne connaîtront jamais les baisers d'une mère.
Vil séducteur ! approche... approche, réponds-moi !
Cet asile de pleurs, le vois-tu sans effroi ?
Interroge les murs de cette triste enceinte...
Entends-tu ces sanglots, ces longs accents de plainte?
D'un être infortuné, ce sont les derniers cris...
Il expire... Frémis, barbare, c'est ton fils !

Tu fuis, sage Euphémon... et ton âme encore pure
Court se réfugier au sein de la nature.
Oui, tu vas, comparant ton bonheur et nos maux,
Reposer tes regards sur de plus doux tableaux.
Comme toi, que ne puis-je, au gré de mon envie,
Respirer dans les champs le bonheur et la vie !
En de riants vallons, sous des ombrages frais,
Oublié, m'entourer d'innocence et de paix !
Quand pourrai-je, aux cités laissant leur servitude,
M'exiler doucement dans une solitude,
Donner à ma pensée un essor plus hardi,
Jouir en liberté de mon être agrandi,
Pardonner aux humains, et, plaignant leur délire
Consacrer aux vertus et mon cœur et ma lyre !

* A SYLVIE

QUI S'ACCUSAIT D'ÊTRE TROP GAIE[1]

Laissez la prude au ton sévère
Enrager que son vieil aspect
N'inspire plus que le respect :
Sa gravité sexagénaire
Excite à bon droit le mépris;
On devine les cheveux gris
Cachés sous sa perruque blonde;
Sa présence seule, à la ronde,
Chasse les plaisirs et les ris.
De ses lèvres le doux sourire
Dès longtemps a fui pour jamais :
Sa bouche froide et sans attraits
Ne s'ouvre plus que pour médire;
C'est son seul emploi désormais.
Mais, vous, jeune et faite pour plaire,
Affecter un air plus austère
Serait crime de lèse-amour,

1. *Les Plaisirs du Poète*, 1re édition, an X.

Dont au tribunal de Cythère
Vous répondriez, quelque jour.
Iriez-vous, nouvelle Lucrèce,
Philosophe de dix-huit ans,
Sous les ronces de la sagesse,
Cacher les roses du printemps?
Ah! livrez-vous, toute la vie,
A votre enjoûment enchanteur.
Que le joli nom de Sylvie,
Sur lequel plus d'un pauvre auteur,
Exerçant son mince génie,
A débité dans l'élégie
Mainte pastorale fadeur;
Que ce nom si doux et si tendre,
Dans les bois, au bord des ruisseaux,
Cesse enfin de se faire entendre
Sur leurs discordants chalumeaux!
Nous ne voyons plus, dans Sylvie,
Que les Grâces, que la Gaîté,
La Douceur, l'Amabilité,
Sous le masque de la Folie.
L'esprit, sans morgue et sans apprêts,
Se met aussi de la partie,
Et l'on ne court jamais après:
Il se présente de lui-même.
Cet heureux don n'est pas commun,
Mais, sans l'esprit, la beauté même
Est comme une fleur sans parfum.

Si pourtant le nom de bergère

Avait quelques charmes pour vous,
Prenant houlette et panetière,
Vous pourriez suivre encor vos goûts.
Trop heureux, le troupeau paisible
Qui vivrait soumis à vos lois!
Plus heureux, le berger sensible
Dont votre cœur ferait le choix!

---

*A UNE DUÈGNE[1]

Impitoyable sentinelle,
Dont la surveillance éternelle
Enlève Julie à mes vœux;
Antique et grave douairière,
Mettrez-vous toujours pour barrière
Un demi-siècle entre nous deux?
Trêve, trêve, je vous supplie;
De ce joug triste et rigoureux,
Cessez d'accabler ma Julie :

1. *Hommage aux Dames,* 1809, où cette pièce est signée MM.

Pardonnez-lui d'être jolie,
Pardonnez-moi d'être amoureux.
Pour mon bonheur, pour votre gloire,
N'empoisonnez plus nos instants,
Et cherchez, dans votre mémoire,
Si vous n'avez pas eu vingt ans...
Je vous parle là de longtemps,
Car, soit dit, sans nulle épigramme,
Celle qui règne sur mon âme,
Ne voyait pas encor le jour,
Que déjà vous aviez, Madame,
Ressenti la pudique flamme
De cinq à six *premiers amours.*
Permettez que l'on ait son tour.
Quant à votre sagesse austère,
J'en suis pleinement convaincu :
Vos traits et votre baptistère
Sont garants de votre vertu.
Cet aveu sans doute vous blesse?
Allons, reprenez le repos;
De ce qu'on doit à la vieillesse,
Je me souviens fort à propos.
Quelle rage aussi vous consume?
Pensez-vous, par ce vain détour,
Éteindre le flambeau d'amour?
Plus on souffle, plus il s'allume.
Peut-être, enfin, tout bien compté,
Je dois bénir votre furie :
Peut-être, de la volupté,
Elle avance l'heure chérie.

Quand, par un limon infecté,
Au bord d'une fraîche prairie,
Le voyageur est arrêté;
Trompant la barrière jalouse,
Il la franchit d'un pied certain,
Et sur la riante pelouse
Va cueillir la fleur du matin.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME

Nota. — Les pièces marquées d'un astérisque n'ont pas été recueillies dans l'édition des Œuvres de 1822.

Pages.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. I

NOTICE SUR MILLEVOYE. VII

ÉLÉGIES.

SUR L'ÉLÉGIE. I

LIVRE PREMIER.

L'Anniversaire. 35

* A mon berceau 37

A un bosquet. 40

* Le Dieu des campagnes. 41

La Demeure abandonnée. 43

La Promesse. 45

Le Souvenir. 47

Le Bois détruit. 49

La Fleur. 51

L'Inquiétude. 53

Pages.

Prière à la nuit. 55
Les Regrets d'un infidèle. 57
Le Sort d'un amant. 60
Le Déguisement. 63
* Le Rendez-vous 65
Le Déjeuner. 68
Le Retour 73
La Soirée. 74
La Chute des feuilles. 76
Le Poète mourant. 78

LIVRE DEUXIÈME.

Combat d'Homère et d'Hésiode. 81
La Jeune Épouse. 86
Stésichore. 89
Danaé. 92
Homère mendiant. 95
Les Adieux d'Hélène. 100
Le Départ d'Eschyle. 103
La Néréide. 108
* Anacréon, aux femmes qui lui reprochaient sa vieillesse 111
Les Derniers Moments de Virgile. 113
Le Bûcher de la Lyre. 116
La Foi, l'Espérance et la Charité. 118

LIVRE TROISIÈME. — CHANTS ÉLÉGIAQUES.

La Sulamite. 121
David pleurant Saül et Jonathas. 125
L'Arabe, au tombeau de son coursier 129
Le Mancenillier. 132
Le Phénix. 135
La Gazelle. 138

Pages.
Le Tombeau du Poète persan. 140
La Colombe. 143
Le Pauvre Nègre. 145
* Le Torrent, imité du persan. 148
* La Religieuse. 150
* La Leçon d'amour. 155
* Nathos et Zulma. 158
VARIANTES. 163
NOTES. 179

STANCES.

* A Eglé, qui défendait d'espérer 193
* La Résolution, sujet tiré de Gessner 194
* L'Oiseleur, imitation du grec de Bion. 196
* Stances imitées de l'italien 197
* L'Amitié, à madame *** 199
* L'Amitié 200
* Le Projet d'amitié 201
* Mes Adieux à l'Amour 202
La Résolution. 204

BALLADES.

La Fiancée. 205
Le Festin de la Châtelaine. 208
L'Orphelin. 210
La Feuille du chêne. 213
Harald aux longs cheveux. 215
La Bachelette. 217
Le Premier Baron chrétien. 222
* Ancienne Chanson de Roland 225

Pages.

Le Refrain du vieux temps, ou l'Adieu de la jouvencelle. 227
Le Beau Loïs. 228
La Fleur du souvenir. 230

ROMANCES.

Le Choix de Diane. 233
La Fauvette. 234
Plaisir et Peine. 235
* Le Tombeau 237
* Regrets d'absence 239
* Le Tombeau d'Aglaure 240
* La Fantaisie 241
* Les Divers Sentiers 243
* Encore un Troubadour. 244
* L'Amante difficile 245
* Absence et Souvenir 247
* Rose d'amour 248
* Les Adieux d'une bergère 249
* Il est parti. 250
* La Constance à la mode 251
* L'Amour vrai. 252
Priez pour moi. 253

CHANSONS.

L'Insomnie de l'Amour. 255
* L'Amour et les Grâces. 257
* Couplets de fête. 259
* La Veille, le Jour et le Lendemain 261
* La Piqûre. 262
* L'Heureuse Frayeur 264

Pages.

* La Femme 265
* L'Occasion fait le larron 266
* Le Poète volé. 267
* Six Jours de ma vie, ou le Règne d'une coquette . . 269
* Le Carnaval. 271
* L'Amant obstiné. 273
* L'Abenzila 275

DIZAINS ET HUITAINS.

Plaisir et Bonheur. 277
Le Choix du plus tendre. 278
La Pomme. 278
L'Oiseleur. 279
La Vérité. 279
La Préférence. 280
Le Fleuve d'oubli. 280
La Tendre Inquiétude. 281
Le Phénix et la Colombe. 281
Serments d'amour. 282
Les Quatre Ages de la Femme. 282
La Défaite. 283
L'Amour laboureur. 283
La Femme. 284
La Différence. 284
L'Amour nautonier. 285
La Marchande d'Amours et le Jeune Passant. . . . 285
Vénus punie. 286
La Fantaisie. 286
Les Abeilles d'amour. 287
La Loi de nature. 287
* La Côte d'Adam, ou l'Origine de l'inconstance. . . 288

Pages.

* L'Écolier maître. 288
* La Résolution 289
* La Vengeance malavisée 290
* L'Amour captif 290
* Autant en emporte le vent 291
* Un Portrait de Jupiter. 291

ÉPIGRAMMES.

* Sur une dévote 293
* Sur la plupart des Rhéteurs 293
* A mon rival. 294
* La Réduction 294
* Remerciement. 295
* Sur un anonyme. 295
Le Fauteuil académique. 296
Sur un poète ignorant. 296
Sur un calomniateur refusant un cartel. 297
A un lecteur de société. 297
Sur un pédant. 298
Sur une Académie de province. 298
Sur une femme poète. 299
Contre une coquette âgée 299
Épitaphe de Suard 300
Le Courtisan. 300
L'Indépendant à la mode. 301
* Vouloir et pouvoir. 301
* Six jours ou le règne d'une coquette. 302
* Épitaphe de mon amour 302
* Réflexion philosophique 303
* Contre un poète tragique. 303
* Sur une femme vertueuse. 304

POÉSIES FUGITIVES.

Pages.

* L'Ane trop chargé 305
* Plains-moi 306
* A M. Vigée, pour lui demander des leçons de lecture. 307
* A Jacques Delille 309
* A Delille, en lui faisant hommage d'un poème. . . 310
A M. de Parny, en lui envoyant le poème de *l'Amour maternel*. 311
* Les Deux Messages 313
* A M. de Pongerville 315
* Pour la fête d'un ami 316
* Réponse à un billet 317
* La Main droite et la Main gauche 318
* Le Baiser. 319
* A M. Vigée, en le priant d'offrir à Mme Le Brun, sa sœur, un volume de mes poésies 319
* Envoi du *Voyageur* 320
A Mme ***, qui m'engageait à lui lire un discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres . . 320
Vers écrits sur l'album de Mme ***, à son départ . . 321
Épitaphe de ***. 321
Épitaphe d'un enfant. 322
* Épitaphe. 322
Quatrains. — * I. 323
II. — * Imitation d'une épigramme de l'Anthologie. 323
III. — * L'Innocence. 324
IV. — * Impromptu à une dame, en lui présentant deux pommes. . 324

SATIRES.

Pages.

* Satire des Romans du jour 325
* Étrennes aux sots 335
* Les *j'ai vu* de la promenade de Longchamp. . . . 347
VARIANTES 351
NOTES DES SATIRES 353

ÉPITRES.

* A mes lunettes 363
* A mon dernier écu. 366
* A mon ami 370
* A Sylvie qui s'accusait d'être trop gaie 377
* A une duègne 380

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

A. Quantin imprimeur
7 S.Benoit 7 à Paris

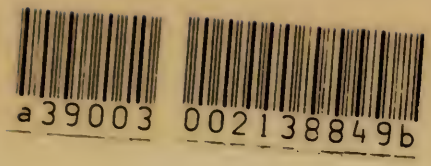
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

MAR 27 1988
APR 10 1988
MAR 1 1988

CE

CE



CE PQ 2364
.M6 1880 V001
COO MILLEVOYE, C OEUVRES.
ACC# 1225448

CF